GOD
Ft
840.8
Gen/Com
102588

00102588

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

LE

COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

OU

LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FILS,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36, PRÈS LA CHAMBRE DES PAIRS.

LE

COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

OU

LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE;

SUIVI DE SEPT NOUVELLES;

PAR MADAME DE GENLIS.

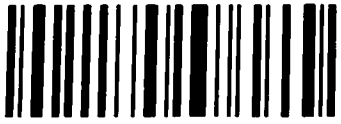
TOME PREMIER.

QUATRIÈME ÉDITION.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1819.

God
Fr 840.8
Gen/Com
882501 102588
10



NOTICE HISTORIQUE

SUR LE COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

ET SUR SA FAMILLE.

Cette Notice sera beaucoup plus intéressante que ma *Nouvelle;* elle contient des faits peu connus en France, sur des personnages célèbres en Angleterre, et dignes de l'être à tous égards. Ne pouvant offrir au public qu'un conte bien médiocre, j'ai voulu du moins y joindre quelques anecdotes historiques, et dédommager, par l'intérêt de la vérité, du peu de charme de la fiction. Richard Boyle (le héros de ma Nouvelle), surnommé *the great earl of Corke* (le grand comte de Corke), fut le premier personnage connu, et le plus fameux de cette famille illustre, dont l'extraction n'eut rien de noble, mais dont tous les individus furent, pendant deux siècles,

éminemment distingués par leurs vertus, leur esprit, leurs talens, et le succès qui couronne constamment toutes leurs entreprises. Ils furent également célèbres par leur mérite et par leur bonheur; c'est un exemple rare; il semble que la Providence permette quelquefois cet heureux triomphe de la persévérance et du génie, afin d'entretenir le goût de la véritable gloire, et pour encourager la noble ambition des grandes ames.

Richard Boyle naquit en 1566; il perdit ses parens dès son enfance, et n'ayant ni naissance ni fortune, il entra en qualité de secrétaire au service de sir Charles Manwood, et ensuite le quitta, et vécut du métier de copiste. Il épousa une femme très-riche qui lui assura toute sa fortune, et qui mourut en accouchant d'un enfant mort; elle laissa à Richard Boyle de belles terres en Irlande, qu'il améliora beaucoup par son industrie. Il eut des liaisons intimes avec le fameux comte d'Essex, mais sans entrer dans ses projets de révolte. Des voisins, envieux de sa prospé-

rité, l'accusèrent faussement à la cour d'avoir des intelligences avec l'Espagne ; il fut arrêté, envoyé à Londres, et mis en prison ; on instruisit son procès ; il demanda à répondre en présence de la reine Élisabeth. La conduite de cette princesse à son égard, et tous les détails relatifs à sa justification, sont fidèlement rapportés dans ma Nouvelle. Boyle épousa en secondes noces l'héritière d'une fortune considérable, et on le fit chevalier. Par la suite, il fut créé lord et comte de Corke par Charles I^er^ ; il acquit des richesses immenses en conservant la réputation de la plus parfaite intégrité ; il mourut en 1613. Roger Boyle, comte d'Orrery, baron de Broghill, son fils passa pour l'homme de son temps le plus fidèle à sa parole et à ses engagemens. Cette honorable réputation fit sa sûreté ainsi que sa gloire.

Du temps de Cromwel, le baron de Broghill noua une intrigue pour remettre Charles II sur le trône ; il avoit des obligations à ce prince. Pour le rejoindre, il demanda un congé

sous prétexte d'aller aux eaux. Cromwell, qui ne le connoissoit pas personnellement, le fit venir chez lui, et lui dit qu'on l'accusoit dos former des complots en faveur de Charles. Le baron le nia; alors Cromwell lui montra des lettres interceptées qui le prouvoient, en ajoutant: « je n'ai qu'à livrer ces lettres, votre procès sera fait et vous êtes perdu; mais je sais que vous êtes un honnête homme, un excellent officier, et que l'on peut compter sur votre parole. Je vous offre le commandement général de l'Irlande; allez soumettre les rebelles de ce pays; je ne désire de vous aucun serment particulier, et je vous promets de ne point exiger que vous tiriez l'épée contre Charles; mais je vous demande votre parole de vous conduire comme le devoir vous y obligera si vous acceptez ». Le baron accepta, promit et remplit cet engagement avec une fidélité scrupuleuse. Par la suite, le baron s'attacha véritablement à Cromwell, et devint un de ses plus intimes confidens. Après la mort de Cromwell, il voulut conserver au

fils de ce dernier la suprême puissance, il la lui offrit en lui répondant du succès; mais Richar s'obstinant à la refuser, le baron de Broghill ne songea plus qu'à rétablir Charles II; il y contribua infiniment, et Charles II, placé sur le trône, le combla de bienfaits (1). Le baron mourut en 1679; il fut bon général, grand homme d'état et homme de lettres distingué. Il a laissé plusieurs écrits politiques et beaucoup d'ouvrages littéraires, des poèmes, des tragédies, et un roman en trois volumes, intitulé *Parthénissa* (2).

Robert Boyle, frère cadet du précédent, savant célèbre, [illegible]sophe, homme vertueux et bienfaisant, fut l'inventeur de plus

(1) Tous ces détails se trouvent dans un excellent ouvrage anglois, intitulé : *A new and general biographical Dictionnary*, etc., douze gros volumes *in*-8°.

(1) J'ai supposé, dans ma Nouvelle, que ce roman fut composé par le père du baron de Broghill, ce comte de Corke que j'ai choisi, parmi ces illustres personnages, pour mon héros.

sieurs machines utiles. Il a fait des expériences curieuses sur l'air; il fit, sur la lumière et sur les couleurs, un ouvrage fameux, plein d'observations intéressantes, qui eut la gloire d'ouvrir depuis au grand Newton ce champ immense de découvertes qu'il parcourut avec tant d'éclat. Il y a de Robert Boyle un écrit très-remarquable, intitulé : *An experimental discourse of quick silver growing hot wild gold.* Dans un autre discours joint à celui-ci, et qui en formoit la suite, il rendoit compte d'expériences si singulières, qu'elles firent penser à Newton qu'il avoit trouvé le secret de faire de l'or; et il existe une lettre de Newton écrite à un savant, ami de Boyle, dans laquelle il dit formellement que Boyle, a découvert ce grand secret; il suppose que Boyle n'a pas tout dit, et il ajoute que cette découverte produiroit une telle révolution et tant de maux, qu'il espère que *le noble auteur* ne s'expliquera jamais davantage, et qu'il ne dévoilera jamais ce dangereux secret. Les discours en question avoient été com-

muniqués à la Société royale naissante alors, et n'ont point été rendus publics (1).

Robert Boyle fut extrêmement pieux; il fit traduire à ses frais l'Évangile dans toutes les langues des pays idolâtres, pour l'envoyer en Turquie, en Perse, à la Chine, au Japon, etc. Il fut un des premiers membres de cette petite société de savans qui, durant les guerres civiles, s'assembloient secrètement pour s'occuper des sciences, dans un temps où toutes les études étoient interrompues : cette société avoit pris le titre de Collége philosophique, et après la restauration elle devint la *Société royale* qui existe aujourd'hui; alors elle voulut élire Boyle pour son président, mais il refusa cet honneur. Cet illustre savant eut la plus tendre amitié pour sa sœur, lady Ranelagh, avec laquelle il demeuroit; la douleur qu'il éprouva, en voyant le dépérissement de sa santé, et enfin sa mort, le

(1) Ce fait singulier est très-détaillé dans le Dictionnaire anglois.

conduisit lui-même au tombeau. Il mourut huit jours après elle, en 1691. Il a laissé une grande quantité d'excellens écrits. Charles Boyle, comte d'Orrery, son neveu, et fils de Roger Boyle, eut beaucoup d'esprit et de rudition; il a inventé un instrument astronomique qui porte son nom; on a de lui quelques ouvrages de littérature : il est mort en 1731.

LE

COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND (1).

DANS un lieu nommé Blacrock, à quatre milles de Dublin, vivoit le vénérable et vertueux Mulcroon : il habitoit une jolie maison détachée du village, et voisine d'une petite chaumière. Mulcroon avoit connu le malheur, et le plus amer de tous, l'ingratitude et l'injustice des hommes; il étoit désabusé sans être aigri : on est sage alors; et avec de l'indépendance et une fortune honnête, on peut encore être heureux. Ce vieillard étoit bienfaisant, il prenoit soin de la famille qui habitoit la chaumière, il la faisoit vivre dans l'aisance; mais il n'a-

(1) Toutes les descriptions topographiques de cette Nouvelle, à l'exception de celle de *la Chaumière*, sont réelles et parfaitement exactes.

voit pu la préserver d'infortunes mille fois plus cruelles que la misère. La jeune paysanne, dans l'espace de trois ans, perdit ses deux enfans et son mari ; elle resta veuve à vingt-cinq ans, seule, et grosse de sept mois : elle mourut en donnant le jour à un garçon que Mulcroon reçut dans ses bras au moment de sa naissance, et qu'il promit d'élever. Après la mort de la mère, le vieillard emporta chez lui l'enfant, dont il fut le parrain, et qui s'appela Richard Boyle. Mulcroon ne voulut ni vendre ni donner la chaumière ; il se plut à l'orner avec une élégante simplicité ; il en embellit l'intérieur, il en augmenta les petites dépendances. Cet enclos renfermoit, outre la maison et les étables, un jardin, un verger, un petit bois et un pré ; et la nourrice du jeune Richard devint la concierge de cette habitation champêtre. Mulcroon avoit de l'esprit et de l'instruction : il fut le seul instituteur de Richard ; il lui enseigna le

latin, la géométrie ; il s'appliqua surtout à lui donner des idées justes, et il y parvint sur tous les points essentiels, en lui donnant de bons principes. La morale, qui doit régler nos mœurs, peut seule encore former et perfectionner notre esprit ; toute erreur non seulement l'égare, mais l'obscurcit et le borne : on ne creuse point profondément sur un sable mouvant et léger, il faut une base solide aux grandes pensées : on peut faire des fautes irréparables avec des sentimens vertueux, mais celui qui pense mal n'aura jamais de génie.

Le jeune Richard, né avec une ame noble et sensible, une mémoire heureuse et une intelligence supérieure, répondit parfaitement aux soins de son généreux protecteur. Aussi modeste, aussi simple qu'aimable, il étoit à quinze ans beau comme un ange, sans avoir jamais songé à sa figure ; et, rempli d'esprit et d'imagination, il croyoit n'avoir que du bon sens. Il alloit souvent visiter la

jolie chaumière, son unique héritage. Depuis sa première enfance, il y passoit toutes les heures de ses récréations : cultiver son jardin étoit son plus grand plaisir après celui d'y recevoir son bienfaiteur, et de lui en offrir des fleurs et des fruits. Un matin, au point du jour, Mulcroon entrant dans la chaumière avec Richard : « Cette petite maison, lui dit-il, n'est couverte que de chaume, mais on peut y trouver le bonheur : l'orner et l'agrandir est tout ce que j'ai pu faire pour toi. Il m'est permis de disposer à mon gré de mes revenus ; le bien que j'ai reçu de mes pères appartient à ma famille. Voilà donc, mon cher Richard, ta seule possession sur la terre ! — O mon père ! s'écria Richard, comment ne me suffiroit-elle pas ! j'ai de si beaux cerisiers ! et mes fleurs !..... et cette charmante bibliothèque dont vous avez vous-même choisi tous les livres ! Six cents volumes !..... Mon jardin et mon verger quelles richesses !..... —

Ah ! dit le vieillard, puisses-tu, mon enfant, n'en jamais désirer d'autres ! »

Richard, quoique élevé dans la solitude, n'avoit rien de sauvage. Mulcroon le menoit quelquefois à Dublin ; et d'ailleurs les eaux minérales qui se trouvent dans ce canton rendoient Blacrock très-brillant tous les étés.

Richard touchoit à sa seizième année, lorsque le comte d'Essex vint pour la première fois à ces eaux. Un grand seigneur, distingué par l'extérieur le plus séduisant, par la réputation militaire, et par la faveur d'une reine admirée des Anglois et de l'Europe, un héros et un favori d'Élisabeth, produisit à Dublin une telle sensation, que le jeune Richard, ébloui par tout cet éclat de grandeur et de gloire, crut découvrir qu'il existoit un genre de bonheur bien préférable à celui dont son père adoptif faisoit tant de cas. Le comte d'Essex vint se promener à Blacrock. La chaumière de Richard étoit célèbre dans les

environs ; le comte voulut la voir, et Richard en fit les honneurs avec une franchise de joie et d'enthousiasme, à laquelle son âge donnoit autant de prix que de grace. Le comte fut vivement touché de cet hommage si naïf ; il revint dans la chaumière, et en partant il combla le jeune Richard des marques les plus flatteuses de bienveillance et d'amitié, et il lui donna de belles tablettes, sur lesquelles il écrivit ces mots : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom.* Ces paroles, tracées de la main d'un héros, [illegible] rèrent d'enflammer Richard ; il les relut avec transport ; c'étoit un oracle qu'il jura d'accomplir, et qui jeta dans son jeune cœur les premiers germes de l'ambition et de l'amour de la gloire. Depuis ce jour, Richard ne retrouva plus le même charme dans ses occupations accoutumées ; son imagination lui représentoit sans cesse le comte d'Essex avec toute la pompe éblouissante qui l'environnoit ;

il relisoit ses tablettes, et la chaumière désenchantée n'étoit plus pour lui qu'un asile obscur qu'il brûloit de quitter. Cependant la reconnoissance le retenoit auprès de son bienfaiteur ; il le chérissoit, et jamais il ne conçut le projet de s'échapper et de s'éloigner furtivement de Blacrock ; mais il ne cacha point à Mulcroon qu'il avoit un extrême désir de voyager en Angleterre, et surtout de voir Londres et la reine ; et le bon vieillard, malgré son grand âge, consentit à faire ce voyage et à conduire lui-même son élève dans cette fameuse capitale. Richard, au comble de ses vœux, embrassa les genoux du vieillard, qui, fidèle à sa parole, partit peu de jours après avec Richard.

Au bout de trois semaines de marche, les voyageurs se trouvèrent, au déclin du jour, dans la belle forêt de Fékenham (1). « C'est du nom de cette

(1) Comté de Worcester.

forêt, dit Mulcroon, que le célèbre et malheureux John Fékenham a pris son nom : il naquit de parens pauvres et dans une chaumière..... — Dans une chaumière !..... — Il fit une grande fortune dans l'église ; il a d'éminentes vertus, une réputation irréprochable ; et, pour n'avoir pas voulu adopter les nouvelles opinions religieuses, il est aujourd'hui dépouillé de tout, et privé pour jamais de sa liberté (1) !—O mon père ! s'écria Richard, il est tard : si nous pouvions coucher dans cette chaumière ! J'aurois tant d'envie de la voir !.... — Beaucoup de voyageurs ont eu la curiosité de la visiter, elle est fort connue, et je crois qu'elle n'est pas loin du lieu où nous sommes. »

En effet, la chaumière de Fékenham n'étoit qu'à cinq cents pas de là. On s'y rendit sur-le-champ, et il fut décidé qu'on y passeroit la nuit. En y

(1) Il fut le dernier abbé de Westminster.

entrant Richard remarqua que la sienne étoit plus grande, et sans comparaison plus belle et plus ornée. Roger Peterson, le maître actuel de la maison, étoit un bon vieillard, qui accueillit les voyageurs avec la politesse et la cordialité d'un homme accoutumé à recevoir des visites, et flatté de la curiosité qu'excitoit toujours la chaumière de John Fékenham. Tout, dans ce lieu solitaire, annonçoit l'aisance et la tranquillité ; cependant une nuance de tristesse obscurcissoit la physionomie vénérable de Roger. On entra en conversation, et Mulcroon demanda à Roger s'il étoit parent de l'illustre et pieux Fékenham : « Non, monsieur, répondit-il, je n'ai pas cet honneur : je fus dans ma première enfance recueilli par charité dans cette ferme : j'en devins avec l'âge l'un des servitenrs. Mon jeune maître John, fils unique, la quitta à quatorze ans ; il alla faire des études ; et quand sa fortune commença, il

revint voir son père pour l'emmener avec lui ; mais le vieillard, attaché à sa ferme, refusa de la quitter. Peu d'années après il tomba malade ; son fils accourut, et il pleura en voyant son père à l'agonie. Le vieillard lui dit : Console-toi, mon fils, j'ai quatre-vingts ans ; j'ai toujours vécu paisible dans ces forêts ; et l'on meurt si doucement dans une chaumière ! Fasse le ciel que tes derniers momens soient aussi tranquilles !... Il étoit inspiré, mon vieux maître, lorsqu'il prononça ces paroles !..... » Ici Roger s'arrêta pour essuyer quelques larmes qui s'échappèrent de ses yeux. Ensuite reprenant son récit : « Hélas ! dit il, ce respectable vieillard mourut !..... Alors mon jeune maître me fit don de cette ferme et de ses dépendances, et me proposa de plus de m'emmener avec lui et de faire ma fortune. C'est une assez grande fortune pour moi, lui répondis-je, de commander où j'ai servi, et de posséder cette belle ferme où je n'ai été

reçu que par charité : j'y veux recueillir aussi l'orphelin abandonné, j'y veux mourir aussi !..... Je restai..... Rien n'a jamais troublé mon repos ; je finirai mes jours ici au sein de ma famille, et mon pauvre maître terminera les siens dans une prison !... — Oui, s'écria Richard, mais le nom de John Fékenham ne périra jamais!... — Ah ! reprit Mulcroon, quelle funeste célébrité que celle qui a coûté le repos, la liberté, et par conséquent le bonheur! et combien le sort de Roger est préférable à celui du malheureux John Fékenham !.. — Ce dernier a fait tant de bien! — Roger a fait tout celui qu'il a pu faire : ses souvenirs sont aussi doux, et sa conscience est satisfaite. »

Richard soupira, et ne répondit rien. Mulcroon crut lui avoir donné une leçon morale bien utile : ce n'étoit pas sans dessein qu'il l'avoit amené dans la chaumière de Fékenham ; il s'étoit flatté de lui laisser un souvenir qui pourroit lui faire sentir tous les dangers

de l'ambition. Mais Richard ne fut frappé que d'une seule chose, c'est qu'il étoit possible de faire une grande fortune et d'immortaliser son nom, quoique l'on fût né dans une chaumière. Trop souvent la passion se fortifie par les exemples même qu'on lui présente pour la modérer; elle ne voit dans les résultats moraux les plus frappans que des lieux communs qu'elle dédaigne de méditer: elle ne reçoit que les impressions qui peuvent la flatter ou qui l'exaltent.

Les deux voyageurs continuèrent leur route, et ils arrivèrent à Chatam. Ils virent un grand mouvement dans la ville; on se portoit en foule vers le port, et ils apprirent que le peuple s'y précipitoit, afin de voir sa souveraine, venue exprès de Londres pour honorer d'une visite le célèbre François Drake, et pour dîner à bord du vaisseau qui, le premier, fit le tour du monde (1). Ce

(1) Fait historique.

fameux navire, qui, après avvoir parcouru avec audace tant de mers jusqu'alors inconnues, placé depuis dans le paisible sanctuaire des Muses, est devenu de nos jours le trône glorieux de la science et de la sagesse (1).

Richard fut transporté de joie en apprenant qu'il alloit apercevoir la reine; il perça la foule qui formoit deux haies épaisses au milieu desquelles Élisabeth devoit passer. Richard se trouva au premier rang, et peu d'instans après, les acclamations du peuple annoncèrent l'arrivée de la reine. Richard, respirant à peine, avança la tête pour regarder aussi loin que sa vue pourroit s'étendre: le vif coloris de ses joues, sa bouche entrouverte, le feu qui brilloit dans ses yeux, peignoient naïvement son extrême émotion, qui en effet fut au comble lorsqu'il aperçut le comte d'Essex à

(1) On a fait, des débris de ce vaisseau, une chaire de professeur, placée à l'université d'Oxford.

côté de la reine..... Dans ce moment toutes les chimériques espérances de l'ambition et de la vanité vinrent à la fois s'offrir à son imagination. Il supposoit que le comte d'Essex, qui s'avançoit de son côté, éprouveroit une agréable surprise en le voyant; que ce mouvement seroit très-marqué ; qu'il lui diroit en passant quelques mots remplis de bonté; que la reine les entendroit et demanderoit son nom; qu'elle-même lui parleroit peut-être, et lui ordonneroit de la suivre sur le vaisseau..... Quel succès, quelle gloire! et devant des courtisans étonnés, des troupes, et tant de peuple!... Déjà Richard, loin de souffrir de se voir pressé, coudoyé, confondu dans la foule, jouissoit en quelque sorte de cette situation; il en alloit sortir d'une manière si brillante! Déjà il préparoit ses réponses, lorsqu'il vit enfin la reine et le comte s'approcher; il n'étoit plus qu'à dix pas d'eux; hors de lui-même, il dépasse tout à fait la haie;

deux soldats étendant horizontalement leurs fusils devant lui, forment une barrière qu'il ne peut franchir ; mais la moitié de son corps, inclinée en avant par dessus les fusils, s'alonge et s'avance vers le comte de manière à le toucher presque au moment où il passe près de lui. Le comte le voit, le regarde d'un air distrait, et marque par un léger sourire qu'il le reconnoît ; mais aussitôt ses yeux se portent sur d'autres objets ; il passe, ne tourne point la tête, et la reine n'a point aperçu Richard, qui reste anéanti !.... Il répétoit intérieurement : « Quoi ! pas un mot, pas une syllabe !... Oh ! qu'il étoit différent à Blacrock .... » Ce changement parut à Richard si extraordinaire, et tellement incompréhensible, qu'après de profondes réflexions, il imagina qu'on l'avoit desservi auprès du comte. Les gens qui ne connoissent pas la cour, attribuent souvent à la *cabale* et à la calomnie les simples effets du caprice et de l'oubli ;

ils ont constamment ce respect pour les grands et pour les princes, de ne jamais les soupçonner d'inconséquence et de légèreté; une vanité novice leur persuade que les moindres marques de bienveillance de la part des souverains et des ministres suffisent pour armer contre eux une cour tout entière; ils supposent sans cesse des complots ridicules qui n'existent que dans leur imagination; enfin ils prennent la grace et l'affabilité pour les présages certains d'une grande faveur: l'expérience préserve les courtisans de cette illusion.

Richard, dans sa naïve ignorance, forma le projet de s'introduire chez le comte d'Essex, et d'avoir une *explication* avec lui; mais en arrivant à Londres, il apprit que le comte venoit d'en partir pour quelques mois. Il fallut retourner à Blacrock, sans avoir revu le comte d'Essex! et Richard se retrouva dans cette solitude beaucoup plus inquiet, et moins heureux encore qu'avant

son voyage : néanmoins il prit un parti très-raisonnable, celui de se livrer sans relâche à l'étude, afin de se mettre véritablement en état de vérifier un jour la prédiction du comte d'Essex. En effet, Mulcroon fut surpris et charmé du redoublement d'application qu'il remarqua bientôt en lui. Le vieillard seconda cette ardeur avec tout le zèle de la plus tendre amitié, et Richard, à dix-huit ans, étonnoit tous les littérateurs, et même tous les savans de Dublin, par l'étendue et la variété de ses connoissances. On lui supposoit une passion exclusive pour l'étude, et cette réputation préserve communément un jeune homme de toutes les séductions des femmes ; car un homme de cet âge qui préfère des livres à la conversation, et son cabinet aux bals, aux fêtes et aux brillantes assemblées, ne paroît aux femmes qu'un misanthrope atrabilaire, et qu'un véritable sauvage. Ainsi Richard, malgré ses agrémens naturels et sa jolie

figure, étoit à peine remarqué par les jeunes personnes des environs, et par celles qui venoient aux eaux. Il étoit devenu sérieux, distrait et rêveur; il se montroit rarement; il ne dansoit point; les mères et leurs filles parloient de lui comme d'un homme sans conséquence, et toutes les coquettes tâchoient de le tourner en ridicule; elles avoient même une sorte d'antipathie pour lui; car rien n'inspire l'aversion comme de grandes prétentions sans aucun encouragement.

Un matin, sur la fin du mois de mai, Richard, qui aimoit toujours l'agriculture et le jardinage, travailloit à son parterre; il avoit le vêtement grossier d'un jardinier, et la bonne paysanne, sa nourrice, filant en silence sa quenouille, étoit assise à quelques pas de lui. On avoit laissé la porte de la chaumière ouverte, et tout à coup Richard vit paroître une dame qui, en entrant s'écria: Ah! les belles fleurs!..... Cette

dame n'étoit pas jolie, mais elle avoit l'air noble et doux; elle s'avança vers la paysanne et lui demanda si ce jardin étoit à elle. « Parlez à mon fils que voilà, » répondit la bonne femme en montrant Richard. La dame se retourne, et s'approche de Richard: « Voudriez-vous, lui dit-elle, me vendre des fleurs! — Je n'en vends point. — Cela me fâche; je n'en puis trouver de belles, et les vôtres sont superbes. Si vous vouliez mettre un prix à ces roses et à ces anémones, quel qu'il fût, je vous le donnerois.... C'est aujourd'hui le jour de naissance de mon amie... — Aujourd'hui 29 mai, s'écria la nourrice! — Oui, répondit la dame, aujourd'hui 29 mai, lady Fanny Ranelor a dix-huit ans. — Ah! c'est singulier, reprit la paysanne; c'est justement le jour de naissance et l'âge de mon garçon. Oh! Richard, poursuivit-elle, donne des fleurs à cette dame, je t'en prie. — Non, dit la dame, je les enverrai cher-

cher ce soir ; lady Ranelor est venue avec moi ; je l'ai laissée sur la grande pelouse, à deux pas d'ici, je ne veux pas qu'elle voie les fleurs que je lui destine... — Sans doute, madame vous êtes venue prendre les eaux ? — Oui, nous sommes arrivées avant-hier..... Mais, paix ; lady Ranelor m'a suivie. Tenez, la voilà ne lui parlez point de la surprise que je lui prépare... » A ces mots, Richard lève les yeux, et il voit une jeune personne d'une taille élégante, vêtue de deuil, le visage caché par un grand voile noir, marchant lentement, et donnant le bras à une femme-de-chambre. Elle demande la permission de se reposer un moment, et elle va s'asseoir à côté de la nourrice. Les graces répandues sur toute sa personne et la douceur extrême du son de sa voix intéressent Richard, et lui inspirent une vive curiosité de voir son visage. « Comment vous trouvez-vous, ma chère Fanny, lui demanda son amie ? — Bien

foible, répondit lady Ranelor, mais beaucoup moins souffrante : cette promenade m'a fait du bien. — Madame est malade, dit la nourrice? — Ma mère, interrompit Richard, ces dames accepteroient peut-être des fraises et de la crême.» A ces mots la nourrice se leva précipitamment, et courut vers la chaumière. Lady Ranelor remercia Richard en ajoutant : « Ce jardin est délicieux.» En prononçant ces paroles, elle leva son voile, et découvrit un visage enchanteur ; son regard modeste et languissant et sa douce pâleur rendoient sa beauté aussi intéressante qu'elle étoit frappante et régulière. Richard, immobile, la considéroit en silence, et lady Ranelor, de son côté, regardoit avec surprise ce jeune et beau jardinier, qui avoit l'air si noble. « Cultiver ces belles fleurs, lui dit-elle, a sans doute toujours fait votre bonheur? — Oui, madame, jusqu'ici »..... Ces mots *jusqu'ici*, ne furent point insignifians pour lady

Ranelor. Une intention délicate est toujours saisie par une femme, sur-tout lorsqu'elle en est l'objet; mais elle veut alors faire expliquer bien clairement ce qu'elle n'a entendu qu'à demi-mot. « *Jusqu'ici*, reprit lady Ranelor! c'est-à-dire que *maintenant* encore votre plus grand plaisir est de cultiver vos fleurs? — Pardonnez-moi, madame, il en est un pour moi beaucoup plus doux. — Et lequel donc? — Celui de vous les offrir..... » A ces mots, les deux amies étonnées se regardèrent; elles ne comprenoient pas qu'un paysan s'exprimât ainsi. Richard, durant ce moment de silence, cueilloit ses plus belles fleurs; il en forma une superbe gerbe; ensuite, la partageant en deux parts inégales, il présenta la plus belle à lady Ranelor, et l'autre à son amie. Dans cet instant la nourrice de Richard accourut, en annonçant que le déjeuner étoit servi dans la chaumière. La bonne femme n'étoit pas fâchée de faire voir aux deux

étrangères l'intérieur élégant de la maison. Leur surprise fut extrême en entrant dans le salon ; c'étoit une belle bibliotèque en bois d'acajou, et elle étoit ornée de vases d'albâtres, de porphyre et de bustes antiques posés sur le haut des armoires. Cette pièce, en rotonde, recevoit le jour du plafond, à travers de beaux vitreaux de diverses couleurs. Sur une grande table de marbre blanc, placée au milieu du salon, on trouva des fruits et de la crême. Cependant Richard avoit disparu ; mais il revint un instant après. Il avoit passé un habit ; et ce vêtement, quoique très-simple, n'étoit pas celui d'un paysan. On l'invita à se mettre à table ; Il répondit qu'il avoit déjeuné ; mais il s'assit à quelque distance des deux dames. Madame Brown (l'amie de lady Ranelor) le questionna sur sa bibliotèque, et ses réponses prouvèrent qu'il avoit reçu l'éducation la plus distinguée. La nourrice interrompit cette conversation

pour montrer un beau volume d'estampes, que le comte d'Essex avoit donné à Richard : « car, ajouta-t-elle, ce bon seigneur est venu trois fois chez nous, et il a donné encore à Richard un beau petit livre tout encadré de dorures, et il a écrit dedans la bonne aventure de Richard. » Pendant ce récit, lady Ranelor examinoit alternativement la nourrice et Richard, et dit à la paysanne : « Et c'est là votre fils ?...—N'est-ce pas tout comme, repondit-elle, je suis sa nourrice.... — Ah !... s'écria lady Ranelor, tout est expliqué. Cette charmante chaumière n'est qu'une maison de fantaisie, et..... — Non, madame, interrompit Richard, vous êtes véritablement chez un paysan : orphelin dès le berceau, je fus recueilli par M. Mulcroon, et tout ce que vous voyez ici qui vous étonne, est l'ouvrage de cet homme bienfaisant, auquel je dois mon existence et mon éducation. — Ah ! reprit lady Ranelor avec attendrissement, les

sentimens et l'esprit que vous montrez, valent mille fois mieux que la fortune et la naissance ». Après le déjeûner, lady Ranélor se leva pour s'en aller, et, en remerciant Richard, elle reprit le gros bouquet qu'elle avoit reçu de lui, en lui disant : « Vous ne savez pas que c'est aujourd'hui mon jour de naissance ; et j'aime mieux ces fleurs et cette matinée qu'une fête.. — Hé bien, s'écria la nourrice, c'est aussi comme une fête pour nous, et c'est aussi le jour de naissance de Richard.... — Et quel âge a-t-il ? — Dix-huit ans ». Cette petite circonstance parut frapper lady Ranelor : elle soupira. — Il y a aussi *dix-huit ans* que j'existe, dit-elle ; mais j'ai déjà beaucoup souffert ; je suis bien plus vieille que M. Richard.

Lady Ranelor sortit, laissant à Richard un souvenir ineffaçable, et une émotion d'autant plus vive, qu'il n'avoit jamais rien éprouvé de semblable.

Le soir même, il envoya une grande

corbeille pleine de fleurs à madame Brown, l'amie de lady Ranelor : il joignit à cet envoi des vers charmans sur le jour de naissance de lady Ranelor et sur la visite dont elle avoit honoré la chaumière. Lady Ranelor relut plusieurs fois ces vers : elle les loua beaucoup, elle les garda, ne voulut point les montrer, et ne parla plus de Richard ; mais elle questionna tout le monde sur Mulcroon, et elle témoigna un grand désir de connoître ce respectable vieillard.

Richard, de son côté, prit beaucoup d'informations sur lady Ranelor : il apprit qu'elle étoit veuve depuis six mois d'un vieillard qu'elle avoit épousé à quinze ans, pour lequel elle avoit pris tout l'attachement qu'on peut avoir pour le meilleur des pères, et qu'elle avoit soigné durant une longue maladie avec la tendresse la plus touchante. Tous ces détails produisirent une profonde impression sur le cœur de Richard ; il

alloit très-rarement aux assemblées des buveurs d'eau ; mais le surlendemain il ne manqua pas d'y suivre Mulcroon : il n'y vit point celle qu'il cherchoit ; lady Ranelor, encore en deuil, ne vouloit pas se trouver dans des lieux où l'on dansoit. Dans son absence, Richard n'aperçut pas sans émotion Mme Brown qui vint à lui, fit connoissance avec Mulcroon, et l'invita, ainsi que son jeune élève à venir prendre du thé chez elle le lendemain matin.

Ce fut un beau jour pour Richard que celui où il revit lady Ranelor, qu'il trouva plus charmante encore que la première fois : elle lui parla très-peu ; mais elle s'occupa beaucoup de Mulcroon, et elle charma ce bon vieillard par sa grâce et par la bienveillance affectueuse qu'elle lui montra. Encouragé par cet accueil, il conjura les deux amies de venir passer chez lui le reste de la journée : l'on y consentit, et l'on partit ensemble dans une calèche à quatre places.

Après le dîner, on se promena longtemps dans le beau parc de Mulcroon; et sur le soir on se rendit à la chaumière. Lady Ranelor, toujours froide et silencieuse avec Richard, parut charmée de revoir la bonne nourrice, et fut remplie d'affabilité pour elle. Tandis que Mme Brown et Mulcroon s'amusoient à considérer une volière, lady Ranelor prit le bras de la paysanne pour se promener dans le parterre, et Richard n'osa la suivre. Lady Ranelor, après avoir fait quelques pas, se plaignit d'une extrême lassitude, et cherchant des yeux le banc de gazon sur lequel elle s'étoit reposée peu de jours auparavant, elle remarqua qu'il étoit à moitié caché par un beau rosier blanc nouvellement planté à la place même qu'elle avoit occupée. Alors, pour éloigner la paysanne, elle lui donne une commission; ensuite elle approche du rosier, elle en écarte les branches, et elle découvre à travers le feuillage une plaque de marbre blanc

incrustée dans le gazon, et sur laquelle ces mots étoient écrits : *Le 29 mai! premier jour de ma vie!*..... Lady Ranelor surprise et touchée, resta quelques instans immobile, les yeux fixés sur ce marbre, et tenant toujours écartées les branches de l'arbuste qui le couvroient. Tout à coup elle entend un léger bruit; elle retourne la tête, et elle aperçoit Richard à côté d'elle!... A cette vue elle tressaille, et se relève en rougissant et en affectant de prendre un air sévère. Richard trembloit; cependant, prenant la parole d'une voix basse : « Daignez songer, madame, dit-il, que j'avois caché ce marbre..... » A cette espèce de reproche, lady Ranelor n'eut rien à répondre; elle baissa les yeux... « Mais, reprit Richard, dois-je être embarrassé que vous ayez lu cette inscription! elle ne contient rien que de simple et de vrai..... *Le 29 de mai* fut le premier jour de ma vie! avant cette époque je n'avois rien vu, je ne sentois

point, je n'existois pas!..... Ah! qu'importe? je souffrirai avec constance..... —Allons rejoindre M. Mulcroon, interrompit sèchement lady Ranelor. » En disant ces mots, elle s'éloigna précipitamment.

Depuis ce jour, lady Ranelor évita Richard avec un soin extrême; elle ne retourna plus à Blacrock, elle n'alloit point aux assemblées. Richard la rencontra deux ou trois fois chez madame Brown; mais il n'osa lui parler, et il n'en obtint jamais un regard. Au bout de deux mois elle partit pour se rendre à Londres. Elle laissa Richard le plus amoureux de tous les hommes, et cependant il n'étoit point aussi à plaindre que l'on pourroit l'imaginer. Malgré son peu d'expérience, il sentoit que la conduite de lady Ranelor n'annonçoit ni du mépris pour sa personne, ni même une parfaite indifférence. Il avoit raison : toujours un peu de plaisanterie ou même d'ironie piquante se mêle au

dédain véritable, et l'on ne fuit point avec tant de soin l'amant qu'on méprise; on ne s'arme point avec lui d'une fierté si solennelle et d'une rigueur si sérieuse; cette espèce d'emphase, cette grave importance, ne sont jamais d'un mauvais augure; l'insensibilité ne prend point toutes ces grandes précautions; elle se laisse voir en tout sans presque songer à se montrer. Enfin Richard savoit que lady Ranelor connoissoit tout son amour, et cette idée, dans une passion malheureuse, est une grande consolation. A dix-huit ans, avec beaucoup d'amour, manque-t-on jamais d'espérance?..... L'absence afflige, mais elle n'effraie pas; le champ de la vie paroit si vaste! les obstacles ne découragent point, au contraire, ils animent: on a une telle idée de ses forces! Avec quelle facilité, avec quelle confiance on forme des projets chimériques! Age heureux où l'on jouit de tout ce qu'on désire, où tous les rêves de l'imagination sont

des enchantements! Ah! comment la jeunesse ne seroit-elle pas aimable, sensible et généreuse! Rayonnante d'espoir, elle attend tout, elle se promet tout et du sort et des hommes; elle compte sur la bienveillance universelle et sur l'inviolable fidélité de l'amour et de l'amitié...

Le jour du départ de lady Ranelor, Richard étant dans son jardin, s'assit sur le siége de gazon, et regardant la moitié du banc couverte par le rosier: « Je l'ai vue là, dit-il, pour la première fois! je l'ai vue là!..... Nulle autre désormais n'occupera cette place..... Elle est partie!..... J'aime sa fierté, qui ne s'est point démentie..... Ce grand caractère répond de sa constance. Si jamais son cœur s'attache véritablement, elle ne changera point; elle aimera toujours!..... La veille de son départ, quand je la rencontrai chez madame Brown, je la vis pâlir en m'apercevant... Elle ne m'oubliera point!...

Son rang, sa naissance; tous les préjugés nous séparent..... Je bénis la Providence qui mit entre nous tant de barrières; elle me préparoit la gloire et le bonheur de les franchir; elle offre un but à cette ambition vague qui me consumoit en secret. Non, je ne voudrois pas devoir celle que j'aime à de froides convenances : pour la mériter, il faut la conquérir; il faut triompher d'elle, ainsi que de tous les autres obstacles : elle doit se donner au plus vertueux, au plus digne; je forcerai son choix!... »

Ces pensées redoublèrent l'ardeur de Richard pour l'étude; une application si constante faisoit les délices de Mulcroge. Ce vieillard, âgé de quatre-vingts ans, touchoit au terme de sa longue et vertueuse carrière : il vécut encore dix-huit mois; au bout de ce temps il s'affaissa tout à coup, et, après une maladie de quelques jours, il expira doucement dans les bras de Richard.

L'affligé Richard rendit avec solennité les derniers devoirs à son bienfaiteur; ensuite il se renferma dans sa chaumière, et il y passa l'hyver entier dans la plus profonde retraite. Aux premiers jours du printemps, il reçut la visite d'un ancien ami de Mulcroon, venu de Dublin pour prendre les eaux qui se trouvoient dans le voisinage de Blacrock. Cet ami, nommé Blumer, s'intéressoit vivement à Richard; il lui apprit que l'un des plus grands seigneurs de l'Irlande, par sa naissance et sa fortune, sir Charles Manwood, étoit cette année, pour la première fois, aux eaux. « Je sais, continua Blumer, qu'il a besoin d'un secrétaire; je vous ai proposé : plusieurs autres personnes lui ont parlé de vous avec éloge; il est favorablement disposé : il ne veut que vous voir pour se décider; et il viendra aujourd'hui visiter votre chaumière ».

Richard ne vit d'abord, dans cette proposition, que l'humiliation de se

mettre aux gages d'un particulier : mais Blumer l'assura que sir Charles Manwood passoit la plus grande partie de sa vie à la cour, qu'il avoit un immense crédit, qu'il étoit rempli de mérite et d'esprit, et qu'il lui seroit facile de faire la fortune d'un secrétaire qui sauroit gagner son amitié. Il y a dans le gouvernement tant de places honorables et lucratives auxquelles vous pourriez prétendre par la suite ! continua-t-il ; mais vous n'êtes que dans votre vingt-deuxième année ; vous avez perdu votre père adoptif, il vous faut un protecteur qui puisse vous procurer les moyens de faire connoître vos talens. Sir Charles Manwood jouit d'une grande faveur et d'une fortune immense ; il est magnifique, aimable, plein de grace et de bonté. Si Mulcroon vivoit, il vous presseroit de saisir avec empressement cette heureuse occasion de sortir de l'obscurité, et de vous introduire dans le grand monde sous des auspices si favorables.

Richard, en soupirant, se rendit à ces raisons, mais en regrettant avec amertume que son nouveau protecteur ne fût pas le comte d'Essex.

Le même jour, Manwood vint à la chaumière; il en loua l'élégance; il causa beaucoup avec Richard : il parut charmé de lui, il lui montra la plus grande affabilité. Richard ne lui trouva ni la grace, ni les manières à la fois nobles, simples et naturelles du comte d'Essex; mais il fut satisfait de son esprit et de son accueil.

Deux jours après, Manwood envoya chercher Richard, et lui offrit la place vacante de son secrétaire. Manwood lui fit un éloge séduisant de son propre caractère; il n'oublia pas d'y mêler de grandes promesses pour l'avenir, et d'insinuer en même-temps qu'il avoit un puissant crédit à la cour; il fit entendre qu'il étoit considéré de la reine et des ministres, et l'ami du comte d'Essex. Richard, ébloui par ce pom-

peux étalage, accepta la place avec reconnoissance ; et il fut décidé qu'il partiroit sous quinze jours avec sir Charles Manwood qui comptoit passer toute la belle saison dans une superbe terre qu'il possédoit en Irlande, à soixante milles de Dublin.

Richard laissa la bonne Maria, sa nourrice, dans sa chaumière, en lui recommandant sa bibliothèque, ses oiseaux et ses fleurs. Il fut prendre congé, à Dublin, des amis de Mulcroon, tous devenus les siens. Revenu à Blacrock, il alla verser de pieuses larmes sur la tombe de son bienfaiteur; ensuite il fit ses adieux à sa nourrice, qui lui dit en pleurant : « Si tu n'es pas content des grands seigneurs, reviens ici, tu y retrouveras tes livres, ton jardin et Maria..... » Richard, vivement attendri, s'arracha des bras de Maria, fut rejoindre Manwood, et partit avec lui.

Sir Charles Manwood, âgé alors de

trente neuf ans, avoit une figure commune, une physionomie sombre, un regard équivoque et faux, des manières affectées, un ton grave et sentencieux; il se composoit quelquefois un sourire forcé d'*affabilité*, mais il ne rioit jamais; et quand il se permettoit par hasard quelques plaisanteries, c'étoit avec un air de condescendance aussi ridicule qu'impertinent. Il n'avoit qu'un vice, mais celui qui, pour se satisfaire, peut donner tous les autres, et anéantir les sentimens les plus naturels, un orgueil démesuré : il étoit parvenu à ne voir, dans la vie, qu'une carrière, dont on ne pouvoit atteindre le véritable but que par la force ou par l'artifice : le génie pour lui consistoit dans la dissimulation et la profonde duplicité; et l'homme le plus heureux à ses yeux étoit le plus puissant ou celui qui brilloit le plus. Les gens qui le connoissoient sans l'avoir étudié, s'étonnoient de l'espèce de contrariété qu'ils remar-

quoient dans son caractère : ils le voyoient tour à tour avare, magnifique, prodigue, affable, insolent, souple, doux, inflexible, indiscret, défiant ; mais ces différentes manières d'être venoient toutes du même principe : la seule vanité les inspiroit. Quand elle se trouvoit satisfaite, il étoit confiant avec ses partisans et ses inférieurs ; il ne savoit pas garder le secret d'un succès, ou même cacher une espérance flatteuse. Quand son orgueil étoit blessé, tous ceux qu'il ne craignoit pas éprouvoient les effets de sa mauvaise humeur ; les sujets les plus légers lui servoient alors de prétexte pour se plaindre avec hauteur et souvent avec emportement. Les ambitieux sans génie, les fats et les coquettes, paroissent avoir les plus étranges caprices, et n'en ont point ; leurs triomphes ou leurs revers produisent seuls l'étonnante variation que l'on remarque dans leur humeur. Manwood auroit possédé parfaitement

l'art de se faire valoir, s'il eût eu assez d'empire sur lui-même pour parler moins de lui et pour se moins vanter; mais l'égoïsme et l'orgueil sont mille fois plus imprudens que l'amour. Manwood qui, sur tout autre point avoit le tact et la mesure que donne l'usage du monde, en manquoit absolument lorsqu'il s'agissoit de lui. Dans l'homme de la cour, le caractère de l'*important* se confond naturellement avec celui de l'orgueilleux : aussi Manwood offroit-il sa protection à tous ceux qui l'approchoient, quoiqu'il fût très-décidé à n'agir que pour son intérêt direct ou relatif. Lui contoit-on simplement une affaire, sans penser à lui demander son appui, il répondoit machinalement : *Donnez-moi une note là-dessus.* Il ne parloit jamais des opérations publiques du gouvernement qu'avec un ton ministériel et mystérieux, qui faisoit entendre qu'il ne lui étoit pas permis d'en dire davantage. Il étoit impossible

de lui apprendre une nouvelle politique; il répondoit toujours : *je le savois*. N'ayant aucune place importante, et vivant dans un grand désœuvrement, il paraissoit toujours surchargé d'affaires : il n'avoit point de correspondance nécessaire ou suivie; et quoiqu'il fût très-fastueux et qu'il eût un grand état de maison, il auroit mieux aimé se passer de cuisinier que de secrétaire, il ne cultivoit que les gens en place, et, quelque peu satisfait qu'il en fût, il se louoit toujours d'eux et de *la grace* qu'ils avoient avec lui. Les rencontroit-il, aussitôt il les tiroit à l'écart pour leur parler tout bas; il avoit constamment quelque secret à leur dire ou quelque chose à citer d'eux. Toujours mécontent de la reine; non seulement il n'osoit fronder son gouvernement, mais il approuvoit même ce qu'elle faisoit de blâmable, pour se donner l'air partial d'un courtisan bien traité. Il haïssoit le comte d'Essex,

parce qu'il l'envioit. Le comte d'Essex, étoit un grand général; Manwood n'avoit eu à la guerre ni commandement considérable, ni succès; et, au fond de l'ame, il trouvoit fort étrange qu'on ne le préférât pas au comte d'Essex pour le mettre à la tête des armées; néanmoins il ne parloit de lui qu'avec le ton de l'amitié. Après beaucoup d'intrigues obtenoit-il une grace, il en paroissoit surpris et peu touché : il disoit nonchalamment qu'il ne l'avoit ni désirée ni sollicitée; on avoit pensé à lui sans qu'il s'en doutât; fort bien, s'il ne pouvoit nier des démarches publiques, il assuroit qu'il n'avoit agi que par complaisance pour sa famille et pour ses amis. Loin d'avoir les goûts simples qui font aimer la campagne, il méprisoit l'agriculture : cependant, possédant une magnifique terre en Irlande, il y venoit presque tous les ans passer au moins une partie de l'été; il ne s'y ennuyoit pas, il y régnoit, et il

pouvoit là se vanter avec moins de ménagement qu'à Londres. Il ne connaissoit dans la société qu'un moyen de réussir, la flatterie; il la prodiguoit, pourvu qu'on la lui rendît; et malgré la fausseté de ses louanges, il étoit toujours la dupe de celles qu'on lui donnoit; il ne croyoit à la sincérité des autres que lorsqu'on faisoit son éloge.

Durant la route, Richard fut tête-à-tête, dans la même voiture, avec Manwood. Ce dernier annonça à son jeune secrétaire qu'ayant naturellement un caractère plein de franchise, il alloit dès cet instant lui parler avec une confiance qu'il lui conserveroit toujours, si, d'après ce qu'on lui avoit dit, et comme il le croyoit, il s'en rendoit digne par sa parfaite discrétion. Après ce préambule, Manwood se mit à conter toutes ses *belles actions*, et ce qu'il avoit fait, et ce qu'il auroit fait s'il n'eût pas été traversé par des envieux; il détailla toutes les conversations qu'il

avoit eues avec les ministres et avec la reine, dans lesquelles il avoit conseillé tout ce qui s'étoit fait de bon, et prévu toutes les conséquences fâcheuses des fautes politiques commises depuis dix ans; enfin il prouva que s'il n'occupoit pas les premières places de l'état, c'est qu'il ne s'en étoit pas soucié, et qu'il avoit trop de philosophie pour être ambitieux. Richard, émerveillé de tous ces récits, étoit bien fier intérieurement de se trouver initié tout à coup dans des secrets de cette importance; il se félicitoit d'obtenir si promptement une confiance si flatteuse : il crut même devoir la payer par la sienne; et il auroit ouvert son cœur à Manwood, il lui auroit fait l'aveu de sa passion pour lady Ranelor, toujours présente à son souvenir, si Manwood lui eût témoigné la moindre curiosité sur ce qui le regardoit; mais il n'en pouvoit trouver l'occasion ; les entretiens particuliers de Manwood avec ses inférieurs n'é-

toient jamais des dialogues; il y parloit toujours. Si, par hasard, on essayoit aussi de l'entretenir de soi, il ne faisoit pas une seule question; il rêvoit à autre chose; il n'imposoit pas silence par un air impérieux, mais par une invincible distraction. Manwood, tête-à-tête, avoit toujours l'air d'un bonhomme; il étoit même alors très-affectueux; il vouloit être écouté avec intérêt; il ressemblait, dans ce cas, à presque tous les princes, qui ne repoussent pas la confiance par le dédain, mais qui l'anéantissent par l'insouciance et la distraction.

Le château de Manwood, situé dans un beau pays, étoit vaste et magnifique; son parc passoit pour le plus beau de l'Irlande. Dès le lendemain de l'arrivée de Manwood, on vit accourir chez lui tous les petits propriétaires des environs, c'est-à-dire ses courtisans. La *cour* se forma et devint très-nombreuse les jours suivans, et Richard ne put s'em-

pêcher d'être désagréablement frappé de l'espèce d'affabilité protectrice que Manwood affectoit en recevant toutes ces personnes. Il eut un autre sujet de surprise qui lui fit plus de peine encore. En causant avec plusieurs gentilshommes voisins, il s'aperçut qu'ils tenoient aussi de Manwood tous les *secrets d'état* qu'il lui avoit confiés : il commença à soupçonner qu'il y avoit trop de fatuité dans le caractère de Manwood pour que l'on pût raisonnablement compter sur sa franchise. Cette découverte le refroidit beaucoup et l'affligea.

Au bout de quelques jours, Richard fut invité, par un des voisins, à dîner dans une maison dont la singularité attiroit beaucoup de curieux : elle étoit située parmi les montagnes de Wichlow, dans un lieu pitorresque nommé *Dargle*. On voyoit près de là un rocher aussi fameux dans la contrée, que le fut jadis, dans la Grèce, le promontoire

de Leucade : on l'appeloit *le Saut de l'Amante* (1). Ce rocher est d'une prodigieuse élévation, et domine un affreux précipice. On conte que jadis une jeune personne, victime d'une séduction, conduisit son amant sur la cime de ce rocher, et que là, ne pouvant obtenir de lui la promesse de l'épouser, elle se leva, lui dit un éternel adieu, et s'élança dans le précipice. Un orme et quelques cyprès plantés au pied du rocher, sur le bord de l'abyme, offrent un ombrage épais aux voyageurs que la curiosité conduit dans ce lieu.

Richard, après le dîner, sortit seul de la maison, au déclin du jour, pour aller visiter le rocher. Comme il étoit tard, il n'entreprit point de gravir jusqu'au sommet, il monta du côté op-

(1) *The lover's leap*, que l'on montre en effet à Dargle en contant la romanesque tradition que l'on rapporte ici.

posé à celui des arbres, et trouvant un endroit commode pour se reposer, il s'assit auprès d'une fontaine : cette eau limpide et pure, sortant de la roche, couloit d'abord mollement et sans bruit sur une mousse légère ; et, tombant ensuite dans le gouffre, elle produisoit un murmure sourd et plaintif qui semhloit partir du fond de cet abyme. Richard crut entendre les gémissemens de la malheureuse victime de l'amour, dont le précipice effrayant fut le tombeau. Ces idées romanesques et le souvenir de lady Ranelo... le plongèrent dans une profonde rêverie. Au bout d'une demi-heure, s'apercevant que la lune commençoit à paroître, il se leva pour retourner à Dargle ; il descendit le rocher du côté des arbres ; et comme il touchoit aux cyprès, il entendit soupirer sous ces ombrages : son émotion le força de s'arrêter pour écouter mieux. Dans ce moment, une voix un peu voilée, mais d'une douceur

enchanteresse, chanta les paroles suivantes :

Déjà la nuit couvre la cime
Du rocher fatal de l'Amour.
Fuyez, amans; que mon ombre à son tour
Puisse gémir du malheur et du crime
Qui me coûta l'innocence et le jour!

Quand la nature appesantie
Du repos goûte la douceur,
Je souffre encor, dans ce lieu plein d'horreur,
Le vrai tourment du cœur et de la vie,
Le repentir et le remords vengeur.

Rocher menaçant et terrible,
Qui fut jadis teint de mon sang,
Sois de l'amour un emblème effrayant;
Et que l'ardente et crédule et sensible
A ton aspect recule en frémissant!

Mille fleurs décorent ta cime,
Qui va se perdre dans les cieux;
On y respire un air délicieux;
Mais à tes pieds est un profond abîme!
Tels sont, Amour, tes charmes dangereux.

Ici la voix se tut; et Richard, toujours immobile, aperçut un rayon de la lune à travers les arbres; il porta ses regards de ce côté, et il vit distinctement, entre deux cyprès, une

figure blanche et svelte, qui paroissoit s'élever du fond du précipice... Aussitôt Richard s'avança précipitamment vers cet objet, en s'écriant : « Qui êtes-vous ? daignez me le dire, je vous en conjure ». A ces mots, la figure prit la fuite avec la légèreté d'une ombre. Richard la poursuivit; il tendit les bras pour l'atteindre : il saisit un voile qui se détacha et qui resta dans ses mains ; mais la figure se perdit dans les rochers, et elle disparut. Richard, craignant de s'égarer la nuit dans ces lieux sauvages, revint sur ses pas, emportant avec lui le voile de la mystérieuse inconnue. De retour chez son hôte, il se contenta de dire qu'il avoit trouvé dans sa promenade un superbe voile de dentelle. Afin de découvrir à qui ce voile appartenoit, il se décida à coucher dans cette maison, quoiqu'il eût promis à Manwood de retourner le soir même au château. Le lendemain matin il se rendit seul au rocher; comme il alloit le

gravir, il remarqua sur le roc de gros caractères nouvellement gravés, et il lut avec émotion ces paroles :

« *En vain vous auriez l'audace de* « *me poursuivre, vous ne m'attein-* « *driez jamais.* »

Richard devina bien que c'étoit l'ombre qu'il avoit poursuivie la veille qui venoit d'écrire cette inscription qui s'adressoit sûrement au téméraire qui avoit voulu *l'atteindre*. Un langage si fier le frappa vivement, et redoubla sa curiosité. Il dîna avec beaucoup de monde : il reparla du voile de dentelle : on voulut le voir, et l'une des personnes de la société assura qu'il appartenoit à une jeune dame arrivée depuis peu de jours dans un château voisin. « Et quel est le nom de cette dame, demanda Richard. — Elle s'appelle lady Ranelor. » A cette réponse, Richard éperdu resta pétrifié. Il se rappela l'inscription qu'il avoit lue le matin, et qui s'accordoit si bien avec le caractère de lady Ranelor ;

mais il ne s'imagina pas qu'elle l'eût reconnu au son de sa voix lorsqu'il lui avoit parlé ; il pensa qu'elle n'avoit écrit ces paroles que pour un inconnu. La joie de retrouver lady Ranelor le plongea dans une rêverie dont il ne sortit qu'après le dîner, lorsqu'une jeune personne chanta la romance du *fantôme de l'amante abusée* ; et c'étoit celle qu'il avoit entendu chanter la veille au pied du rocher par lady Ranelor. Cette romance, composée depuis long-temps, étoit connue de tous les habitans de ces montagnes. Richard s'échappa de cette nombreuse assemblée pour voler au château de lady Ranelor, heureux de penser qu'il alloit la revoir après quatre ans d'absence, qu'il la retrouvoit libre encore, et qu'elle possédoit une terre dans ce voisinage. Il arrive plein de trouble, de crainte, d'amour et d'espérance : il se nomme, et on lui dit que milady vient de partir, et qu'elle ne reviendra que dans huit jours. Ri-

chard remit tristement le voile à un valet-de-chambre : ensuite il fut à Dargle faire ses adieux, et il retourna chez Manwood. Il descendit de cheval au haut de l'avenue du château, et, traversant les cours à pied, il entra dans le salon au moment où tout le monde revenait de la promenade. Manwood, impérieux et despote, avoit trouvé fort mauvais que son jeune secrétaire eût prolongé d'un jour son absence sans en avoir demandé la permission. Cependant, comme Manwood vouloit faire ce soir [illegible] une confidence, il ne jugea pas à propos de montrer de l'humeur dans cette occasion, se réservant d'en saisir une autre pour faire sentir à Richard toute sa dépendance. A peine Richard eût-il mis le pied dans le salon, qu'il n'y vit, au milieu de vingt personnes, qu'un seul objet ; c'étoit lady Ranelor, plus charmante que jamais, et que dans cet instant la plus vive rougeur embellissoit encore..... Ri-

chard, troublé jusqu'au fond de l'âme, chancelle et s'avance en tremblant. Manwood crut bonnement (car l'orgueil a quelquefois aussi sa bonhomie) qu'il n'osoit l'aborder dans la crainte d'être réprimandé sur son séjour à Dargle : et, se décidant pour ce soir à la clémence, il sourit d'un air protecteur, l'appela et tâcha de le rassurer, en lui répétant plusieurs plaisanteries sur sa *longue absence*. Richard balbutia avec distraction quelques mots entrecoupés, et Manwood, charmé de paroître aussi imposant, lui sut un gré infini de cet excès de timidité. L'arrivée de Richard mit la conversation sur les montagnes de Wicklow : on questionna Richard, qui répondit qu'il n'avoit vu que le rocher *du Saut de l'Amante*, et qu'il en conserveroit un souvenir ineffaçable.

Un instant avant le souper, Richard s'approcha de lady Ranelor, et lui dit d'une voix basse et mal assurée, qu'il

avoit eu l'honneur de se rendre chez elle pour lui faire *une restitution.* « Je savois, répondit froidement lady Ranelor, que vous aviez ce voile : quand vous me demandâtes qui j'étois, je vous reconnus au son de voix. Lady Ranelor, par cet aveu, vouloit prouver à Richard que l'inscription du rocher s'adressoit personnellement à lui. Elle crut, par cette franchise, ôter toute espérance à l'amant dont sa fierté rejetoit l'hommage ; mais il n'y a rien de si mal-adroit que le dédain affecté d'une femme sensible. Quand on aime, on ne réfléchit guère aux moyens qu'on emploie pour le cacher ; on se pardonneroit si facilement une imprudence ! Une intention rigoureuse suffit à l'orgueil, le cœur qui la combat empêche d'en examiner toutes les conséquences ; enfin on peut avoir de la force, mais on n'a point de présence d'esprit quand on résiste à son penchant.

Richard, dans la réponse de lady

Ranelor, ne fut frappé que d'une chose, c'est qu'après quatre ans d'absence elle eût sur le champ reconnu sa voix, quoiqu'il n'eût dit qu'une seule phrase....., et aussitôt elle avoit pris la fuite..... Pourquoi donc cette espèce de frayeur, si prompte, si involontaire? Auroit-elle fui pour tout autre homme de sa connoissance? Non, sans doute..... Si Richard eût mieux connu les femmes, il auroit caché la joie que ces rapides réflexions lui causèrent; il n'auroit pas irrité l'amour-propre qui s'opposoit au sentiment dont il étoit l'objet. Lady Ranelor s'attendrissoit en secret en pensant qu'elle alloit accabler Richard; et de tous les effets qu'une femme peut produire, il n'en est point qui soit plus flatteur à ses yeux. L'amour est comme tous les tyrans; il pense que le pouvoir et l'empire se montrent mieux, en imprimant la crainte et en plongeant dans l'abattement, qu'en inspirant l'espérance et la joie.

La surprise de lady Ranelor fut extrême en voyant le visage de Richard s'épanouir. « Quoi ! madame, lui dit-il, vous m'aviez reconnu ; vous n'aviez point oublié le son de ma voix?... » Cette remarque embarrassante, qui n'étoit qu'une naïveté d'un jeune homme sans art et qui n'avoit aucun usage du monde, parut à lady Ranelor d'une telle présomption, qu'elle ne trouva point de termes pour exprimer son dépit et sa colère. « Et moi aussi, je vous aurois reconnue, poursuivit Richard, si avant cette époque j'avois pu vous entendre chanter un seul instant ; mais j'aurois dû vous deviner : quelle autre voix pouvoit produire sur mon cœur une semblable impression !..... Ce fut par instinct que je volai sur vos traces..... Que m'importeroit *d'atteindre* une autre ?..... »

A ces mots, lady Ranelor se leva brusquement en disant : « Je vous défends de me suivre et de me parler désor-

mais. » et elle s'éloigna. Pendant le souper, elle ne put s'empêcher de jeter les yeux sur Richard, placé à l'autre bout de la table, vis-à-vis d'elle : elle lui trouva l'air préoccupé ; mais elle ne vit sur sa physionomie aucune impression de tristesse. En sortant de table, Richard courut s'enfermer dans sa chambre ; au bout d'un quart d'heure il reparut dans le salon. Dans ce moment, lady Ranelor, assise à une table de jeu, laissa tomber une de ses cartes ; elle se penchoit, un bras tendu sous la table pour la ramasser ; Richard s'y précipite, et saisissant avec ses deux mains la main de lady Ranelor, il ouvre cette main tremblante que roidissoit en vain la colère ; il y place un billet, la referme, et la lâchant aussitôt, il se relève précipitamment en disant : *voici la carte ;* et, en effet, il jette la carte sur la table. Alors, s'éloignant des joueurs, il fut s'asseoir à l'autre extrémité du salon. Que pouvoit faire lady Ranelor malgré

son dépit et sa fierté ? elle n'auroit pu se soustraire à cette espèce de violence sans faire une scène éclatante et ridicule : elle prit donc le parti de glisser le billet dans sa poche et de garder le silence. Elle se plaignit de la migraine : c'étoit un prétexte pour se coucher de bonne heure. Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle chercha dans sa poche ce billet, qui lui sembloit peser cent livres, tant il la gênoit là, et tant elle avoit d'envie de l'en tirer. Il étoit cacheté ; elle l'ouvrit du premier mouvement, et elle y lut ce qui suit :

« Quel est mon bonheur ! vous connoissez tout votre pouvoir sur moi, « et vous daignez l'exercer !... Compter « sur un dévouement sans bornes, « c'est l'autoriser. Eh ! sans l'empire « suprême du sentiment, auroit-on le « droit de donner des ordres absolus ? « Commander avec tant d'autorité, c'est « faire un aveu... Il me suffit. Ah ! « régnez toujours, et toujours j'obéirai.

« Vous devez m'éprouver long-temps;
« avec quelle joie je m'y soumets!.....
« Je ne vous suivrai plus, je me tairai:
« qu'ordonnez-vous encore?....

Ce singulier billet mit le comble à l'étonnement de lady Ranelor. « Comment! dit-elle, ce jeune audacieux qui n'a l'idée ni du monde ni des convenances, prend les rigueurs et la fierté pour des faveurs!..... Il ose me déclarer sa passion, me forcer à recevoir une lettre d'amour, et concevoir l'espérance la plus extravagante!.... Comment le désabuser? Si je tolère une telle insolence, il m'écrira sans cesse; si je lui défends de m'écrire, il croira que je confirme cet *aveu* prétendu qui se trouve pour lui dans *l'autorité*. Ne dit-il pas que sans le *pouvoir suprême du sentiment, on n'auroit pas le droit de donner des ordres absolus?* Je l'avouerai, il y a dans cette idée une fierté d'ame qui me plaît.... Mais il est trop dangereux de lui donner des ordres, il

a une manière si étrange de les interpréter!.... Je ne lui prescrirai plus rien. Je lui rendrai ses lettres sans les lire. Du moins il ne me suivra plus, ne me parlera plus : je ne dois rester ici que huit jours; ainsi sa folie ne m'importunera pas et ne sera point remarquée. »

Tandis que lady Ranelor s'étonnoit, se fâchoit, et qu'elle prenoit son agitation, son trouble et son embarras pour de l'indignation, Richard veilloit très-désagréablement dans le cabinet de Manwood. Ce dernier l'avoit fait appeler pour lui faire une grande confidence, celle de ses desseins sur lady Ranelor. Il ne dit pas qu'il eût de la passion pour elle. Sir Charles Manwood ne se déclaroit jamais amoureux d'une femme que lorsqu'il étoit sûr de réussir. Il conta seulement que ses amis lui conseilloient ce mariage. Il ajouta qu'il y pensoit, mais qu'il ne s'y décideroit pas légèrement, quoiqu'il eût lieu de croire qu'il n'éprouveroit aucun

obstacle de la part de lady Ranelor. Il prétendit que la reine, qui aimoit beaucoup lady Ranelor, désiroit vivement cette union, et là-dessus il nomma toutes les personnes qu'il auroit pu épouser s'il eût eu moins de nonchalance dans le caractère et plus d'ambition; ce qui le conduisit à faire le détail de toutes ses bonnes fortunes. Il parla deux heures, et sans lacunes, car il parla toujours de lui. Enfin, à trois heures après minuit, il permit à son confident de s'aller coucher. Cette conversation ne fit d'autre impression sur l'esprit de Richard, que de lui inspirer le plus profond mépris pour Manwood; il vit à découvert toute sa fatuité; il admiroit trop lady Ranelor pour craindre un tel rival; et, dès cet instant, il se promit de quitter un homme qu'il ne pouvoit plus estimer; mais il vouloit passer chez lui les huit jours que lady Ranelor devoit y rester.

Le lendemain matin, Richard eut

un grand mouvement de joie; il vit arriver au château madame Brown, cette amie de lady Ranelor dont il avoit été si bien traité, quatre ans auparavant, à Blacrok. madame Brown fut charmée de le revoir, et l'accueillit avec une grace qui toucha vivement Richard Dans le cours de cette journée, Richard, en traversant une galerie, rencontra lady Ranelor. Se trouvant seul avec elle, il jeta à ses pieds une lettre, et il poursuivit son chemin avec une telle rapidité, que lady Ranelor le perdit presque aussitôt de vue. Il fallut bien ramasser la lettre, afin qu'elle ne tombât point en d'autres mains : elle n'étoit point cachetée; comment résister à la tentation de la lire? Elle étoit conçue en ces termes :

« Sir Charles Manwood a des pré-
« tentions sur vous; je vous connois
« assez pour être assuré que vous ne
« l'épouserez jamais: cependant, après
« cette découverte, je ferois une lâ-

« cheté si je recevois ses confidences et
« si je restois chez lui. Je viens donc
« de lui déclarer que j'ai des affaires
« qui me forcent de le quitter; je lui
« ai offert de finir un ouvrage qui l'in-
« téresse, et que je n'achèverai tout-à-
« fait que le lendemain de votre départ.
« Ainsi je n'aurai été et je ne suis qu'*en*
« *visite* dans ce château; car j'ai an-
« noncé ce matin que je n'accepterois
« aucune espèce d'appointemens pour
« le peu de temps que j'y aurai passé.
« Je devois ce détail à celle qui dispose
« souverainement de moi, à celle qui
« peut seule me donner des ordres ab-
« solus. Daignez me dire pourquoi vous
« paroissez ne vouloir pas recevoir mes
« lettres? Vous ne m'avez point ordonné
« de ne pas vous écrire, et ne pas me
« défendre une chose c'est la permettre.
« Vous voulez voir sans doute si mon
« amour est aussi ingénieux qu'il est
« tendre; ah! n'en doutez pas : puis-
« que vous ne m'avez laissé que ce

« moyen de vous parler, vous aurez,
« quelle que soit votre résistance, une
« lettre de moi chaque jour. Pourrois-je
« manquer d'invention quand il s'agit
« de vous exprimer ce que je sens?..»

Lady Ranelor trouva cette dernière lettre si originale, et la conduite de Richard si inconcevable et si embarrassante pour elle, qu'elle crut avoir besoin de conseil, et elle se décida à tout confier à madame Brown. Malgré sa colère contre Richard, elle lui savoit bien bon gré de quitter Manwood. Outre qu'elle estimoit ses motifs, elle aimoit à penser qu'il n'auroit jamais été *secrétaire* d'un particulier. Elle l'avoit vu avec beaucoup moins de répugnance dans une chaumière, que *placé* près de Manwood. Les idées de domesticité n'ont rien de romanesque. et la vie pastorale s'accorde si bien avec celles qu'inspire un premier amour! Des cabanes, des champs et des fleurs, plaisent toujours à l'imagination; il

semble que la véritable forme d'un amant doive être celle d'un jeune et beau berger.

Lady Ranelor, en se plaignant hautement de la folie et de l'impertinence de Richard, conta tout à son amie. Madame Brown ne put s'empêcher de rire et de s'attendrir. « Ce pauvre jeune homme, dit-elle, qu'il est noble, sensible et candide! sans parler de sa constance, car il étoit amoureux de vous à Blacrok. —Du moins alors il se taisoit. —Il s'est formé depuis.—Joliment! il ne sait réellement pas vivre.—Il sait aimer; il sauroit plaire, si on le laissoit faire..... —Plaire!..... Oui, il auroit cette insolence; mais nous y mettrons bon ordre.....J'avoue que sur tout autre point il est bien élevé : il a de l'instruction, de l'esprit, des graces naturelles; mais il n'a pas d'idée de ce qu'on doit à une femme, et sa présomption est insupportable.—Vous appelez *présomption* une sincérité tou-

chante? — Comment, de la sincérité! — Il est sans expérience; il juge de votre cœur par le sien : certainement, nul sacrifice au monde ne lui coûteroit pour vous, et il pense qu'un tel amour doit toucher. Dès qu'on aime ainsi, et qu'on n'est point haï, on espère tout, on attend tout.. — *Qu'on n'est point haï!* cette expression est étonnante. — Hé bien, quoi! vous le haïssez? — Je ne le hais point; mais je n'imagine pas que vous me soupçonniez d'avoir du penchant pour M. *Boyle*, pour le fils d'un paysan. — Non, certainement; mais je crois que s'il avoit la naissance de sir Charles Manwood, vous l'épouseriez. — Point du tout; je le trouverois trop jeune; nous sommes nés le même jour..... — Vous n'avez pas oublié cette circonstance. Enfin, je pense que vous lui pardonneriez sa jeunesse. Dites-moi si, malgré son étrange manière d'interpréter vos rigueurs et vos défenses, vous ne le trouvez pas plus

aimable que sir Charles Manwood, qui cependant connoît si bien les femmes, et qui a tant de galanterie et d'usage du monde?..... — Tous les hommes du monde me paroissent plus aimables que sir Charles Manwood. Mais il ne s'agit pas de cela; je vous demande comment je dois m'y prendre pour me débarrasser de ce jeune extravagant. — Cela est difficile; il prend tout en si bonne part! Au reste, vous quittez ce château dans cinq ou six jours; d'ici là ne faites point de scène, puisqu'il n'ose ni vous parler ni vous suivre..... — Et ses lettres? — Nous les lirons, elles nous amuseront; il sera curieux de voir les moyens qu'il emploiera pour vous les faire recevoir. — Tout ceci m'excède; je voudrais être partie».

Voilà tout ce qui fut décidé dans cette première conférence; c'est-à-dire qu'on ne forma aucun plan contre Richard. La bonne madame Brown, qui le trouvoit charmant, n'éprouvoit que

de l'intérêt pour lui et de la curiosité; lady Ranelor avoit des idées très-confuses, une extrême agitation, et un redoublement d'aversion pour Manwood, que toute sa politesse suffisoit à peine pour dissimuler.

Richard avoit l'air si occupé de madame Brown, qu'on auroit dû l'en croire amoureux. Il pouvoit, en s'attachant à ses pas, se rapprocher sans cesse de lady Ranelor, et sans manquer à sa parole. Cependant il ne laissoit pas passer un jour sans écrire à lady Ranelor; elle trouvoit des billets dans son sac à ouvrage, dans ses gants, si elle les laissoit un moment sur une table; elle en recevoit de timbrés par la poste. Elle avoit, à côté de sa chambre, un cabinet de toilette, dont la fenêtre, à quarante pieds d'élévation, donnoit sur une cour; un soir on oublia de fermer cette fenêtre qui resta ouverte toute la nuit; le lendemain matin lady Ranelor trouva une lettre sur sa toilette.

Richard, au risque de se tuer, étoit entré durant la nuit dans ce cabinet pour y déposer un billet. Cette imprudence, qui pouvoit d'ailleurs compromettre cruellement la réputation de lady Ranelor, l'irrita véritablement; Richard fut grondé par madame Brown, et voyant qu'elle étoit dans la confidence de lady Ranelor, il lui donna une lettre qu'elle n'eut pas le courage de refuser, et qui contenoit l'aveu de son tort et l'expression du plus vif repentir; il terminoit son billet en la *remerciant* d'avoir mis madame Brown dans sa *confidence*, et il lui *assuroit que désormais il ne feroit plus d'imprudences*, parce qu'il lui remettroit toutes ses lettres. Lady Ranelor, plus choquée que jamais, voulut enfin répondre. Richard reçut d'elle un billet, où il lut ces mots :

« Je ne me connois aucun *droit* sur « vous, Monsieur, mais j'ai celui d'être « offensée d'une conduite extravagante

« dont je suis l'objet. Je vous prie donc « très-sérieusement de ne plus m'écrire, « et de renoncer entièrement à une « folie qui ne peut exciter que ma sur- « prise et mon indignation. » Une heure après avoir envoyé ce billet, lady Ranelor, encore dans sa chambre, reçut comme à l'ordinaire la fille du jardinier, enfant âgée de quatre ans, qui lui apporta une grosse botte de fleurs, et lady Ranelor trouva dans une touffe de myrthe, cette réponse de Richard : « pour une faute irréfléchie on n'abdi- « que point un empire souverain ac- « cepté volontairement. Souvenez-vous « que de vous-même vous m'avez dit : « *Je vous défends de me parler et* « *de me suivre.* Vous ne m'avez pas « seulement interdit de vous parler « d'amour, vous m'avez défendu tout « langage avec vous. Paroles sévères, « mais charmantes pour moi, par le « sens qu'elles renferment ! Je vous « l'ai déjà dit, l'amour seul peut vous

« donner sur moi cette autorité suprême ;
« en disposant ainsi de moi, vous vous
« êtes solennellement engagée, et vous
« le serez tant que je serai soumis : j'ai
« fait une imprudence, mais je ne vous
« ai point désobéi.

« Je hais vos *prières*, je respecte et
« j'adore vos ordres. Les plus rigou-
« reux me sont chers; ils me prouvent
« l'opinion que vous avez de mes sen-
« timens. Commandez, ou n'attendez
« plus de moi que de véritables folies,
« et toutes les révoltes impétueuses du
« désespoir. »

Ce billet plongea lady Ranelor dans le plus cruel embarras. Madame Brown fut appelée, et elle jugea que maintenant il étoit également dangereux de faire à ce singulier amant les défenses les plus rigoureuses, ou de le laisser agir, en affectant un profond mépris; et l'on convint que, quoiqu'il n'eût aucun artifice, l'homme le plus consommé dans l'art de séduire les femmes

n'auroit pu se conduire avec une adresse plus utile à ses vues. Madame Brown conseilloit, pour gagner du temps, de prendre le parti de commander; lady Ranelor soutenoit avec raison que, surtout après ce dernier billet, c'étoit véritablement s'engager. Que faire donc? On se promit d'y réfléchir.

Lady Ranelor et madame Brown avoient beau réfléchir sur les moyens de réprimer la hardiesse de Richard et de lui ôter l'espérance; après beaucoup d'entretiens sur le même sujet, elles furent obligées de convenir qu'un tel caractère rendoit inutiles toutes leurs combinaisons et le plan de rigueur le mieux concerté. Comment arrêter un jeune homme plein d'audace et d'amour, qui, sûr d'être aimé, ne connoît aucune des convenances de la société; qui n'a d'adresse que pour lire dans le cœur de ce qu'il aime, qui n'en a aucune pour cacher ce qu'il espère; qui ne sait pas qu'on offense la fierté d'une femme en

paroissant voir ce qu'elle veut dissimuler; qu'en général on ne l'engage qu'en cherchant à l'abuser elle-même sur ses propres sentimens? Richard ignoroit tous ces raffinemens : son inexpérience excusoit son audace; ce n'étoit point de la fatuité, c'étoit de la franchise; et sa bonne foi, sa rustique naïveté, déconcertoient entièrement tout l'artifice de la rigueur. Les plus adroits, les plus grands politiques sont souvent déjoués par la simple droiture : telle étoit la situation de lady Ranelor. Sa conduite sévère en eût imposé sans doute à un courtisan d'Élisabeth, tandis qu'elle n'étoit pour Richard qu'une épreuve dont il se promettoit le prix le plus doux et le plus glorieux.

Un soir, au retour d'une longue promenade, madame Brown se plaignit du froid, et demanda du feu. Mahwood n'étoit point entré dans le salon; il ne s'y trouva, pendant un quart d'heure, que lady Ranelor, son amie

et Richard. Madame Brown se chauffoit debout, le dos tourné à la cheminée; lady Ranelor, voulant s'éloigner du feu, étoit à quelques pas assise sur un canapé; et l'audacieux, mais soumis Richard, après avoir soufflé le feu, s'éloignoit lentement en soupirant, ne pensant pas qu'il dût rester en tiers avec les deux amies. Il sortoit du salon, lorsqu'il entendit lady Ranelor pousser un cri perçant : il se retourne, il vole, et il voit madame Brown tout en feu, et lady Ranelor courir à son secours. Le feu ayant pris à la robe flottante de madame Brown, elle avoit perdu la tête, et s'étoit élancée au milieu du salon; sa robe et ses jupes étoient en flammes; le feu gagnoit déjà sa coiffure, Richard repousse lady Ranelor; il saisit madame Brown dans ses bras, éteint le feu avec ses mains, ses habits, et en la pressant contre sa poitrine : elle ne se débattoit plus, car elle étoit évanouie. Elle n'eut que de légères brûlures, mais

Richard en eut d'affreuses aux poignets et dans les paumes des mains; il n'y fit pas la moindre attention jusqu'au moment où madame Brown reprit l'usage de ses sens. Alors tout le monde étoit rentré dans le salon : madame Brown embrassa Richard en l'appelant son libérateur; lady Ranelor pleuroit, et remarqua la première que M. *Boyle avoit les mains horriblement brûlées;* elle ajouta qu'elle vouloit les panser. Toute cette scène donna de l'humeur à Manwood, non qu'il eût pénétré les sentimens de Richard ou ceux de lady Ranelor, mais cette aventure étoit un succès pour Richard, et Manwood avoit la tentation de penser que d'occuper et d'intéresser ainsi tout le monde et dans son propre château, c'étoit lui manquer de respect et violer les droits de l'hospitalité. Il opposa à l'action de Richard deux ou trois superbes histoires de brûlures et d'incendies, dont il étoit le héros, et dans lesquelles il avoit

montré autant d'intrépidité que d'humanité et de présence d'esprit. Pendant qu'il faisoit ces récits, lady Ranelor répandoit avec profusion du miel et du lait sur les blessures de Richard : elle pouvoit se flatter d'y verser le baume le plus salutaire. Richard gardoit un profond silence ; mais ses regards exprimoient assez combien de tels soins le soulageoient. Depuis cet instant la reconnoissante madame Brown se déclara ouvertement auprès de son amie la protectrice de Richard. Cet incident fit oublier la querelle qui s'étoit élevée entre Richard et lady Ranelor. Le lendemain Richard parut dans le salon avec ses mains emmaillottées : on lui demanda s'il avoit levé le premier appareil ; il répondit, en regardant lady Ranelor, qu'il lui avoit fait tant de bien qu'il s'étoit bien gardé de l'ôter. Madame Brown voulut voir l'état de ses mains ; les brûlures en étoient toujours effrayantes. « Quoi ! s'écria Richard en

y jetant les yeux, elles ne sont pas guéries!.... » Ce mot fut recueilli, on y répondit par un soupir.

Richard profita de l'ascendant qu'il avoit pris sur madame Brown, pour l'engager encore à se charger de ses lettres : celle de ce jour n'exprima que l'attendrissement et la reconnoissance des soins de lady Ranelor. Cette dernière devoit partir le surlendemain ; mais Manwood apprit que le comte d'Essex, arrivé en Irlande depuis huit jours, devoit passer devant son château. Il lui écrivit par un exprès pour l'inviter à s'arrêter quelques jours chez lui. Le comte accepta l'invitation, et Manwood conjura lady Ranelor et madame Brown de ne le quitter qu'après le départ du comte. On se fit un peu prier ; mais Manwood obtint sans beaucoup de peine le consentement qu'il sollicitoit. Très-flatté de recevoir le favori d'Élisabeth, il prépara tout pour lui faire une réception magnifique et

brillante, et pour se donner l'air, aux yeux de ses voisins et surtout à ceux de lady Ranelor, d'être l'ami intime du comte d'Essex. Richard auroit éprouvé une grande joie de revoir son héros, s'il ne s'étoit pas rappelé avec un peu de rancune l'accueil insouciant qu'il en avoit reçu à Chatam.

Le comte arriva de bon matin, et quelques heures plus tôt qu'on ne l'attendoit. Les dames dormoient encore, Hanwood étoit dans une forêt voisine, à deux milles du château, occupé à donner des ordres pour une chasse qui devoit avoir lieu le lendemain. Ce fut Richard qui reçut le comte d'Essex, qui, malgré sept ans d'absence, reconnut sur-le-champ dans ce jeune homme l'enfant qui lui avoit inspiré tant d'intérêt. Il l'embrassa, le prit par le bras, et fit se promener avec lui dans le parc. Richard fut d'autant plus touché de ces marques de bonté, qu'il n'avoit rien espéré de semblable : confiant, naturel

et sensible, il exprima ce qu'il éprouvoit avec un charme qui lui étoit particulier, et qu'on ne trouvera jamais dans les hommes que le monde a façonnés. Quand il étoit affecté, tout en lui étoit vrai et persuasif : quoique ses manières fussent nobles et remplies de graces, elles avoient une sorte d'originalité, parce qu'il ignoroit qu'il y en a de générales que l'on doit adopter. Son bon goût naturel suppléoit, à cet égard, à son ignorance dans toutes les choses essentielles, et il manquoit aux autres sans embarras, et par conséquent sans gaucherie, car il ne se doutoit pas qu'il fût possible de n'être pas poli dans la société, quand on étoit constamment respectueux avec les femmes, et obligeant, modeste et réservé avec tout le monde. Il parloit peu avec les indifférens ; mais dès qu'il aimoit, son ame s'ouvroit tout entière. Le comte d'Essex fut charmé de lui; il le questionna surtout sur l'éducation qu'il avoit re-

que. Il lui trouva autant d'instruction que d'esprit; et sachant déjà par lui qu'il n'étoit point attaché à Manwood, il lui dit formellement qu'il se chargeoit de sa fortune, et qu'il lui procureroit un emploi honorable et lucratif, qui le mettroit dans une carrière où il pourroit, avec autant de talent et une bonne conduite, faire un chemin rapide. A ces mots, Richard, attendri, tira de sa poche les tablettes qu'il avoit jadis reçues du comte, et lui montrant ces paroles tracées de sa main : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom*, « Oui, oui, dit-il, avec cet horoscope on doit sortir de l'obscurité. » Le comte, vivement touché, serra la main de Richard en lui disant : « Comptez sur moi, mon cher Richard, vous aurez une place très-distinguée sous deux mois. »

Cette conversation qui duroit depuis trois heures, fut interrompue par un valet-de-chambre, qui vint avertir que

Manwood entroit dans l'avenue. Le comte se rendit avec Richard dans le salon; il y trouva lady Ranelor, madame Brown, et une nombreuse société. Un instant après Manwood survint; il fit des excuses au comte sur ce qu'il ne l'avoit pas reçu à son arrivée. Le comte répondit qu'il avoit passé trois heures très-agréables avec une ancienne connoissance qu'il étoit charmé de retrouver, et il montra Richard; ce qui surprit beaucoup Manwood, qui s'empressa de changer de conversation : mais le comte y revint un quart d'heure après. Richard étant sorti du salon, le comte fit tout haut l'éloge le plus flatteur de ce jeune homme, en ajoutant ce qu'il avoit prédit autrefois, et combien il étoit touché qu'il eût conservé ses tablettes, et qu'il les portât toujours. Lady Ranelor se taisoit; mais elle écoutoit avec avidité. Madame Brown applaudit franchement à cet éloge, en contant que Richard *lui*

avoit sauvé la vie. Manwood voulut tourner en ridicule cette expression; on ne lui répondit pas, et le comte d'Essex continua de louer Richard; il ne s'arrêta que lorsqu'il le vit rentrer dans le salon. Durant tout le reste de la journée le comte traita Richard avec la distinction la plus marquée, et Manwood n'obtint de lui qu'une politesse très-exacte, mais extrêmement froide. Richard auroit donné sa vie pour le comte d'Essex; quel prix il attachoit à de telles faveurs! il en avoit pour témoin lady Ranelor!... La surprise et l'humeur de Manwood étoient inexprimables : quoiqu'il ne manquât ni d'esprit ni de tact, il n'étoit pas capable de remarquer la supériorité qui n'avoit encore procuré ni la réputation ni la fortune; il n'observoit que les gens en place, ou, pour mieux dire, il les épioit afin de profiter de leur foible; et d'ailleurs le mérite ne le frappoit que dans les personnages déjà célèbres. Son attention intéressée

ou dédaigneuse ne s'arrêtoit jamais sur les subalternes obscurs. Ainsi son étonnement égala son dépit en voyant les succès de Richard, et ces marques éclatantes de faveur que lui prodiguoit le favori tout-puissant de la reine, et dans un moment où l'on croyoit généralement que cette fière princesse, qui avoit dédaigné l'alliance de tant de souverains, venoit de s'unir secrètement par un nœud légitime à cet amant ambitieux qui, malgré la disproportion de leurs âges, avoit su prendre sur elle un ascendant si extraordinaire.

La matinée du jour suivant fut consacrée à la belle chasse que Manwood avoit préparée. Le comte d'Essex, qui avoit voulu faire une course particulière dans les environs, étoit sorti du château à la pointe du jour, mais en convenant de se trouver à midi dans un endroit indiqué de la forêt.

A dix heures, tout le monde étant

rassemblé dans le salon, au moment de partir pour la chasse, on vint dire à Richard qu'on ne pourroit lui donner le cheval que Manwood avoit promis de lui prêter, parce que ce cheval étoit malade. Nul incident ne pouvoit être plus fâcheux pour Richard : tous les autres chevaux étoient donnés, toutes les calèches exactement remplies; d'ailleurs Manwood n'annonçoit aucune intention obligeante. Richard demanda humblement le cheval d'un palefrenier. Manwood répondit sèchement qu'il avoit besoin de tous ses gens : « Il ne reste pas dans mon écurie un seul cheval, ajouta-t-il, à l'exception de ce cheval vicieux dont vous savez que je veux me défaire, parce qu'il est impossible de le monter sans exposer sa vie..... Hé bien, interrompit Richard, permettez-moi de le monter. » A ces mots, Manwood haussa les épaules : « Vous croyez donc, dit-il, être plus habile que Burman, que ce cheval a jeté à terre en

se câbrant ? » Ce Burman, écuyer de Manwood, passoit pour monter supérieurement à cheval ; il étoit encore malade de cette chute, dans laquelle il s'étoit cassé le bras. « Donnez-moi ce cheval, répéta Richard. Voilà une étrange présomption, reprit Manwood. » Richard réitéra ses instances, et Manwood prenant le ton le plus amer et le plus dédaigneux : « M. Boyle, répondit-il, vous êtes assez jeune pour qu'une bonne leçon vous soit profitable ; vous pouvez monter ce cheval. » Après avoir dit ces paroles, Manwood invita la compagnie à partir pour la chasse ; Richard, enchanté, s'écria qu'il alloit seller son cheval, et tout le monde sortit confusément du salon. Quand on fut dans la cour, lady Ranelor resta un peu en arrière ; et passant à côté de Richard, elle lui dit tout bas, sans le regarder : *Je vous défends de venir à la chasse.* Richard devint immobile de surprise et de saisissement : lady Ranelor, pâle et

tremblante, s'éloigna de lui, et monta dans une petite voiture, seule avec madame Brown. On partit. Lady Ranelor étoit accablée de tristesse : elle venoit de faire une démarche qui, indépendamment des idées de Richard, étoit un aveu très-formel du plus tendre intérêt; d'un autre côté, elle pensoit avec raison que l'obéissance de Richard exposeroit ce jeune homme aux moqueries insultantes du malveillant et jaloux Lanwood. On alloit accuser Richard de fanfaronnade; on alloit croire qu'il manquoit de courage! Cette idée étoit affreuse!..... Lady Ranelor, plongée dans le plus profond abattement, gardoit un morne silence; madame Brown, qui avoit pour Richard une amitié sincère, éprouvoit une vive inquiétude en songeant au danger où l'exposoit sa témérité; enfin, prenant la parole : « Ma chère Fanny, dit-elle, en répondant à sa pensée, il est jeune, adroit, intrépide; espérons qu'il n'arrivera point

d'accident..... Il monte peut-être parfaitement à cheval..... Il est si leste, si fort; il a tant de présence d'esprit!..... Et s'il parvient à dompter ce cheval, ce sera un véritable triomphe, et le comte d'Essex, qui aime tant l'audace et le courage, sera charmé de cette action..... » Lady Ranelor, au lieu de répondre, mit ses deux mains sur son visage pour cacher des pleurs qu'elle ne pouvoit retenir. Madame Brown cessa de parler; mais de temps en temps elle regardoit derrière la voiture, et elle s'inquiétoit de ne point voir arriver Richard. On entra dans la forêt; madame Brown soupira en disant : « Mon Dieu! il ne vient point!..... — Ah! répondit enfin lady Ranelor en fondant en larmes, il ne viendra pas!..... — Comment? Je le lui ai défendu. — O ciel! s'écria Mad. Brown, qu'avez-vous fait?.... Vous vous êtes engagée, et vous portez, par cette défense, le coup le plus funeste à sa réputation! Que pen-

sera-t-on de lui?..... Mais, essuyez vos pleurs, j'aperçois le comte d'Essex; sir Charles Manwood va le joindre, et sans doute ils viendront nous parler... » En effet, un moment après, le comte s'approcha des calèches, et s'arrêta près de celle des deux amies, qui, par leur ordre, alloit plus lentement que les autres, afin d'en être éloignées. Après quelques discours indifférens, le comte demanda où étoit Richard, et Manwood [illegible] qui s'étoit passé entre Richard et lui. Le comte pensa que, puisqu'il n'étoit pas arrivé, il n'avoit pu dompter ce cheval, et il ajouta : « Je lui sais toujours gré de l'avoir entrepris; non-seulement je pardonne, mais j'aime la présomption dans les choses périlleuses, surtout à cet âge.

Une heure après, le comte voyant que Richard ne paroissoit point, jugea qu'il avoit fait une chute dangereuse, et il envoya un de ses gens au château, avec ordre de lui en rapporter des nouvelles.

Quand les deux amies se retrouvèrent éloignées de tout le monde : « Ah ! Dieu ! dit lady Ranelor, que dira le comte d'Essex quand il apprendra que Richard n'a pas tenté de venir nous rejoindre ?... — Vous perdez ce malheureux jeune homme auprès de son seul protecteur ! Le comte d'Essex auroit tout fait pour lui, et il peut tout ; maintenant il le méprisera ; car en effet il paroît inexcusable d'avoir demandé avec tant d'ardeur de monter ce cheval, et ensuite de n'oser l'essayer... — Non, je ne souffrirai point qu'il perde, par ma faute, un tel protecteur ; je dirai tout au comte d'Essex. — Par cette nouvelle imprudence, vous flétrirez votre réputation sans lui rendre l'estime du comte. Ce dernier pensera sûrement qu'un homme ne doit pas sacrifier un point d'honneur à l'amour. — Ainsi donc, à vos yeux, cet infortuné jeune homme est avili. — Une femme ne juge pas comme un héros ; mais j'avoue que j'aimerois mieux

que Richard vous eût désobéi. — Ah! plût au ciel, en effet! »

La chasse ne dura que deux heures; toutes les dames et les chasseurs se rendirent ensuite dans une feuillée ornée de festons de fleurs, dans laquelle on trouva des tables magnifiquement servies. On étoit à six milles du château. Tandis qu'on achevoit de servir le dîner, on parla encore de Richard. « J'en suis très-inquiet, dit malignement Manwood, car je ne suppose pas qu'il se soit rebuté pour un léger essai, et qu'il se soit contenté d'essayer de monter ce cheval dans la cour du château; une chute même, sans blessures graves, n'auroit pas dû le faire renoncer à une entreprise annoncée avec un courage si ferme et si opiniâtre : je me souviens qu'à l'âge de M. Boyle je fis une folie de ce genre, mais avec une obstination que rien ne put vaincre. « Là-dessus, Manwood conta une ennuyeuse histoire à sa louange, et on se mit à table. La

feuillée étoit soutenue par des colonnes de verdure, et ouverte de tous côtés. La triste lady Ranelor étoit assise entre le comte d'Essex et Manwood; tout-à-coup elle tressaille et s'écrie : « Voilà M. Boyle à cheval! » On regarde, on n'aperçoit rien d'abord; bientôt on distingue un homme à cheval; le comte d'Essex dit : « C'est mon postillon qui revient du château. — Non, non, reprit lady Ranelor, c'est M. Boyle. » Une minute après on convient qu'elle a raison, et Manwood lui dit avec un sourire amer : « Il faut avouer, madame, que vous avez de bons yeux. » C'étoit en effet Richard, qui avoit accordé l'amour et l'honneur en n'allant point à la chasse et en venant au rendez-vous indiqué pour le dîner. Lady Ranelor et madame Brown, préoccupées du vrai sens de la défense, qui n'avoit pour motif que l'intention de l'empêcher de monter à cheval, n'avoient pas songé qu'il pouvoit éluder d'obéir en s'en tenant lit-

téralement aux termes de la loi prescrite : *Je vous défends d'aller à la chasse.* Lady Ranelor, heureusement, n'avoit pas dit : *Je vous défends de monter à cheval.* Si elle eût exprimé sa pensée plus exactemeut, qu'auroit fait Richard ? c'est ce que je n'oserois décider. Tout ce qu'un historien impartial peut penser, c'est que Richard étoit si ingénieux, qu'il auroit peut-être encore alors trouvé le moyen de concilier ensemble les intérêts de sa gloire et ceux de sa passion.

Tout le monde, à l'exception de Manwood, fut enchanté de revoir Richard arrivant à toute bride sur ce cheval jusqu'alors indomptable. Mais qui pourroit peindre l'émotion et la joie de lady Ranelor ? Richard avoit respecté ses ordres, et elle le revoyoit triomphant ! Dans ce moment enchanteur de surprise et de ravissement, elle s'honoroit de son amour, et elle auroit déclaré le sien à

la face de l'univers. Le comte demanda à Richard pourquoi il n'étoit pas venu à la chasse. Richard répondit qu'ayant eu beaucoup de peine à monter à cheval, il avoit passé près d'une heure à le résoudre à sortir de la cour du château; que de là il l'avoit fait galoper long-temps dans une terre labourée, afin de modérer son ardeur; qu'ensuite, sachant que la chasse ne seroit pas longue, il s'étoit décidé à se rendre au rendez-vous. Après ce récit, le comte dit à Richard qu'il lui [illegible]eroit un de ses chevaux pour retourner au château, ajoutant que l'épreuve déjà faite suffisoit. Richard ne répondit que par un geste qui exprimoit un remerciement. Alors madame Brown, s'adressant à Manwood : « Ainsi, dit-elle, pour cette fois, M. Boyle ne sera pas corrigé de sa *présomption;* il va croire à jamais qu'il monte mieux à cheval que M. Burman..... — Je persiste encore à croire, répondit Man-

wood, que si M. Boyle eût exigé du cheval tout ce que M. Burman en vouloit obtenir, il n'auroit pas été plus heureux. — Il me semble, dit le comte, que Richard a pu se contenter de ce qu'il a obtenu; que vouloit donc de plus cet *exigeant* M. Burman? Mais, répondit Manwood en rougissant de dépit, il vouloit sauter des barrières.... et ce fut alors que le cheval, en se cabrant, le renversa. »

Après le dîner, on se leva; Richard s'aperçut que lady Ranelor vouloit s'approcher de lui; il devina qu'elle avoit l'intention de lui donner un nouvel ordre, et il l'évita avec tant de soin, qu'elle ne put lui dire un seul mot. On fit avancer les calèches et les chevaux; et Richard, au lieu de prendre le cheval que lui avoit offert le comte d'Essex, s'élança sur celui qu'il avoit déjà monté. « Je ne m'en doutais que trop, dit tout bas lady Ranelor à son amie. — Laissons-le faire, répondit ma-

dame Brown, il le falloit bien. Comment modérer l'ardeur d'un jeune homme plein de courage et d'amour, qui veut briller aux yeux de sa maîtresse? »

Tout le monde partit, et le comte fit un sourire d'approbation en voyant que Richard avoit préféré son premier cheval. Richard se fit admirer universellement par sa bonne grâce et l'adresse avec laquelle il conduisoit son cheval. Au bout d'un quart d'heure on aperçut une barrière très-haute et fermée; aussitôt Richard pousse son cheval, et lady Ranelor, qui ne le perdoit pas de vue, se jette sur madame Brown, en disant d'une voix étouffée : « Il va franchir cette barrière!.... » Elle ne se trompoit pas : en effet, Richard avoit ce dessein; mais le cheval se cabra d'une manière effrayante; il faut avoir alors autant de souplesse que de force pour n'être pas renversé. Richard se prête avec flexibilité au mouvement du cheval; en

même temps il se cramponne fortement, il lâche doucement la main, le cheval reprend son attitude naturelle; Richard le laisse respirer un moment, ensuite il le décide par un coup d'éperon, il l'enlève et saute la barrière. Manwood pâlit de rage; tout le monde applaudit avec transport, et lady Ranelor respire.... Aussitôt Richard ouvre la barrière pour laisser passer les autres chevaux et les voitures, et madame Brown, se tournant du côté de Manwood: « Eh bien! s'écria-t-elle, M. Burman a-t-il *exigé* davantage?....» Manwood, pour éviter de répondre, feignit de n'avoir pas entendu, et durant tout le reste du jour, il ne put dissimuler l'excès de son humeur, quoiqu'il affectât beaucoup de gaieté; mais ses plaisanteries étaient aigres et désobligeantes, et il traita Richard avec une extrême hauteur. Richard était si occupé de lady Ranelor et du comte d'Essex, qu'il ne fit pas la moindre attention à Manwood,

qui prit sa distraction pour de la crainte et de la timidité.

Le comte d'Essex partit après avoir renouvelé à Richard toutes les promesses qu'il avait déjà reçues de lui. Lady Ranelor et madame Brown avaient annoncé qu'elles partiroient le lendemain; et Richard, ce soir même, en présence des deux amies, voulut prendre congé de Manwood; mais ce dernier le regardant avec des yeux étincelans de fureur : « Non, monsieur, lui dit-il, vous ne partirez point, vous attendrez que j'aye trouvé un autre secrétaire. » A ces mots, Richard, examinant fixement Manwood, fut un moment sans répondre; ensuite, prenant la parole du ton le plus calme et le plus froid : « Graces au ciel, monsieur, lui dit-il, n'ayant rien reçu de vous, je ne vous ai rendu que des services purement gratuits, et j'ai eu l'honneur de vous prévenir de mon départ il y a plus de quinze jours. Je ne comptois partir que demain

matin, et présentement je partirai sans aucun délai; je vais aller passer trois jours dans un lieu très-près de votre château, je serai tout ce temps à Dargle; si vous avez quelque chose à me dire, vous me trouverez là à toute heure, je n'en sortirai point. » A ces mots, sans attendre de réponse, Richard fit une profonde révérence, et s'éloigna sur-le-champ.

Pendant cette scène, lady Ranelor, pénétrée d'effroi, fut toujours au moment de se trouver mal : elle éprouva un grand soulagement en voyant disparoître Richard; mais elle reprit bientôt toutes ses frayeurs en pensant aux suites que cette querelle pouvoit avoir.

La colère rendit Manwood stupéfait; ensuite il éclata. Madame Brown prit nettement le parti de Richard. Manwood sentit bien qu'elle exprimoit tout ce que lady Ranelor pensoit; cependant il étoit loin d'imaginer que l'espèce de goût qu'il lui voyoit pour Richard pût

influer sur sa destinée : il se flattoit toujours que, par ambition et par vanité, lady Ranelor consentiroit à l'épouser; il le désiroit vivement comme un moyen de succès auprès de la reine, et il n'étoit pas assez délicat pour s'effrayer de l'inclination qu'elle avoit pour le fils d'un paysan qu'elle ne reverroit jamais. Ainsi, il feignit de se radoucir, affectant cette espèce d'insouciance qui naît d'une extrême supériorité. Lady Ranelor, craignant mortellement de l'aigrir, se contraignit à l'excès pour le traiter avec douceur et politesse. Alors Manwood voulut la forcer à s'expliquer positivement sur les espérances qu'il avoit conçues, et lady Ranelor fut obligée de les lui ôter toutes. Manwood éprouva un dépit mortel; mais, suivant sa coutume, il dissimula. Lady Ranelor, au lieu d'aller directement à Dublin, où des affaires l'obligeoient à passer l'hiver, se rendit d'abord avec madame Brown dans le château qu'elle possédoit à quel-

ques milles de Dargle ; elle y resta *trois jours*, et elle sut que Manwood ne s'étoit point rendu dans ces environs, malgré l'espèce de défi de Richard, qui, sans sortir du lieu qu'il habitoit, s'y montroit seul tous les matins et tous les soirs, dans une longue avenue qui aboutissoit au grand chemin. Le quatrième jour, les deux amies partirent pour Dublin; et Richard, après avoir été rêver encore sur le rocher de l'Amante, suivit de loin les traces de lady Ranelor, et se rendit à Blacrock, dans sa chaumière, où il retrouva la bonne Maria, qui fut transportée de joie en le revoyant.

Cependant madame Brown, qui aimoit encore plus lady Ranelor que Richard, commença à s'inquiéter vivement de la situation et sur-tout des sentimens de son amie. « Parlons sans détour, lui dit-elle, vous l'aimez ce jeune insensé : avec ses idées romanesques, ses étourderies, ses folles inter-

prétations, il a su vous tourner la tête, et (ce qui est bien pis) vous engager. Il faut pourtant se tirer de là; car véritablement lady Ranelor, qui depuis deux ans a refusé les plus grands partis de la cour, ne peut pas épouser Richard Boyle.... —Non, non, s'écria lady Ranelor, l'idée d'un tel abaissement me fait horreur.... Il est vrai que je l'aime, mais je saurai vaincre un penchant si déraisonnable.... — Il n'en est qu'un seul moyen; c'est de faire un choix digne de vous, et de vous remarier.... —Je le désespèrerois.... — C'est ce qu'il faudroit faire.... —Je n'en ai pas le courage. — Tant pis; il vous poursuivra tant qu'il vous verra libre. — Je lui ai défendu de me suivre, de me parler et de m'écrire : il ne peut plus, sans me donner un prétexte de rompre entièrement, avoir la moindre correspondance avec moi. —Il ne s'écartera point de son système d'obéissance, je le sais; il convient que vous devez l'éprouver long-temps, il

s'y soumet : il est violent ; mais il est patient, et si ingénieux !.... D'ailleurs, il m'écrira, et ce ne sera que pour m'entretenir de vous : j'aurai beau lui soutenir que je ne vous montre pas ses lettres, il n'en croira rien. — Hé bien, mandez-lui de ma part que je lui défends de vous parler de moi et de mon amour. — Encore des défenses ! elles ne vous réussissent guère ! — Celle-ci finira tout : que pourra-t-il faire ? — Que sais-je ? rien ne l'embarrasse. — Enfin, essayons cela. — J'y consens. »

Madame Brown écrivit à Richard pour lui signifier ce nouvel ordre ; il répondit sur-le-champ, et promit une obéissance parfaite : sa lettre, d'ailleurs très-longue et assez gaie, ne contenoit pas un mot qui eût rapport à lady Ranelor. « Ni surprise, ni plaintes, ni tristesse, dit madame Brown, cela est étrange ! — Point du tout, répondit lady Ranelor avec un sourire forcé, il prend enfin son parti.... — En effet, reprit

madame Brown, il ne nous reste plus qu'à lui défendre de penser à vous...— Oh ! je crois qu'à présent cette défense n'est nullement nécessaire. » Madame Brown, s'aperçut bien du dépit secret qu'éprouvoit son amie ; elle crut elle-même que Richard se lassoit de porter un joug si impérieux ; elle en fut charmée pour la gloire de son amie : néanmoins cet amour la touchoit, en dépit de sa raison ; il n'y a point de femme qui ne soit fâchée de voir finir brusquement un joli roman qui l'intéresse, alors même qu'elle n'en est pas l'héroïne.

Pendant plus de six semaines, Richard ne mit pas le pied à Dublin. Il écrivoit souvent à madame Brown ; mais toute la finesse de la vanité, toute la pénétration de l'amour ne pouvoit trouver dans ses lettres une seule phrase que l'on pût interpréter à son gré. Une telle soumission devoit paroître bien suspecte à deux femmes de la cour ; et

le bon Richard étoit loin de se douter du dépit mortel, de la colère qu'il causoit. « Elle voit à présent comme je l'aime, se disoit-il; elle voit que, malgré ma pétulance, rien ne m'est impossible, quand il s'agit d'exécuter ses ordres. » Et lady Ranelor, remplie de trouble et de douleur, répétoit : « C'en est fait, il ne m'aime plus!... » On donna un grand bal à Dublin, chez une parente de lady Ranelor, et cette dernière ne put se dispenser d'y aller. Elle y étoit depuis un quart d'heure, lorsqu'elle vit arriver Richard, donnant le bras à la jeune et jolie Molly Blumer, la fille de l'ancien ami du bienfaiteur de Richard. Lady Ranelor entendoit répéter autour d'elle que le beau Richard et l'aimable Molly s'adoroient, et que Blumer consentoit à leur union. Elle n'en douta pas, et elle fut prête à se trouver mal; cependant elle dansoit, et Richard et Molly se joignant aux danseurs, Richard se trouva vis-à-vis de lady Ranelor. Quand

la figure de la danse l'exigea, Richard s'élança vers elle, et saisit sa main d'un air de triomphe qui parut insultant à lady Ranelor; elle pâlit; ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba presque sans connoissance dans les bras de Richard, qui aussitôt l'enlève du cercle des danseurs, et la transporte dans un cabinet voisin : là il la pose dans un fauteuil, il repousse tout ce qui l'approche; ne laisse entrer que madame Brown, ferme la porte du cabinet, et, mettant un genou en terre, il fait respirer des sels à lady Ranelor, qui enfin ouvre les yeux et tressaille d'indignation en voyant Richard à ses pieds. Richard la contemple avec des yeux baignés de larmes, et en s'écriant : « Adorable sensibilité !.... — Quoi ! monsieur, interrompit lady Ranelor, vous osez penser.... — Ah ! reprit Richard, après une absence de six mortelles semaines, combien aussi j'étois ému ! mais la joie dominoit tous les autres sentimens de

mon cœur!.... — Sortez, monsieur, s'écria lady Ranelor du ton le plus impérieux. ». Richard crut qu'elle se fâchoit de ce qu'il osoit lui adresser la parole : « Je parlois à madame Brown, reprit-il d'un air soumis. » A ces mots il se leva, il s'avança vers madame Brown, lui baisa la main et sortit. Lady Ranelor, toujours préoccupée de sa jalousie, éclata; madame Brown ne put s'empêcher de prendre le parti de Richard : les deux amies se querellèrent, et ne voulant point rentrer dans le bal, elles furent se coucher de très-mauvaise humeur.

Le lendemain, madame Brown étant seule avec lady Ranelor, reçut de Richard un énorme paquet, que l'on s'empressa de décacheter. On y trouva une lettre, dans laquelle Richard disoit que, depuis *six semaines*, pour charmer les loisirs de sa solitude, il s'étoit amusé à faire un roman, mais qu'il ne savoit comment le terminer; qu'il étoit bien

tenté d'en brusquer le dénouement : néanmoins que, se défiant de lui-même, et rempli de docilité, il s'en rapporteroit à ce que lui conseilleroit madame Brown ; qu'il la supplioit de lire l'ouvrage, et de lui mander quelle conclusion, à son avis, devoit avoir l'histoire de *Parthénice ?* (C'étoit le titre du roman.) On déploya sur-le-champ le manuscrit ; on le lut avec avidité. *Parthénice*, comme on l'imagine bien, étoit lady Ranelor : l'auteur avoit tracé son portrait avec tout le charme que l'amour peut donner à l'esprit, et il contoit sa propre histoire ; il se représentoit, sous un autre nom, comme l'amant le plus tendre et le plus passionné ; il faisoit parler et penser Parthénice d'après ses propres idées et son cœur ; elle s'exprimoit naïvement avec son amie. Lady Ranelor ne reconnut pas son langage, mais elle retrouva tous ses sentimens. Souvent, durant cette dangereuse lecture, elle s'interrompit pour se récrier

sur ce que l'auteur lui faisoit dire. « En effet, reprenoit en riant madame Brown; ces expressions si franches, vous ne les avez jamais employées; mais il me semble que c'est *une traduction* très-fidèle de nos entretiens; c'est une autre langue qui rend les idées avec beaucoup plus de clarté que la nôtre. Enfin, poursuivit-elle, ce charmant roman, écrit avec tant de sensibilité, n'est point fini; il me demande quel en sera le dénouement: que lui dirai-je? — Qu'il a manqué à toutes nos conventions; que vous pouvez penser qu'il a voulu parler de moi sous le nom de Parthénice. — Il est vrai, je le soupçonne. — Que je n'ai aucun des sentimens qu'il a l'audace de me supposer. — Je ferai là un terrible mensonge. — Et que, puisqu'il m'a désobéi.... — Il ne vous a point désobéi. Vous lui avez défendu de me parler de vous dans ses lettres; il a été parfaitement soumis à cette volonté. Que ne lui défendiez-vous de composer un roman?

—Mais, chère amie, que ferons-nous? — Je lui manderai qu'un *dénouement* est une grande affaire; qu'il me faut beaucoup de temps pour réfléchir au conseil qu'il attend de moi. — Ajoutez qu'il vous paroît impossible que son héros puisse prétendre à la main de *Parthénice*. — Il m'assurera que son héros non-seulement y prétend, mais se croit sûr de l'obtenir, s'il s'en rend digne. — Cependant n'augmentez pas ses folles espérances. — Je ne le puis; car il a mieux que des *espérances*. — En cela certainement il s'abuse; rien dans le monde ne me fera faire une folie si honteuse : je n'ai pas varié un moment dans cette résolution; je sens que je n'aurai jamais un autre penchant, mais je n'insulterai point à la mémoire révérée de mon premier mari, je ne me brouillerai point avec ma famille, je ne me rendrai pas la fable de la cour et de la ville, je ne saurois renoncer aux bontés de la reine, je n'é-

pouserai jamais Richard Boyle; d'ailleurs, je ne crois pas du tout que sa passion pour moi soit aussi parfaite qu'il l'exprime dans son roman. — Je vous entends; vous voulez parler de cette jeune Molly Blumer. — Tout le monde est persuadé qu'ils s'aiment, et ils ont l'air d'être parfaitement d'accord. » Madame Brown eut bien envie de combattre cette idée, et lady Ranelor s'y attendoit; mais madame Brown sentit malgré elle qu'il valoit mieux laisser ce soupçon à son amie, et se contenta de répondre : Cela peut être. Lady Ranelor, choquée de ce consentement, garda un moment le silence; ensuite reprenant la parole : « Si cela est, dit-elle, comme vous le pensez, et comme apparemment vous en avez la certitude, vous conviendrez que votre protégé Richard est un monstre.... Séduire une jeune fille innocente, en feignant une grande passion pour moi!... C'est une scélératesse!... et puisque vous en êtes

certaine, il est inoui que vous ayez l'air de vous intéresser encore à un jeune homme d'une telle perversité... » Ici lady Ranelor s'arrêta; elle étoit presque suffoquée par la colère que lui causoit le silence de son amie. « Eh, mon Dieu! s'écria enfin madame Brown, où prenez-vous tout ce que vous dites? tout à l'heure vous conveniez que vous aviez un penchant indomptable pour ce même Richard, qui vous paroît un *monstre* maintenant; qu'a-t-il donc fait depuis deux minutes? — Mais votre silence l'accuse. — Je ne veux ni l'accuser ni le servir auprès de vous.... — Ainsi donc, si vous saviez qu'il me trompe, vous vous tairiez? — Que vous êtes insidieuse! comme vous revenez adroitement à votre première question!... Hé bien, si je le croyois capable de perfidie, je le détesterois, et je m'empresserois avec joie de vous éclairer, certaine de vous guérir. — Cependant cette Molly?... — Cette jalousie

me paroît si ridicule, que je ne la conçois pas.... — *Jalousie!* quelle étrange expression! — Oui, je parle comme Richard; ce langage si sincère conviendroit encore mieux à l'amitié qu'à l'amour. »

Six jours après cet entretien, madame Brown, un matin, dit à lady Ranelor qu'elle iroit passer la journée à la campagne, et en effet elle partit de Dublin, mais en cachant à son amie le motif de cette course. On venoit de lui dire, comme une chose certaine, que Richard épousoit miss Blumer; que la noce se feroit le lendemain à Blacrock, dans la chaumière de Richard; que ce dernier étoit parti de Dublin avec son futur beau-père; et madame Brown, qui, depuis l'envoi du roman, n'avoit pas entendu parler de Richard, vouloit absolument éclaircir un fait si extraordinaire : elle se rendit à Blacrock, dans la chaumière de Richard; elle vouloit lui parler, mais elle ne

trouva que Maria : elle vit cependant de grands apprêts dans la maison ; le jardin étoit préparé pour une brillante illumination, et Maria décoroit l'intérieur de la chaumière. « Que signifient donc tous ces préparatifs ? dit madame Brown. — Oh ! répondit Maria, c'est encore un mystère, mais cela sera déclaré demain, Dieu merci !.... Pourtant Richard ne m'a pas défendu de le dire.... Hé bien, ma chère dame, nous aurons une noce.... — Une noce ? — Jugez de ma joie.... mon garçon, mon Richard épouse miss Blumer !.... Vous v'la bien surprise ; c'est sûr, pas moins, et miss Blumer est si jolie et si riche !.... » Madame Brown, pénétrée d'indignation, interrompit Maria pour lui demander la permission de se promener dans son jardin, et sans écouter sa réponse, elle sortit brusquement de la chaumière. Elle fut s'asseoir un quart-d'heure dans le parterre ; ensuite elle remonta en voiture, et retourna à

Publier. Elle alla rejoindre son amie, qu'elle trouva seule dans sa chambre; et se jetant dans un fauteuil : « Oubliez, s'écria-t-elle, oubliez cet indigne Richard.... Félicitez-vous, mon amie, de ne lui avoir pas dit un mot que vous puissiez vous reprocher.... il ne mérite de vous que le plus profond mépris.... Je viens de Blacrock, où tout se prépare pour son mariage avec la fille de Blumer.... » A ces mots, lady Ranelor resta pétrifiée sans avoir la force de proférer une parole. Dans ce moment un valet-de-chambre de madame Brown entra (car les deux amies logeoient ensemble). Cet homme présenta à madame Brown une lettre de Richard, qu'elle jeta avec dédain sur une table; le valet-de-chambre sortit. Lady Ranelor, rompant enfin le silence, assura d'une voix entrecoupée que cet événement étoit heureux pour elle, qu'il la débarrassoit d'un sentiment pénible et d'une inquiétude insupportable. « Mais

voyons donc, dit madame Brown, ce que peut m'écrire cet homme aussi vil qu'il est inconséquent et téméraire ! » Alors elle prend la lettre, elle l'ouvre, la parcourt des yeux, et fait un cri perçant, en disant : « Pauvre Richard ! comme je l'ai calomnié !... — Quoi donc ? demanda la tremblante lady Ranelor en rougissant. — Ah ! reprit madame Brown, il n'est que le confident de Molly Blumer, elle épouse le jeune Thornill ; c'est Richard qui a décidé M. Blumer à donner son consentement : la noce se fera demain dans la chaumière de Richard. La bonne Maria, qui n'voit point dans le secret, a partagé l'erreur publique..... Mais moi, comment ai-je pu soupçonner ce pauvre Richard d'une telle duplicité ?.... — Ah ! dit lady Ranelor, que je suis heureuse de n'être pas forcée de le mépriser ! » En parlant ainsi, elle pleuroit, la joie faisoit couler doucement les larmes que

le dépit et la fierté venoient de dérober à la douleur....

Madame Brown, malgré les instances de Richard, n'avoit pas voulu, jusqu'à ce moment, recevoir ses visites, parce qu'elle logeoit avec lady Ranelor; mais, en expiation du faux jugement qu'elle avoit porté, elle déclara qu'elle le verroit la première fois qu'il viendroit à Dublin. Le soir même elle apprit une étrange nouvelle qui lui donna plus de désir encore de voir Richard. On sut que le comte d'Essex étoit non-seulement disgracié, mais enfermé dans la tour de Londres, que l'on instruisait son procès, et que toutes les personnes, soit en Angleterre, soit en Irlande, qui avaient eu des liaisons avec lui, étoient arrêtées ou craignoient de l'être. Lady Ranelor espéra que l'obscurité de Richard le mettroit à l'abri de ce malheur; cependant elle n'étoit pas sans inquiétude. Madame Brown écrivit le surlendemain à Richard pour l'inviter

à venir la voir : il répondit qu'il se rendroit à ses ordres. Son billet exprimoit la profonde tristesse que lui causoit la détention du comte d'Essex, et il ajoutoit qu'il avoit des sujets particuliers de chagrin qu'il confierait à madame Brown. Ce billet redoubla les inquiétudes de lady Ranelor, et elle témoigna la plus vive impatience de savoir ce que Richard avoit à dire à madame Brown; cependant elle ne voulut point se trouver à cette entrevue. « Hé bien, dit madame Brown, comme je ne reçois les confidences de Richard que parce qu'il peut vous les faire directement, je puis assurément, sans le trahir, vous faire écouter notre conversation; restez dans mon cabinet, et vous entendrez tout ce que nous dirons. » Lady Ranelor y consentit, et, lorsque Richard vint, elle s'établit dans le cabinet. Madame Brown s'assit contre la cloison, et lady Ranelor, prêtant une oreille attentive ne perdit pas un mot de l'entretien.

Richard étoit profondément affligé ; il prit affectueusement la main de madame Brown, et, la serrant dans les siennes : « C'est un adieu, lui dit-il. — Comment, un adieu ? — Oui, je sais que sir Charles Manwood, qui est à Londres, m'a dénoncé, et je serai arrêté dans quelques jours. — Grand Dieu ! et de quoi peut-on vous accuser ? — D'être instruit de tous les secrets du malheureux comte d'Essex, et d'avoir des intelligences avec l'Espagne (1). — Il faut vous sauver ; embarquez-vous sans délai ; je vous offre tout l'argent dont vous aurez besoin. — Non, je suis innocent, parfaitement innocent ; la fuite seroit pour moi une imprudence et une lâcheté. — Et comment vous défendrez-vous contre un ennemi si puissant et capable de tout ? — Je le méprise trop pour le craindre. Je ne redoute point les préventions qu'on a pu

(1) Historique.

donner à une reine remplie d'esprit et de lumières : les souverains éclairés savent discerner la vérité. Je me justifierai ; mais je n'en serai pas moins le plus infortuné de tous les hommes !.... Je regretterai toute ma vie le héros que j'aimois..... Je perds en lui mon unique protecteur, et toutes mes espérances sont anéanties !..... » Ici Richard s'arrêta ; sa voix étoit tremblante, et ses yeux se remplissoient de larmes. Madame Brown pleuroit ; il y eut un moment de silence, ensuite Richard reprenant la parole : « Le favori d'Élisabeth, dit-il, m'eût ouvert la carrière de la fortune s'il eût conservé son crédit..... Dans trois mois j'allois le rejoindre ; je me sentois capable de profiter dignement de ses bienfaits, et, dans quelques années, placé dans le sentier qui conduit aux honneurs, j'aurois pu justifier l'amour ainsi que l'amitié..... Vains projets !..... hélas ! ils sont renversés sans retour !..... — Mon

Mes Richard, dit madame Brown, trop d'obstacles (même dans cette heureuse supposition) vous séparoient de lady Ranelor. — Des obstacles!.... Elle m'aime, elle est libre!.... Ah! si je pensois avec moins d'élévation et de délicatesse, elle seroit à moi!... mais je ne veux pas qu'elle se donne à celui qui n'aura pu la mériter; le ciel réprouve cette union, puisqu'il me condamne à l'obscurité.... Ne lui rendez point compte de cet entretien.—Pourquoi? — Je crains sa générosité, je connois son cœur..... Dites-lui que j'ai passé sur le continent..... Je serai arrêté avec plusieurs autres personnages obscurs; on nous conduira à Londres; je me perdrai dans la foule des accusés; on m'acquittera, et je m'exilerai pour toujours de ma patrie : que du moins, jusqu'à cette époque, *elle* ignore ma détention...—Je ne puis la priver de la satisfaction de vous servir, de solliciter pour vous.—Ne faites point cette im-

prudence, vous ne savez pas de quoi votre amie est capable... Que ne pourrois-je pas en ce moment sur elle, avec tous les droits réunis de l'amour et du malheur!.... Adieu, madame, n'oubliez point l'infortuné Richard!..... Consolez votre amie, dites-lui que le courage n'abandonnera point celui qu'elle daigna préférer!... Je suis forcé de renoncer à la gloire, au bonheur; mais du moins, jusqu'à mon dernier soupir, je vivrai pour la vertu : ce sera conserver le souvenir de lady Ranelor.. Adieu..... » A ces mots, Richard se levoit pour sortir, quand tout à coup la porte du cabinet s'ouvrit, et lady Ranelor parut; son visage était baigné de larmes. « Arrêtez, Richard! s'écria-t-elle. » En disant ces paroles, elle tomba sur une chaise : Richard resta immobile. « Richard, reprit lady Ranelor, je suis la cause innocente de la persécution dont vous êtes l'objet; c'est le sentiment que j'ai pour vous qui

prouver la haine du monstre qui vous a dénoncé.... Mon cœur est à vous depuis long-temps; je vous offre ma main.... — Vous ne m'étonnez point, interrompit Richard en se jetant à ses pieds. — Ah Richard! dit lady Ranelor, votre grande ame m'a dévoilé le secret entier de la mienne!.... Dès ce soir, un lien sacré nous unira..... — Non, non, je serois indigne de tant de bontés, si j'osois en profiter dans la situation où je suis. — C'est à moi de vous défendre et de vous justifier; mais je veux avoir le droit de vous suivre..... — Et moi, je ne veux devoir ni mon bonheur à la pitié, ni ma justification à la faveur. Si ma liberté m'est ravie, il s'agira surtout pour moi de prouver mon innocence; vos soins et votre crédit ne pourroient que la rendre suspecte. — Votre honneur m'est trop cher pour employer l'intrigue; je ne ferai parler que la simple vérité..... — Votre voix lui prêteroit un charme qui la feroit confondre

avec la séduction. Enfin, [illegible] recevra votre foi doit être irréprochable à tous les yeux, et je suis accusé..... »
Cette discussion généreuse fut interrompue par un message des amis de Richard, Blumer et Thornill, qui lui annonçoient qu'il seroit arrêté la nuit prochaine à Blacrok, et qui le conjuroient de n'y pas revenir. Richard ne montra point ce billet, et cacha ce qu'il contenoit; il se sépara de lady Ranelor avec un extrême attendrissement, et, en la quittant, il partit sur-le-champ pour Blacrok. Comme on l'en avoit prévenu, il fut arrêté au point du jour; et, malgré les pleurs de l'inconsolable Maria, on emmena Richard; on le fit embarquer; il arriva à Londres et fut mis à la Tour. Lady Ranelor n'apprit cet événement que le lendemain; sa passion pour Richard étoit devenue de l'enthousiasme; et son horreur pour le lâche Manwood lui faisoit goûter tout le plaisir de la vengeance dans le bon-

leur d'épouser son amant. Madame Brown, voyant que désormais il étoit inutile de combattre les sentimens de son amie, se livra à tout l'intérêt que lui inspiroit un amour si tendre et si généreux de part et d'autre.

Aussitôt que lady Ranelor apprit le malheur de Richard, elle voulut voler sur ses traces; sa fidèle amie la suivit; elles passèrent en Angleterre. Lady Ranelor trouva le moyen de pénétrer dans la prison de Richard, qui, au nom de l'honneur et de l'amour, lui renouvela l'instante prière de le laisser agir seul. « Je ne désire qu'une seule chose, ajouta-t-il, c'est de parler en présence de la reine; obtenez-moi cette faveur inestimable, et soyez sans inquiétude sur le reste. Si je me justifie avec éclat, j'aurai fait un premier pas vers la gloire; ce sera rapprocher la distance qui nous sépare : cette idée m'élevera au-dessus de moi-même; elle me donnera toute la forte, toute la persuasion

dont j'aurai besoin. » Lady Manchester promit de se borner à solliciter la grâce extraordinaire à laquelle Richard attachoit tant de prix, et elle l'obtint (1). Ce grand jour attendu avec tant d'impatience par Richard, arriva enfin. Richard, au milieu de la plus imposante assemblée, ne vit que la reine placée vis-à-vis de lui; et, avant qu'il eût ouvert la bouche, sa jeunesse, sa grâce et sa belle figure, prévinrent tout le monde en sa faveur. Sir Charles Manwood, qui avoit eu la bassesse et la noirceur de le dénoncer, fut obligé de comparoître. Confondu que la reine daignât honorer de sa présence la discussion d'une cause aussi peu importante, il étoit dévoré d'inquiétude; et, malgré tous ses efforts, son maintien et sa physionomie déceloient son mortel embarras et le trouble affreux de son esprit. Richard s'inclina profon-

(1) Historique.

dépendant devant la reine : sa contenance étoit modeste, mais assurée. « Qui m'accuse? dit-il. — Moi, répondit Manwood. — Je pourrois vous récuser, reprit Richard, vous étiez mon ennemi avant la disgrâce du comte d'Essex..... Cependant, parlez : quel crime m'imputez-vous? — D'être complice de ceux du comte d'Essex. — Le comte n'est point encore jugé; il n'est permis à personne de le déclarer coupable. — Déjà ce langage vous trahit; il fait assez connoître vos sentimens. — Pouvez-vous présumer que j'aie l'intention de les cacher quand la reine me voit et m'écoute, quand j'ai sollicité le bonheur et la gloire d'être entendu par elle? Désirer sa présence, c'étoit désirer la lumière; son génie sait découvrir les artifices des courtisans les plus consommés; elle aura moins de peine encore à lire au fond du cœur d'un simple villageois. » Après ce préambule, Richard entra dans le détail de sa justification,

qu'il fonda uniquement sur son éducation, ses principes, la simplicité et la pureté de sa vie; sur son admiration passionnée pour sa souveraine, et enfin sur le témoignage des personnes de Dublin et de Blacrok les plus distinguées par leurs vertus et leur mérite : il produisit des attestations et des lettres qui prouvoient la vérité de tout ce qu'il avançoit; il ne daigna pas faire mention de Manwood; mais, loin de dissimuler son attachement pour le comte d'Essex, il se glorifia d'avoir pu intéresser le héros que la reine honoroit alors de son estime et de sa confiance; il montra avec attendrissement les tablettes qu'il avait jadis reçues de lui; il ajouta que, de toutes les manières de vérifier la prédiction du comte d'Essex, celle qui lui paraîtrait la plus glorieuse seroit d'être chargé de le défendre et de parvenir à le justifier. Son discours dura près d'une heure, et il fut écouté avec une extrême attention et le plus

vif intérêt. Quand il eut cessé de parler, la reine, qui avait toujours eu les yeux attachés sur lui en gardant un profond silence, se leva, s'approcha de Richard, et lui tendit la main en disant : *Que ceci vous justifie ; je reconnois votre innocence ; je veux que vous restiez à Londres ; je me charge de votre fortune, et votre accusateur sera puni* (1). » Ces paroles furent un coup de foudre pour Manwood, qui, dès le même jour, fut exilé, et qui perdit pour jamais toute l'estime d'Elisabeth. Cet événement donna une grande célébrité à Richard. La reine sur-le-champ le revêtit d'un emploi considérable qui l'approchait de sa personne. Lady Ranelor mit le comble au bonheur de Richard en lui donnant sa main. Peu de temps après ce mariage, l'heureux Richard fut créé chevalier, et fit en quelques années cette

(1) Propres paroles de la reine.

rapide et brillante fortune, justifiée par tant de talens, de vertus et un si beau caractère, qu'elle lui mérita le surnom de *Grand*, et avec justice; car, auprès des souverains d'un esprit supérieur, le bonheur et les succès sont en effet des titres éclatans de gloire.

TRAIT

DE

LA VIE DE HENRI IV.

TRAIT

DE

LA VIE DE HENRI IV. (1)

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.
M. GUDIN.

HEUREUX le souverain qui sait mériter les éloges éloquens des poètes et des écrivains illustres! Plus heureux encore celui qui est loué sans apprêt et sans art dans le langage le plus vulgaire! Les louanges accordées dans les lycées et dans les académies donnent

(1) On trouve ce trait dans plusieurs mémoires, entr'autres dans ceux de d'Aubigné. La Baumelle le rapporte dans sa notice sur d'Aubigné (*Mémoires de Maintenon.*) Ce récit n'offre aucun incident d'invention; il est entièrement historique, à l'exception seulement de la *rivalité* de Dampierre.

une renommée plus brillante qu'étendue; elles ne retentissent que dans les villes. Ces discours ingénieux, ces poésies sublimes, n'exciteront jamais l'admiration des nombreux habitans des champs et des forêts. On ne sauroit même les traduire pour eux; ils n'ont point d'oreilles pour apprécier les ouvrages du génie; ils n'ont qu'une ame pour sentir la bonté. L'éclat des qualités héroïques ne les frappe point; ils ne l'aperçoivent pas. Ce ne sont pas eux qui ont décerné à leurs rois le titre de *grands*; mais eux seuls peuvent leur donner de plus glorieux surnoms, ceux de *bons* et de *pères du peuple*. C'est par leur situation qu'ils jugent leur souverain; c'est par leur reconnoissance qu'ils l'immortalisent. Ils ne font point de panégyriques; ils ne gravent point sur l'airain et sur l'or, ils n'écrivent même pas; cependant leurs gémissemens ou leurs bénédictions passent à la postérité beaucoup plus sûrement

que des livres et des monumens que le temps mutile et que les guerres détruisent. La statue de Henri IV est brisée; mais la voix populaire, qui bénit sa mémoire, s'élève encore et parlera toujours. Qu'elle est puissante cette voix! rien ne peut l'étouffer; qu'elle est terrible ou touchante! elle est toujours l'organe de la vérité. C'est elle sur-tout que l'historien écoute et consulte; c'est elle qui forme une histoire particulière des bons rois, qui les peint mieux que les plumes les plus savantes. Dans ces traditions familières, tous les exploits sont oubliés, mais tous les traits d'humanité, de bonté, sont recueillis. Que nous faut-il de plus pour aimer? et qu'est-ce que l'admiration sans l'amour? une surprise stérile, ou, pour mieux dire, souvent funeste, puisqu'elle produit presque toujours et l'envie et la haine. Les grands hommes sur-tout ont besoin de bonté; lorsqu'ils ne gagnent pas les cœurs, ils éprouvent

toutes les amertumes de l'injustice et de la calomnie. Henri IV fut admiré et fut aimé ; il a joui d'un bonheur bien rare ; il obtint toute sa gloire : l'amour ne conteste rien. Il mérita le surnom de *grand*, et le peuple l'appeloit *notre bon Henri*. Malherbe et Voltaire l'ont célébré, et les villageois répètent encore, dans leurs jours de fêtes, le refrein joyeux de la chanson composée pour lui par leurs aïeux ; Ne puis-je pas mêler ma foible voix à ces voix rustiques ? Dans un concert formé par l'amour et par la reconnoissance, le talent n'est pas nécessaire : il suffit de savoir aimer.

Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, eut une entrevue, à Saint-Maixent, avec la reine-mère, Catherine de Médicis, qui, s'unissant avec la reine sa fille, Marguerite de Valois, conjura Henri de bannir d'Aubigné de sa cour, d'Aubigné, caustique, médisant, dominé par l'humeur et souvent par la

vanité, mais sensible, vaillant, rempli d'esprit, de droiture et d'originalité, adorant son maître et se plaignant sans cesse de lui, toujours mécontent et toujours fidèle, d'Aubigné, l'ami de Henri IV. De puissans intérêts engageoient en ce moment le roi à ménager Catherine; cependant il résista. « Que vous a donc fait ce pauvre d'Aubigné? dit-il. — Ce qu'il a fait!... Des vers satiriques contre ma fille et contre moi.... — Oui, satiriques, cela doit être. — Comment? — Mais c'est qu'il n'en sait pas faire d'autres, c'est son genre. — Plaisante excuse! — N'en a-t-il pas fait contre moi, et sur une faveur que je lui accordai, sur le don de mon portrait (1)? Quand les autres se confondroient en complimens, lui il fait des épigrammes. Une autre fois, couché dans ma chambre avec La Force, et me

(1) *Ce prince est d'étrange nature*, etc, *Voyez* la Vie de d'Aubigné.

croyant endormi, il dit à demi-bas que j'étois *le plus ingrat mortel qu'il y eût sur la face de la terre.* La Force, qui ne l'entendit pas, lui demanda ce qu'il disoit. Alors je pris la parole, et je répétai tout haut, mot à mot, ce qu'il venoit de dire. Je l'effrayai beaucoup, mais il en fut quitte pour la peur. Le lendemain matin je le traitai tout comme à l'ordinaire (1). — Comment pouvez-vous tolérer une telle insolence? — Ce même homme a tant de fois exposé sa vie pour moi!.... L'attachement et le respect ne changent point les caractères. Il est médisant, il est malin, mais il m'aime. — A la bonne heure; mais il ne nous aime point, et vous ne devriez pas souffrir qu'un sujet ait l'audace d'outrager votre femme et votre belle-mère; en un mot, je vous demande de l'exiler. — J'obéirai, si votre majesté le veut absolument; mais... —

(1) Vie de d'Aubigné.

Je vous en conjure, je l'exige. — L'exiler est bien fort ; je n'aime pas les exils, je vous l'avoue. Ne vaudroit-il pas mieux le gronder et puis lui pardonner ? — Pardonner ! quelle foiblesse ! — J'en conviens; quand je pardonne, je cède à mon penchant. — Il faut savoir y résister... — Pourquoi donc ? pour se priver d'un vrai *plaisir de roi* ? ..... — On ne règne point sans inspirer la crainte. — A quoi sert de régner sans inspirer l'amour ? — Enfin, me refusez-vous ? » Catherine fit cette question d'un ton plein d'aigreur, et avec l'air le plus impérieux. Henri réfléchit un moment en silence ; ensuite reprenant la parole : « Vous serez satisfaite, madame, dit-il, demain j'exilerai d'Aubigné, et sa disgrace sera publique. » Cette assurance enchanta les deux reines : après avoir montré, par la vivacité de leur remerciement, toute leur haine pour d'Aubigné, elles se séparèrent du roi, et quittèrent Saint-Maixent le jour même.

Le lendemain, dans l'après-midi, Henri, suivant sa promesse, en présence de tous ses courtisans, fit à d'Aubigné l'accueil le plus sévère; il lui dit que les deux reines se plaignoient de lui; qu'il lui ordonnoit de quitter la cour sous deux jours, et de n'y reparoître que lorsqu'il y seroit rappelé. D'Aubigné resta confondu, et au bout de deux minutes, il sortit impétueusement, la rage dans le cœur. Lorsqu'il fut dans son appartement, il ordonna à ses gens de faire les apprêts de son départ, et, se jetant dans un fauteuil : « Après cela, s'écria-t-il, qu'on s'attache aux princes; les voilà!... Et l'on vante la bonté de l'ame, la fermeté du caractère de celui-ci!.... Il est comme tous les autres!.... Et je l'aimois!.... Hier encore il me traitoit si bien! aujourd'hui il m'exile, il me chasse, et en présence de toute la cour!... Et pourquoi? parce que deux femmes qu'il n'aime point et qu'il méprise, ont exigé cette injustice! Pour

conserver ses bonnes graces, falloit-il donc approuver la Saint-Barthélemi et la conduite scandaleuse de l'épouse qui le déshonore?.... Et lui-même que ne m'a-t-il pas dit sur l'ambition, les artifices, les superstitions et la cruauté de la reine-mère! ne m'a-t-il pas confié qu'il vouloit faire casser son mariage?... et il sacrifie le sujet le plus fidèle, celui qu'il appeloit son ami, à l'animosité de ces deux princesses, qui, d'ailleurs sont ses ennemies!.... Non, il ne m'a jamais aimé! Qui le croiroit, qu'avec un air si loyal, un ton si franc, on puisse avoir tant de dissimulation et de fausseté!... »

Ces plaintes amères furent interrompues par un message du roi. La surprise de d'Aubigné fut extrême en recevant l'ordre de se rendre chez le roi à l'entrée de la nuit : il étoit si en colère et si aigri, qu'il ne vit dans cet ordre singulier que l'annonce d'un nouveau malheur ; il imagina même que l'on

vouloit attenter à sa liberté, sa présomption naturelle lui persuadant que le roi, dans la crainte de produire une trop vive sensation, n'osoit le faire arrêter en plein jour : il fut très-tenté de se sauver; néanmoins, après beaucoup de réflexions, il prit le parti d'obéir, et il crut faire la chose du monde la plus hardie. A huit heures il s'arma de pied en cap : outre son épée, il prit un sabre, et se munit de deux pistolets chargés à balles. Il s'enveloppa dans un grand manteau, et, se confiant à sa destinée, il sortit précipitamment. Arrivé chez le roi, on le fit passer par de petits corridors obscurs qu'il ne connoissoit pas; il n'avoit qu'un seul conducteur, qui gardoit un morne silence : tout ce mystère lui causoit la plus désagréable émotion; mille idées sinistres, qu'il prenoit pour de funestes pressentimens, troubloient tellement son imagination, qu'il crut entendre des gens armés s'approcher; il s'arrêta, s'appuya contre le mur, et

prit un de ses pistolets : son conducteur ne s'aperçut point de ce mouvement, et croyant qu'il le suivoit, il continua son chemin, et d'Aubigné, dans son attitude guerrière, se trouva tout seul. Au bout de quelques minutes, n'entendant plus rien, il eut quelque honte de sa terreur panique; et remettant son pistolet à sa ceinture, il s'avança doucement; dans ce moment, son guide revint avec un flambeau. A l'extrémité du corridor on ouvrit une porte, où d'Aubigné se trouva dans l'appartement du roi. Après avoir traversé quelques pièces, il entra dans le cabinet de ce prince, qui vint à lui en riant et les bras ouverts. Tous les soupçons de d'Aubigné s'évanouirent en jetant les yeux sur le visage de ce bon roi, dont l'aimable physionomie ne pouvoit inspirer que la confiance et la vénération. « Mon ami, dit Henri, ne vous sembloit-il pas que vous alliez en bonne fortune? — Sire, répondit d'Aubigné,

c'en est une en effet (et la meilleure de toutes) de retrouver votre majesté avec sa bonté ordinaire, lorsqu'on se croyoit dans la disgrace.... — Mon cher d'Aubigné, reprit Henri, vous auriez dû deviner que ce n'étoit qu'une feinte. La reine-mère est outrée contre vous; il falloit céder, du moins en apparence, ou me brouiller avec elle, ce que je ne puis faire dans ce moment sans de grands risques, et par conséquent sans compromettre les intérêts de tous les braves gens attachés à ma fortune. J'ai donc promis de vous bannir : elle me connoît si peu, qu'elle a pu croire que je consentois à lui sacrifier un ami! Mais vous, d'Aubigné, vous n'avez pas été la dupe de cet artifice?... — Sire, toute votre cour me croit disgracié... — Non; Rosny, Mornay, Biron, La Force, La Noue et Crillon, ont deviné la vérité; je leur en sais gré : c'étoit nous rendre justice à tous deux. Vos services vous mettent à l'abri d'un pareil traitement,

et je sais reconnoître la fidélité. Mon ami, nous nous verrons tous les soirs; vous coucherez ici, vous en sortirez de grand matin, et durant le jour vous vous cacherez : cela durera cinq ou six mois; au bout de ce temps, vous reparoîtrez comme si vous arriviez des pays lointains... — Sire, vous êtes donc sûr de ne pas vous battre avant six mois? car si la guerre recommence, il n'y a point d'exil, même véritable, qui puisse m'empêcher d'être auprès de vous, et en plein jour. Mais, sire, que me reproche donc la reine-mère? — Une très-grande imprudence : d'avoir parlé d'elle avec franchise. — Elle devoit m'excuser. Ceux qui vous servent, sire, ont pris l'habitude, en vous approchant, de dire librement la vérité. — Je n'ai point de mérite à l'entendre sans colère; elle ne peut jamais me déshonorer; mais elle est un outrage pour les mauvais princes. D'Aubigné, soyez plus sage à l'avenir; laissez Catherine en repos; des

satires poétiques ne prouvent rien, et soyez sûr qu'une seule page de l'histoire, bien froide et bien modérée, la peindra mieux et la flétrira davantage que tous vos vers les plus mordans. »

D'Aubigné, intérieurement confus autant que touché des bontés de son roi, se trouvoit en ce moment dans une disposition favorable pour recevoir une leçon; aussi promit-il de renoncer à la poésie, et pour lui c'étoit promettre de renoncer à la médisance la plus sûre, la plus piquante et souvent la moins fondée. Mais cette résolution ne fut pas aussi ferme que sincère.

D'Aubigné coucha chez le roi, qui l'embarrassa un peu en le questionnant sur la manière formidable dont il étoit armé : d'Aubigné fut obligé de composer une fable dont le roi se contenta. Ce mystère et cet air d'intrigue amusèrent beaucoup le roi et

d'Aubigné : c'étoit embellir l'amitié d'un des plus puissans attraits de l'amour; mais les journées ne s'écoulèrent pas agréablement pour d'Aubigné : il falloit se cacher et vivre dans une retraite absolue. Le roi lui écrivoit souvent de petits billets, et lui envoyoit du gibier de sa chasse. Ces attentions ne désennuyoient pas d'Aubigné, qui, au bout d'un mois, apprenant que mademoiselle de Lezey, dont il étoit amoureux, venoit d'arriver dans les environs, obtint du roi la permission de s'absenter pour quelque temps. Il se rendit dans la petite ville qu'habitoit mademoiselle de Lezey, et il parut comme un homme banni de la cour; car Henri avoit exigé qu'il ne confiât son secret à personne. Mademoiselle de Lezey étoit orpheline, riche, jeune, aimable, et dans la dépendance de M. de la Rochefoucault, son parent et son tuteur. D'Aubigné ne savoit point encore s'il étoit aimé, et il

s'aperçut avec chagrin qu'il avait un rival redoutable par sa jeunesse, son excellente réputation, sa naissance, sa fortune et les agrémens de sa figure : c'étoit le jeune et beau Dampierre, parent assez proche de mademoiselle de Lesey. Dampierre étoit galant et magnifique, et il donnoit à sa cousine des fêtes charmantes. D'Aubigné n'avoit point d'argent; on ne vouloit point en prêter à un exilé. Dans cette extrémité, il écrivit au roi qui lui répondit, en lui envoyant une somme considérable, qu'il ne vouloit pas qu'il fût surpassé en galanterie par son rival. D'Aubigné donna une belle fête que mademoiselle de Lezey parut recevoir avec plaisir; alors il se déclara tout à fait, et demanda à M. de la Rochefoucault la main de mademoiselle de Lezey; mais il fut refusé nettement. Le tuteur répondit qu'il ne donneroit jamais sa pupille à un homme disgracié d'une manière aussi publique et aussi écla-

tante. D'ailleurs on reprochoit encore à d'Aubigné les dépenses excessives qu'il venoit de faire. Il se ruine, disoit le tuteur ; une telle prodigalité est extravagante et même ridicule dans un homme qui n'a qu'une fortune très-bornée et qui ne peut plus prétendre aux graces de la cour. D'Aubigné mécontent, désolé, jaloux, et plus morose que jamais, vouloit se battre avec le tuteur et avec son rival. Cependant, desirant connoître positivement les sentimens de mademoiselle de Lezey, il eut enfin une explication avec elle, mais qu'il entama très-brusquement ; car il n'avoit plus d'espérance, et même depuis quelques jours, il se persuadoit que Dampierre étoit aimé. Mademoiselle de Lezey, un peu surprise du ton dont il lui demandoit le secret de son cœur, le regardoit fixement sans lui répondre. « Je comprends, poursuivit d'Aubigné, ce que signifie ce silence ; je m'en doutois, je n'ai pas le bonheur de vous

plaire.... Il falloit, pour vous toucher, des avantages brillans que je ne possède pas.... Un teint de lis et de roses, des manières doucereuses, un grand talent pour la musique et pour la danse... — Ne voulez-vous pas désigner Dampierre ? interrompit en souriant mademoiselle de Lezey. — Votre pénétration ne m'étonne pas, reprit aigrement d'Aubigné; on reconnoît facilement le portrait de ce qu'on aime. — Il est vrai que Dampierre est plus joli que vous. — Mon Dieu ! mademoiselle, je ne le conteste point; je ne sais pas même si, malgré toi, vos charmes, vous pourriez vous-même lui disputer le prix de la gentillesse et de la fraîcheur, et je sais que très-certainement il ne seroit pas d'humeur à vous le céder. — Si j'aime Dampierre, du moins personne ne me blâmera d'épouser un jeune homme d'une figure charmante et d'un excellent caractère. — Pour moi, je n'aurai jamais bonne opinion d'une femme

d'esprit qui préfère un sot. — Dampierre, il est vrai, n'a jamais fait d'épigrammes ni de couplets malins; aussi n'a-t-il point d'ennemis et n'est-il pas exilé..... — Ce trait est mille fois plus méchant que tous les vers que j'ai faits de ma vie... Quoi! vous avez la cruauté de me reprocher mon exil, mon malheur!... — J'ai mes raisons.... Oui, je ne vous pardonne pas votre exil.... — Cela est généreux. — Je ne vous pardonne pas cette causticité, cette brusquerie qui vous font haïr de tant de gens.... — Ah! c'en est trop.... — Vous m'entendrez jusqu'au bout, s'il vous plaît. Je veux vous dire encore qu'il faut n'avoir pas le sens commun pour aimer un être aussi fantasque, aussi présomptueux, aussi bourru que vous.... — Il me semble, mademoiselle, que vous pouviez vous débarrasser de moi sans me dire tout ce torrent d'injures.... — Et malheureusement je ne veux pas m'en débarrasser... — Com-

ment ? — J'ai le mauvais goût, j'ai la folie de vous préférer à ce bon, à cet aimable Dampierre. — Vous vous moquez de moi !... — Oh ! que je le voudrois !.... » A ces mots, d'Aubigné tombe aux pieds de mademoiselle de Lezey. « Je parie, lui dit-elle, que vous trouvez cela tout simple ; et que cet aveu ne vous paroît qu'une justice qui vous étoit due. — Non, non, s'écria d'Aubigné ; ce que l'amour accorde est toujours reçu comme un bienfait inestimable. »

La passion de d'Aubigné s'accrut encore par la certitude d'être aimé ; cependant M. de la Rochefoucault étoit inflexible, et l'on ne pouvoit se passer du consentement d'un tuteur. D'Aubigné eut encore recours au roi ; et ce prince, au lieu de lui répondre directement, écrivit à mademoiselle de Lezey une lettre charmante, dans laquelle il lui disoit qu'il n'avoit point d'ami qu'il estimât davantage et qui

lui fût plus cher que d'Aubigné. Mademoiselle de Lezey, au comble de ses vœux, communiqua cette lettre à son amant, qui fut pénétré de joie et de reconnoissance; car le roi permettoit de montrer sa lettre au tuteur. D'Aubigné, dans l'enthousiasme de son bonheur, conta mille traits touchans de la bonté du roi; entre autres, il avoua qu'un jour, étant très-injustement mécontent de ce prince, il avoit quitté sa cour après lui avoir écrit la lettre la plus hardie et remplie des reproches les moins fondés. « Je boudai six mois, poursuivit d'Aubigné, et très-malheureux, loin d'un prince pour lequel j'ai tant d'attachement. Je fis beaucoup de dettes pour me désennuyer; il me fut impossible de payer, et l'on me mit en prison. J'avois encore trop d'humeur pour recourir au roi; mais il apprit cet événement : il n'avoit point d'argent dans ce moment; néan-

moins, voulant me tirer d'affaire sur-le-champ, il mit en gage ses pierreries et *quelques bagues de la reine sa femme*, et il acquitta mes dettes (1). »

Cependant mademoiselle de Lezey porta en triomphe la lettre du roi à son tuteur ; quelle fut sa surprise lorsqu'après l'avoir lue, M. de la Rochefoucault soutint qu'il étoit impossible que Henri eût écrit une telle lettre, en faveur d'un homme qu'il venoit d'exiler ! la force même des expressions en ôtoit le naturel, et plus le tuteur et M. de Retz, un autre parent de mademoiselle de Lezey, y réfléchirent, plus ils se confirmèrent dans l'idée que la lettre étoit supposée. D'Aubigné, furieux avec raison qu'on le soupçonnât d'être un faussaire, vouloit envoyer un cartel à

(1) Mémoires de d'Aubigné.

MM. de la Rochefoucault, de Retz et de Dampierre, pour leur proposer de se battre contre lui et deux de ses amis, qui, quoique étrangers à cette querelle, ne demandaient pas mieux, suivant l'usage du temps, que d'exposer leur vie sans nécessité comme sans colère, et de verser le sang de trois hommes qui ne les avaient jamais offensés. Mademoiselle de Lezey parvint à calmer d'Aubigné en l'assurant qu'elle étoit certaine d'obtenir, sous quarante-huit heures, le consentement de M. de la Rochefoucault. Au lieu de parler à son tuteur, elle envoya en toute diligence, et secrètement, un courrier au roi, pour l'instruire de tout ce qui se passoit. Saint-Maixent n'étoit qu'à six lieues de la ville qu'elle habitoit.

Ce jour même, M. de la Rochefoucault, pour séparer sa pupille de d'Aubigné, la conduisit dans un châ-

teau des environs, qui appartenoit à M. de Retz, et qui se trouvoit sur la route d'une belle maison de campagne que M. de la Rochefoucault venoit d'acheter, et dans laquelle il se proposoit de passer le reste de la belle saison. Dampierre fut de ce voyage. En connoissant les sentimens de mademoiselle de Lezey, il avoit renoncé à toutes ses prétentions ; mais ne voulant pas avoir l'air de craindre le ressentiment de d'Aubigné, il étoit plus assidu que jamais auprès de sa cousine. Cette dernière ne resta qu'un jour chez M. de Retz; le lendemain au soir, elle se rendit dans la maison de son tuteur, qui l'accompagnoit ainsi que Dampierre. Elle étoit plongée dans une profonde tristesse ; le courrier qu'elle avoit envoyé au roi n'étoit point revenu, elle n'avoit point de réponse ; elle craignoit d'avoir fait une fausse démarche ; elle pensoit en frémissant que d'Aubigné

ne lui avoit promis de la patience que pour deux jours. Déjà vingt-quatre heures étoient écoulées, et elle ne doutoit pas que le lendemain, d'Aubigné, privé de toute espérance, n'envoyât le funeste cartel: Le plus pressant remords mettoit le comble à sa douleur; elle se reprochoit avec autant d'amertume que de raison, de s'être engagée sans l'autorisation de ses parens; elle connoissoit enfin que la jeunesse ne sauroit prévoir les conséquences affreuses qui peuvent résulter d'une seule faute contre le devoir.

La nuit étoit tout à fait tombée lorsqu'on arriva à la maison de M. de la Rochefoucault; et quand on n'en fut qu'à peu de distance, on s'étonna beaucoup de la voir magnifiquement illuminée. Mademoiselle de Lezey crut d'abord que c'étoit une galanterie de Dampierre ou de son tuteur; mais M. de la Rochefoucault protesta

avec une aigreur très-sincère qu'il étoit incapable de faire de semblables folies, et Dampierre déclara, avec la même vérité, qu'il ne les feroit que pour la femme dont il pourroit se flatter d'obtenir le cœur. On fut bien plus surpris, en entrant dans la maison, de la trouver superbement décorée et remplie de musiciens et de toutes les personnes les plus distinguées de la ville et des environs, qui dirent unanimement qu'elles avoient toutes été invitées, la veille au soir, au nom de mademoiselle de Lezey. Des ouvriers inconnus étoient accourus de toutes parts pour préparer la maison, et les musiciens venoient d'arriver. M. de la Rochefoucault, persuadé que d'Aubigné étoit l'auteur de cette fête somptueuse, grondoit tout bas sa pupille, recevoit la compagnie de très-mauvaise grace, et ne pouvoit dissimuler son embarras et sa colère. Mademoiselle de

Lezey, inquiète, interdite, ne savoit que penser; cependant elle étoit moins triste, car elle ne pouvoit croire qu'un bal et un concert fussent des choses de mauvais augure. Dampierre rioit, se moquoit, et se disposoit avec plaisir à danser toute la nuit. Il entraîna tout le monde dans la salle de bal, et après avoir fait placer toutes les dames, il donna gaiement à l'orchestre le signal du premier coup d'archet. Dans ce moment, les deux battans de la porte de la salle s'ouvrirent avec fracas; un homme en bottes et un fouet à la main s'avance; il étoit seul et venoit de faire six lieues à cheval et à bride abattue : c'étoit Henri IV!....

A l'aspect d'un prince si renommé, si chéri, tout le monde se lève, et par respect et pour le regarder. Mademoiselle de Lezey rougit; une exclamation de joie lui échappe, et ses yeux se remplissent de larmes,

M. de la Rochefoucault intimidé s'approche du roi, qui, faisant aussi quelques pas à sa rencontre, s'arrête au milieu de la salle, et, s'adressant au maître de la maison : « M. de la Rochefoucault, dit-il, j'ai appris que des bruits injurieux se répandoient sur d'Aubigné, et lorsqu'il s'agit de l'honneur d'un ami, on ne fait que son devoir en accourant soi-même, sans délai, pour le justifier. Je viens vous dire que la lettre que mademoiselle de Lezey a reçue étoit de moi, et qu'elle est écrite de ma propre main. C'est un témoignage que j'ai voulu rendre à d'Aubigné en présence de cette respectable et brillante assemblée, qui ne se trouve réunie ici que d'après mes seuls ordres. » A ce discours, auquel tout le monde applaudit avec enthousiasme, mademoiselle de Lezey fut bien tentée de se jeter aux pieds de ce prince incomparable; mais, dans ce moment, il prit

M. de la Rochefoucault par la main, en lui demandant un moment d'entretien particulier, et tous les deux passèrent dans une pièce voisine : et là, M. de la Rochefoucault, devinant et prévenant la proposition du roi, lui offrit de très-bonne grace la main de sa pupille pour d'Aubigné. Henri alors répondit à M. de la Rochefoucault avec tant de bonhomie, qu'il dissipa entièrement tout l'embarras qu'il éprouvoit. Mademoiselle de Lezey fut appelée, et le roi, après avoir reçu ses remerciemens, lui conta, qu'instruit par son courrier, qu'il avoit questionné, qu'elle devoit se rendre le lendemain dans cette maison de campagne, il avoit retenu le courrier pour s'assurer de sa discrétion et pour lui servir de guide, et qu'en même temps, il avoit, à la hâte, donné les ordres nécessaires pour les apprêts de la fête, et pour faire inviter, au nom de mademoi-

selle de Lezey, toutes les personnes qui s'y trouvoient.

On envoya chercher d'Aubigné, et le messager eut ordre de lui cacher l'arrivée du roi. En l'attendant, on rentra dans la salle du bal : le roi fut aimable pour tout le monde ; il charma les femmes par sa gaieté, par sa galanterie, et les hommes par son affabilité, et sur-tout Dampierre, qui déjà consolé, et même amoureux d'une autre personne, partagea sincèrement l'alégresse universelle, et joua, sans effort comme sans mérite, un rôle très-généreux. D'Aubigné arriva ; ce fut un grand événement pour toute l'assemblée. D'Aubigné pensa mourir de surprise et de joie en apercevant le roi, qui, malgré ses bottes, dansoit très-lestement avec mademoiselle de Lezey. D'Aubigné éperdu se jette à travers la contre-danse et va tomber aux pieds du roi. Ce prince, qui tenoit encore la main tremblante de

mademoiselle de Lezey, demande à M. de la Rochefoucault la permission de la donner à d'Aubigné qu'il relève, qu'il embrasse avec attendrissement en l'unissant à celle qu'il aime. Tout le monde prit part à cette scène touchante; elle inspira sur-tout un sentiment d'adoration pour Henri. Ce prince invita toute l'assemblée aux noces de l'heureux d'Aubigné, et fit les honneurs et les frais avec autant de graces que d'éclat et de magnificence : il y gagna tous les cœurs; on le suivoit, on se pressoit autour de lui, non pour se montrer, mais pour l'écouter et pour le voir; l'amour faisoit enfreindre l'étiquette et oublier les prétentions et la vanité; on ne pouvoit admirer que sa personne et son caractère, qui effaçoient l'éclat même de la royauté. On parloit de lui avec ivresse en sa présence, sans songer à le louer..... Deux cents ans de réflexion n'ont

point refroidi cet enthousiasme, et nos petits-neveux diront, comme nous, qu'en effet un tel prince étoit digne d'avoir des amis et de régner sur des Français.

LA

JEUNE PÉNITENTE.

LA

JEUNE PÉNITENTE. (1)

Sous le règne du roi Jean, le jeune et vaillant Henri de Clermont, revenant d'un grand voyage, traversoit la Bretagne, suivi seulement d'un écuyer : il étoit parent du malheureux Robert de Clermont, favori du dauphin, et qui depuis, victime de la fureur des factieux, fut assassiné dans les bras de son prince.

Un soir, le jeune chevalier s'étant mépris de route, s'égara de manière à ne pouvoir plus retrouver son chemin. Une nuit très-obscure et la pluie qui survint, le forcèrent à s'arrêter

(1) Une anecdote sans détails, rapportée dans un des Contes de la reine de Navarre, a donné l'idée de cette Nouvelle.

entre Josselin et Ploërmel, lieu fameux par *le combat des Tr* s'y étoit donné quelques années auparavant, et dans lequel les Français remportèrent sur les Anglais une éclatante victoire. Les voyageurs se trouvoient dans un extrême embarras lorsqu'ils entendirent les aboiemens redoublés de plusieurs chiens, ce qui leur fit connoître qu'ils étoient près d'une habitation. Ils tournèrent leurs pas de ce côté ; bientôt ils aperçurent des lumières, et ils arrivèrent auprès d'un vieux château. Le premier pont-levis en étoit levé ; ils sonnèrent, et des domestiques accoururent : le jeune chevalier se nomma, et demanda l'hospitalité pour cette nuit. On le fit attendre un demi-quart d'heure pour aller prendre les ordres du maître de la maison. Le nom illustre de Clermont assuroit à Henri une réception honorable : en effet, les domestiques revinrent, d'un air empressé,

avec des lanternes, et introduisirent le jeune chevalier. Ce dernier, les questionnant sur le possesseur du château, apprit avec joie que cette terre appartenoit au seigneur de Beaumanoir, qu'il n'avoit jamais vu, mais qu'il connoissoit de réputation. Beaumanoir, au combat des Trente, avoit été le chef des Français, et vainqueur du redoutable Brembo; il s'étoit encore signalé par beaucoup d'autres exploits. Henri, en traversant deux vastes cours, vit un mouvement extraordinaire dans la maison; un nombre prodigieux de pages, d'écuyers, de valets et de chevaux, remplissoit les cours. Henri demandant à ses conducteurs si le seigneur de Beaumanoir devoit donner un tournoi: « Oh! non, lui répondit-on, il s'agit d'une fête bien autrement belle qu'un tournoi, une fête qui nous rendra tous si heureux!.... — Qu'est-ce donc? — Il faudroit plus de deux heures pour expliquer cela. — Mais enfin, un mot...

— Dispensez-nous, seigneur, de vous en dire davantage. La fête sera superbe.... Cependant la cause en est si triste !..... Aucun de nous ne pourroit, sans pleurer, vous faire un pareil détail.... Mais demain tous les domestiques du château et les villageois, et les seigneurs des environs, seront si contens!... Il y aura une illumination, un bal champêtre ; oh ! nous danserons de bon cœur !... — La fête, sans doute, finira par quelques joûtes ? — Point du tout; rien n'y doit rappeler l'idée des combats.... cette idée-là gâteroit tout. » Henri, malgré sa vive curiosité, ne put questionner davantage : il entroit dans le château. Après avoir traversé plusieurs pièces, il se trouva dans un grand salon rempli de monde, et d'hommes seulement. Le seigneur de Beaumanoir s'avança vers lui; son accueil fut poli, mais grave et sérieux. Beaumanoir étoit un homme de quarante-cinq ans, d'une taille presque gigantesque, quoiqu'elle

fut bien proportionnée ; il avoit des manières hautaines, une physionomie dure et sombre ; il étoit froid et silencieux. Henri remarqua sur tous les visages une expression mélancolique qui le frappa : d'ailleurs chacun avoit un air mystérieux ; on se taisoit, ou l'on se parloit à l'oreille. Dans cette nombreuse compagnie, Henri tout-à-coup reconnut avec plaisir un chevalier de sa connoissance, le brave Montauban. Il s'approcha de lui, et il alloit le questionner, lorsqu'on vint avertir que le souper étoit servi. Henri ne put se placer à table auprès de Montauban, comme il le desirait, parce que Beaumanoir, appelant Henri, le fit asseoir à côté de lui. Les quarante chevaliers qui composoient l'assemblée se mirent à table. Henri observa avec étonnement que la table, d'une immense longueur, étoit beaucoup plus grande qu'il ne falloit : le plus large côté, qui se trouvoit en face de Beaumanoir, étoit en-

tièrement vide. Cependant, au milieu de ce côté, vis-à-vis Beaumanoir, avoit posé un couvert.... et devant ce couvert une grande coupe qui attira toute l'attention du jeune voyageur. Cette coupe avoit la forme d'une urne funéraire; elle étoit d'une terre brunâtre, montée sur un pied de vermeil; elle avoit à l'extrémité de son bord une anse dorée portée par une tête de mort en ivoire et en relief; au-dessous de ce lugubre ornement étoit écrit sur la coupe, en grosses lettres d'or, ce nom : *Adelmar.*

Henri cherchoit vainement à pénétrer ce mystère, lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir. Il leva les yeux, et il resta immobile de surprise à l'aspect de l'objet qui s'offrit à ses regards. C'étoit une femme en deuil qui s'avançoit lentement; un grand voile de crêpe noir cachoit entièrement son visage; elle s'approcha de la table, du côté vide, en face de Beaumanoir; ensuite elle mit un genou en terre, et resta un instant

dans cette attitude : un silence profond régnoit dans la salle..... Enfin Beaumanoir prenant la parole : « Valérie, dit-il d'un ton solennel, levez-vous, et ôtez votre voile. » A cet ordre, Valérie laissa échapper un gémissement sourd, mais si plaintif, que le jeune Clermont ne put s'empêcher de tressaillir. Valérie jette son voile en arrière, et découvre un visage charmant, une beauté ravissante, que la jeunesse, la pâleur et l'expression la plus douloureuse rendoient aussi touchante qu'elle étoit régulière. « Mettez-vous à table; et qu'on lui donne son siége, poursuivit Beaumanoir. » Ce siége étoit un tabouret de bois, semblable à la sellette d'un criminel.... La triste Valérie, les yeux toujours baissés, s'assied devant le couvert réservé pour elle; la coupe fatale se trouvoit près d'elle à sa droite.... Valérie déploya sa serviette, mais elle ne mangea point. Et alors Beaumanoir, paroissant ne plus s'occuper

d'elle, affecta de parler à ses convives de choses indifférentes. Mais après le premier service : « Valérie, dit-il d'une voix sépulcrale, *il faut boire....* » Ces paroles firent frémir Valérie. « *Il faut boire*, répéta Beaumanoir d'un ton terrible. » En même temps il se souleva et remplit la coupe, que Valérie prit d'une main tremblante ; elle la porta à sa bouche en frissonnant.... On vit ses longues paupières noires s'humecter des pleurs qui bientôt se mêlèrent à son breuvage.... Quand le souper fut fini, Valérie se leva, s'inclina profondément, et fit quelques pas pour s'en aller. « Arrêtez, Valérie, dit Beaumanoir, et retournez-vous. » Valérie obéit. Beaumanoir étendit le bras, et avec une action emphatique, saisissant la coupe funèbre, il s'éloigna, la jeta avec force sur le pavé, la brisa en mille pièces en s'écriant avec une voix de tonnerre : *Périsse à jamais son souvenir!....* Valérie fondit en larmes ;

tous les chevaliers, et même les domestiques applaudirent avec transport; Valérie se couvrit de son voile et disparut. Henri, confondu de tout ce qu'il venoit de voir et d'entendre, brûloit du desir de se trouver seul avec Montauban, afin de l'interroger. La fatigue du voyage lui servit de prétexte pour se retirer sur-le-champ. Beaumanoir l'invita à rester le lendemain; Henri y consentit, et sortit avec Montauban. Lorsque Henri fut dans sa chambre, tête-à-tête avec Montauban, ce dernier prévenant ses questions : « Je vois, lui dit-il, qu'avant cette époque vous n'êtes jamais venu dans cette province, et que depuis que vous y voyagez, vous n'avez séjourné nulle part, puisque vous ignorez la tragique histoire de la belle et malheureuse Valérie. — Oui, répondit Henri, j'ai toujours vécu très-loin de ce pays, et je ne connoissois le nom de l'étrange seigneur de Beaumanoir, que par le combat des Trente. Je

n'ignore pas non plus, mon cher Montauban, que vous fûtes aussi l'un des héros de cette fameuse journée; et, comme je ne vous ai pas revu depuis.... — Dans cette même journée, interrompit Montauban, je soutins un second combat moins célèbre, mais non moins périlleux.... et personne, mieux que moi, ne peut satisfaire votre curiosité. Établi depuis quatre ans dans cette province, je suis uni à la parente et à l'amie intime de l'infortunée Valérie, et j'ai été l'un des défenseurs de cette victime de la plus bizarre cruauté. — Cette intéressante Valérie, reprit Henri, n'est-elle pas la fille du terrible Beaumanoir? — Hélas! elle est sa femme, répondit Montauban. Sans doute elle fut coupable; mais vous allez juger si elle a expié sa faute. » A ces mots, Montauban s'assit à côté de Henri, et après s'être recueilli un moment, il reprit la parole, et fit le récit qu'on va lire.

« Le seigneur de Beaumanoir n'est pas né sans vertus et sans générosité ; mais un orgueil monstrueux a corrompu toutes ses qualités naturelles, en desséchant son ame, en le rendant vindicatif, implacable, et en lui donnant toute l'impitoyable dureté que peut produire l'égoïsme. Il n'emploie la force de son ame qu'à déguiser ses premiers mouvemens, et non à les réprimer. Nul homme n'est capable d'une dissimulation aussi perfide, quand il la croit nécessaire à ses desseins ; tout ce qui a de l'éclat ou de la singularité lui plaît, mais il n'a jamais eu l'idée de la véritable gloire, il a plutôt le goût que le sentiment de la grandeur ; le crime même peut avoir à ses yeux quelque chose d'héroïque, s'il est accompagné de circonstances extraordinaires et frappantes. Il joint à ce caractère l'esprit le plus faux et une grande prétention à l'originalité ; c'est sur-tout par système qu'il est inhumain

et bizarre; il n'a montré tant de barbarie, que parce qu'il a confondu la férocité avec l'énergie, et l'obstination la plus extravagante avec la fermeté de l'ame; enfin il se glorifie de sa cruauté; car il est persuadé qu'elle ne peut inspirer que l'étonnement d'une profonde admiration. Au reste, mon cher Clermont, vous arrivez dans un moment heureux, puisque c'est pour assister au dénouement et à la fin de la tragédie qui dure depuis tant d'années; grace au ciel, le dernier acte en a été joué ce soir, et vous verrez demain le cruel Beaumanoir prendre un rôle moins sinistre, mais plus ridicule encore, s'il est possible; car il se flattera d'étonner par sa clémence, après avoir épouvanté tout le monde par une vengeance de cinq ans.

« L'infortunée Valérie, orpheline à quatorze ans, avec une éclatante beauté, eut le malheur de fixer sur elle l'attention de Beaumanoir. Il méprisoit les

femmes, non qu'il eût mauvaise opinion de leurs mœurs, mais parce que leur timidité naturelle, et leur foiblesse physique les lui font regarder comme une espèce très-inférieure à la nôtre. Le devoir de les protéger comprend nécessairement pour lui le droit de les régir avec despotisme. La beauté pouvoit l'enflammer, et non le subjuguer ou l'attendrir. Valérie n'avoit point de fortune : mais Beaumanoir, riche, magnifique et libéral, n'en desiroit point ; il ne vouloit qu'une belle esclave bien ignorante et bien soumise. L'âge de Valérie lui répondoit de son innocence : à peine osoit-elle lever les yeux sur ce redoutable amant. Beaumanoir sourioit en voyant sa crainte : c'étoit un aveu d'infériorité, et le seul qui même en amour pût le flatter : il épousa Valérie. L'empire absolu de son dédaigneux époux ne la rendit point malheureuse ; elle ne lui disputoit rien : simple et craintive, elle obéissoit sans efforts.

Beaumanoir ne cherchoit point à plaire, ne demandoit pas d'amour; il n'étoit point jaloux, persuadé que l'honneur de porter son nom étoit un garant infaillible de la vertu; il comptoit, non sur la tendresse et sur la reconnoissance de sa compagne, mais sur la fierté d'ame qu'il croyoit impossible que la dame de Beaumanoir n'eût pas en songeant à la naissance et aux exploits guerriers de son époux. Valérie, mariée depuis neuf mois, devint mère avant l'âge de quinze ans : elle jouit de ce bonheur avec toute la sensibilité maternelle et toute la joie d'un enfant. Elle auroit pu, à cette époque, s'attacher à son mari, s'il eût eu l'air de partager ses sentimens; mais il dédaigna d'être père : il n'avoit qu'une fille. Valérie, idolâtrant son enfant nourrie dans le château, vouloit la voir ou la tenir dans ses bras à chaque instant du jour, à la promenade, dans le salon et même à table. Au lieu de réprimer avec

douceur ce touchant enfantillage, Bertamanoir s'en moqua avec mépris; il déclara durement qu'il ne pouvoit supporter les cris *d'un maillot*, et il relégua la nourrice à l'autre extrémité du château. Cette conduite farouche parut atroce à une jeune mère passionnée. Valérie avoit supporté, sans murmure et sans colère, les traitemens hautains d'un époux impérieux, mais elle prit de l'aversion pour un père insensible. Elle ne pouvoit concevoir qu'il fût possible de voir, sans l'adorer ou sans l'admirer, sa petite Emma (c'est le nom de sa fille); et le père d'Emma, refusant dédaigneusement à cette enfant chérie toute espèce de caresses, n'étoit plus à ses yeux que l'être le plus féroce et le plus haïssable. Ce fut dans ce temps, qu'après une absence de trois ans, reparut dans cette province le jeune Adelmar, âgé de vingt-huit ans. Il avoit perdu son père qui périt glorieusement dans une bataille contre les

Anglais, et il venoit recueillir le petit héritage que lui laissoit sa mère. Beaumanoir s'étoit trouvé avec Adelmar à plusieurs combats, dans l'un desquels, par un secours heureux, il avoit sauvé la vie à ce jeune chevalier, dont il estimoit la valeur, seule qualité dans un homme qui pût obtenir son suffrage. Depuis cet événement, il voyoit toujours avec plaisir celui qui lui rappeloit une action digne d'éloge; il lui rendit avec ostentation quelques autres services; enfin, il déclara qu'il étoit l'ami d'Adelmar; il le pensa peut-être: il ne croit qu'il peut aimer que lorsqu'il protége d'une manière éclatante. La naïveté, la douceur et la beauté de Valérie, inspirèrent à Adelmar une violente passion: il eut la lâcheté de céder à ce sentiment criminel; et, sans égard pour son bienfaiteur, sans pitié pour l'innocence la plus touchante, il forma le vil projet de corrompre une enfant d'autant plus facile à séduire, qu'elle

étoit aussi sensible qu'ingénue. Adelmar ne loua point les graces de Valérie : elle n'auroit pas compris le langage de la galanterie ; il falloit pour la perdre ne parler qu'à son cœur. Adelmar la plaignit, il s'attendrit avec elle sur la rudesse de Beaumanoir, il recueillit ses pleurs, il en versa lui-même ; sur-tout il caressoit la petite Emma, il la portoit dans ses bras, il s'extasioit sur sa beauté en la voyant dormir, ou bien en la contemplant sur les genoux de sa mère : ce fut ainsi que par degrés il fit partager son coupable amour à l'infortunée Valérie. Il écrivit, on lui répondit ; cette correspondance duroit depuis plus de deux mois, sans être soupçonnée par Beaumanoir, qui ne se doutoit même pas de l'aversion que Valérie avoit prise pour lui ; elle ne la manifestoit que par un redoublement de timidité et de crainte, qui n'étoit aux yeux de Beaumanoir que l'expression plus marquée d'un profond respect, qu'il se félicitoit

de voir accroître. Cependant Adelmar n'avoit pu voir encore Valérie tête-à-tête; il lui écrivit enfin pour la conjurer de lui accorder un rendez-vous le soir même, parce que Beaumanoir, pour une affaire importante, devoit partir après le dîner, et ne pouvoit revenir que le lendemain. Adelmar ne manquoit pas de promettre dans cette lettre de respecter la vertu de Valérie, et d'assurer qu'un refus le porteroit aux dernières extrémités du désespoir; promesses et menaces qu'une femme de vingt ans sait déjà parfaitement apprécier, mais qui produisirent sur l'esprit et sur le cœur de l'ignorante Valérie tout l'effet qu'un subterfuge en pouvoit attendre. Il ne demandoit à Valérie, pour toute réponse, que de lui confier la clé d'un corridor qui conduisoit à sa chambre, et d'enterrer cette clé dans une caisse de fleurs placée dans un parterre, à quelque distance du château, auprès d'un petit

bois. Beaumanoir n'aimoit ni la promenade ni les fleurs ; il n'alloit jamais dans ce parterre que Valérie se plaisoit à cultiver. Quoique Valérie eût une confiance entière dans la parole de son amant, cette proposition l'épouvanta ; elle ne se décida pas sans remords : elle hésita, elle pleura ; mais enfin elle fit plus qu'on ne lui demandoit, elle écrivit un billet dans lequel elle enveloppa la clé, et une heure avant le dîner, dans un moment où elle vit Beaumanoir occupé, elle s'échappa et vola au parterre ; elle s'approcha d'un pas chancelant de la caisse de fleurs, elle y creusa dans la terre, avec son couteau, un large trou pour y placer sa lettre. Elle n'avoit pas encore achevé de couvrir entièrement, du moins avec solidité, ce fatal dépôt, lorsque tout à coup Beaumanoir, sortant du bois, parut à ses yeux. Il venoit de recevoir la nouvelle de la mort d'un oncle qui lui laissoit un riche héritage : voulant instruire

Valérie de cet événement, au lieu de la faire appeler, il s'avisa, contre sa coutume, d'aller la chercher lui-même. La lettre et la clé, recouvertes très-superficiellement de terre, étoient cependant cachées : si Valérie n'eût pas perdu la tête, Beaumanoir, connoissant son goût pour le jardinage, n'auroit pas conçu le moindre soupçon en la voyant auprès d'une caisse de fleur, les mains pleines de terre et tenant un couteau ; mais la vue inopinée du terrible Beaumanoir fut un coup de foudre pour la craintive et coupable Valérie. « O ciel ! je suis perdue ! s'écria-t-elle en pâlissant. » Elle n'en put dire davantage ; elle tomba sur le gazon, et perdit entièrement l'usage de ses sens. Beaumanoir ne pouvant attribuer cet effroi mortel au respect et à la vénération, ne songea point à secourir la malheureuse victime qui, par sa naïveté, se dénonçoit elle-même, et se livroit à sa vengeance ; il examina la caisse de fleurs, et en

passant la main sur la trace formée par le couteau, il découvrit un bout de papier....; il enfonce sa main, et retire en frémissant la lettre et la clé. Il déploya le billet, et, reconnaissant l'écriture de Valérie, il lut ce qui suit :
« Adelmar ! ah ! qu'exigez-vous !.....
« mais comment résister à votre déses-
« poir ? .... Vous respecterez ce lien
« détesté qui m'engage; vous me l'avez
« promis.... Dans quel trouble affreux
« m'a jetée votre lettre !.... Sans doute
« il me sera doux de me trouver seule
« avec vous, et, pour la première fois,
« de vous parler sans témoin et sans
« contrainte.....; cependant je trem-
« ble !... N'importe, vous le voulez !
« O cher Adelmar ! combien j'aurai be-
« soin d'être rassurée !.... mais quand
« je vous verrai, je ne craindrai plus
« rien.... Venez à minuit. »
« Il est inutile de vous dépeindre la fureur et la rage de l'orgueilleux Beaumanoir ; vous en pourrez juger par la

suite de ce récit. Il différa sa vengeance, afin de la rendre plus frappante et plus terrible. Après avoir lu rapidement ce funeste écrit, il se hâta de le replier autour de la clé, de remettre le tout dans la caisse, et de le couvrir légèrement de terre; ensuite il secourut l'infortunée Valérie, qui rouvrit les yeux, et dont le premier mouvement fut de se jeter aux pieds de Beaumanoir, en fondant en larmes. Beaumanoir affecta la plus grande surprise : « Quel est donc ce nouvel enfantillage? dit-il avec un horrible sourire; quoi donc! Valérie, pensez-vous que je ne sois venu ici que pour vous gronder d'avoir quitté le salon à l'heure où l'on va dîner? croyez-vous que je désapprouve votre goût pour la culture des fleurs? au contraire, je trouve que c'est un amusement innocent qui convient à votre sexe et à votre âge..... » Il parloit d'un ton si naturel; il avait l'air si tranquille, que la tremblante Valérie se persuada qu'il

n'avoit rien vu et qu'il étoit dans la plus parfaite sécurité. Elle balbutia quelques mots inintelligibles. Le barbare sourit encore; il acheva de la rassurer : ensuite il lui apprit la mort de son oncle; il ajouta que cet événement prolongeroit son absence, et il la quitta précipitamment, en disant qu'il avoit quelques ordres à donner, et qu'il alloit faire retarder le dîner d'une demi-heure. Aussitôt que Valérie l'eut perdu de vue, elle examina la caisse, qu'elle trouva dans le même état; elle acheva de mieux couvrir la clé, et, parfaitement revenue de sa frayeur, elle retourna au château. Beaumanoir, à table, fut absolument comme à son ordinaire. Deux ou trois heures après le dîner, il monta à cheval avec Adelmar, qui prit publiquement congé de Valérie, et tous les deux partirent ensemble. A peu de distance du château, ils se dirent adieu : Adelmar prit le chemin d'une petite terre qu'il possé-

doit à trois lieues de celle de Beaumanoir, et ce dernier continua sa route. Adelmar se cacha dans les environs, afin de retourner au château avant minuit, car il avoit trouvé le billet et la clé dans le vase de fleurs; en outre, il s'étoit muni depuis long-temps du passe-partout d'une petite porte du jardin qui donnoit dans une partie de la forêt dont cette habitation est entourée. Beaumanoir, de son côté, se cacha jusqu'à la nuit; ensuite il revint secrètement chez lui pour y préparer sa vengeance.

« Cependant Valérie attendoit l'heure du rendez-vous avec un trouble mêlé d'inquiétudes et de remords. A onze heures tous les domestiques étoient couchés; un silence profond sembloit annoncer un repos universel, mais l'amour et la haine veilloient!.... Valérie se mit à la fenêtre; et levant vers le ciel des yeux mouillés de pleurs, elle s'effraya en voyant au-dessus de sa tête une nuée épaisse et noire, sillonnée dans toute

son étendue par des éclairs éblouissans et multipliés. « Hélas ! dit-elle en joignant les mains, la foudre est prête à éclater !.... » Dans ce moment, elle entendit les dogues de la basse-cour pousser de longs hurlemens qui la firent tressaillir... Elle ferma la fenêtre ; elle tremblait ; et tombant sur une chaise, elle se sentit glacée d'une terreur invincible. Elle fut tirée de cette espèce de stupeur par un si prodigieux coup de tonnerre, qu'elle crut que la foudre étoit tombée sur le château. Son premier mouvement fut de courir à l'appartement de sa fille : elle s'élança vers la porte ; mais se rappelant qu'Adelman alloit arriver, elle s'arrêta en pleurant. « O mon Emma ! dit-elle, faut-il encore que je sois coupable envers toi !.... ah ! si je l'avois prévu !.... » Ses sanglots lui coupèrent la parole.... Elle sentoit confusément qu'on ne peut mépriser un seul devoir sans en trahir d'autres, et qu'une épouse infidèle ne sauroit être une mère irré-

prochable.... Cependant Valérie connut, au calme profond qui régnoit toujours dans la maison, qu'il n'étoit point arrivé d'accident. « Ah ! dit-elle, devois-je craindre pour mon enfant ? le ciel protège l'innocence ! » Elle se remit sur sa chaise.... L'horloge du château sonna minuit.... Cette heure, attendue depuis le matin, lui causa tout le saisissement d'une extrême surprise ; chacun de ses battemens égaux et lents sembloit frapper sur son cœur avec une force progressive ; elle les comptoit en frissonnant, et au *douzième*, son oppression lui ôta presque entièrement la faculté de respirer ; elle resta immobile, et néanmoins en écoutant toujours attentivement.... Les dogues hurlèrent pour la deuxième fois.... Valérie frémit !.... mais au même instant elle entendit marcher doucement dans le corridor. « O ciel ! dit-elle, c'est lui !... » Pouvant à peine se soutenir, elle se leva et fut entr'ouvrir sa porte ; de là elle

et alla tomber dans un fauteuil en apercevant Adelmar : ce dernier courut se précipiter à ses genoux; Valérie mit ses deux mains sur son visage, et fondit en pleurs. Adelmar la conjuroit de se calmer, lorsque la porte se rouvrit avec fracas; Valérie, éperdue, pousse un cri déchirant. Adelmar se relève, se retourne, et voit Beaumanoir une épée nue à la main ; il était suivi de deux écuyers et de deux pages, portant aussi des épées nues, et en outre des torches allumées : Adelmar n'avait pris pour toute arme qu'un bâton ferré qu'il venait de laisser dans le corridor.... Beaumanoir s'arrêta : « Ne crains rien, Adelmar, lui dit-il, j'aurais le droit de poignarder un infâme suborneur; je pourrais, sans scrupule, t'arracher cette vie méprisable que tu me dois, mais je veux te combattre et non t'assassiner. » A ces mots, Valérie se jette entre Adelmar et Beaumanoir : l'excès de son désespoir lui donne un courage surnatu-

rel; pâle, échevelée, elle reste debout en étendant ses faibles bras, comme pour former une barrière entre ces deux fiers ennemis. Beaumanoir, la saisissant par le milieu du corps, l'enlève et la porte à l'autre extrémité de la chambre. Adelmar, voulant l'arracher de ses mains, s'élance vers lui, mais les écuyers et les pages l'environnent et le retiennent malgré tous ses efforts. Durant ce temps, l'inhumain Beaumanoir attache à l'une des colonnes de son lit l'infortunée Valérie : « Il est juste, lui dit-il, que vous soyez le témoin et le juge d'un combat qui se donne pour vous ; car c'est ici que je dois périr ou me venger.....» Oh ! tuez-moi, tuez-moi, s'écriait Valérie. Sa voix touchante, le contraste frappant que formoient sur ce visage enchanteur et si jeune l'expression déchirante de tous les mouvemens les plus violens de l'ame, l'amour, les remords, l'effroi, le désespoir mêlés aux graces et à la naïveté de l'enfance, rien ne

put attendrir l'implacable Beaumanoir : il voyait les yeux égarés de Valérie se fixer sur Adelmar ; il la voyait frémir sur-tout pour lui ; et l'état affreux où elle était, loin d'exciter sa pitié, ne servait qu'à redoubler son ressentiment et sa rage. Après avoir attaché sa victime aux colonnes du lit, il traça avec de la craie, au milieu de cette vaste chambre, l'étroite enceinte dans laquelle il voulait combattre, en déclarant qu'il ne serait pas permis de la passer ; ensuite il ôta son habit et se découvrit la poitrine pour montrer qu'il n'avait ni cuirasse, ni plastron. Alors il donna l'ordre d'armer son rival, auquel on remit une épée. « Si nos armes se rompent, dit Beaumanoir, on nous en donnera d'autres : hâtons-nous de commencer ; l'un de nous ne doit pas revoir le jour qui va renaître... »

« A ces terribles paroles, et en voyant Adelmar saisir l'épée qu'on lui présentait, la malheureuse Valérie poussa

deux cris lamentables ; mais la terreur étouffant sa voix, elle perdit la faculté d'articuler le plus foible son ; elle resta immobile, la bouche entr'ouverte ; la pâleur livide de la mort se répandit sur tous ses traits ; toute sa douleur se concentrant dans son ame, son visage n'exprima plus que l'étonnement et l'épouvante.... Les écuyers et les pages, qui avoient posé leurs torches allumées sur des guéridons, s'éloignèrent et se placèrent dans les angles de la chambre, afin de rester là spectateurs du combat. Avant d'entrer dans l'enceinte fatale tracée par Beaumanoir, Adelmar se précipita encore vers Valérie pour la délivrer ; il fut retenu, comme la première fois, par les satellites de Beaumanoir, et par ce dernier lui-même qui lui cria de se défendre... « Barbare ! dit Adolmar ; elle est innocente ; rends-lui la liberté de sortir de ce lieu ; elle est innocente... — Défends-toi, répéta Beaumanoir en l'entraînant dans l'en-

ceinte, et en l'attaquant aussitôt qu'ils y furent. » Adelmar para le coup, et le combat commença avec une égale furie de part et d'autre. Valérie voulut, mais vainement, faire un effort pour briser ses liens ; elle étoit presque tombée dans cette espèce d'état léthargique où l'on conserve le sentiment et la connaissance sans avoir la possibilité de parler et de se mouvoir. Elle se trouvoit en face des combattans et vis-à-vis de trois grands miroirs qui multiplioient à ses yeux cet affreux spectacle ; le meurtre et la vengeance l'environnoient de toutes parts; elle essaya de fermer les yeux ; mais elle les rouvroit à chaque instant par un mouvement involontaire de surprise et d'effroi : tous les pas que faisoient ces terribles guerriers, chacun des coups qu'ils se portoient retentissoient avec éclat dans cette chambre voûtée : l'ébranlement qu'ils donnoient au plancher causa la chûte de plusieurs meubles. Dans l'une de ces

violentes secousses, un des guéridons de bronze se renversant avec un fracas épouvantable, la torche allumée qu'il portoit tomba entre les deux combattans qui, la repoussant avec leurs pieds, la firent rouler sous le lit : le feu prit aux rideaux ; Adelmar fit un cri perçant en voyant les flammes environner Valérie ; mais le feu fut aussitôt éteint par les spectateurs du combat. Adelmar, dans ce désordre, rompit son épée contre le guéridon renversé, en courant du côté de Valérie; Beaumanoir, toujours ferme à sa place au milieu de ce tumulte, fit donner une nouvelle épée à son ennemi, ensuite il se précipita sur lui avec fureur. Tandis qu'ils employaient l'un contre l'autre tous les moyens et toutes les ressources que fournissent l'adresse, la force et le courage, une colombe effarouchée, nourrie par Valérie, se mit à voltiger, et se heurtant contre les meubles, se releva jusqu'aux voûtes. Cet oiseau timide,

symbole de la douceur et de la tendresse, planoit en roucoulant sur les têtes menaçantes des belliqueux chevaliers, comme si elle eût gémi du carnage qui se préparoit ...; elle alla ensuite se réfugier sur le sein palpitant de sa maîtresse : n'étant ni caressée, ni peut-être aperçue, elle reprit son vol incertain; elle passa au milieu des combattans, et atteinte et blessée par les armes meurtrières, elle fut tomber dans un coin de la chambre... Les deux rivaux s'attaquant toujours avec le même acharnement, Beaumanoir reçut dans le côté un coup d'épée qui lui fit une large blessure. En voyant couler le sang de son mari, Valérie saisie d'horreur, recouvra la parole : « Arrêtez, Adelmar, s'écria-t-elle d'une voix étouffée, arrêtez... » Elle n'en put dire davantage, l'infortunée s'évanouit... Adelmar, pour lui obéir, recula quelques pas hors du cercle, en baissant la pointe de son épée. « Vous passez les limites prescrites, lui dit son adver-

saire : on ne croira point que Beaumanoir puisse inspirer la pitié ; la lâcheté seule peut faire reculer devant lui. » A ces paroles insultantes, Adelmar se jeta impétueusement sur Beaumanoir : dans ce mement la pendule sonna une heure... « Ecoute, s'écria Beaumanoir, ta dernière heure vient de sonner.... » A ces mots il fond sur lui à coups redoublés, il le presse, l'étonne, le fatigue ; Adelmar, poussé jusqu'à la raie de craie que l'honneur lui défendoit de franchir, s'arrête dans une position désavantageuse : en ce moment critique un seul pas en arrière aurait pu lui sauver la vie, mais il demeure inébranlable. Beaumanoir lui plonge son épée dans le sein, et lui perce le cœur, et le malheureux Adelmar tombe mort à ses pieds. Alors Beaumanoir tirant du corps de son ennemi cette épée sanglante, la trempe dans le sang qui coulait de sa propre blessure ; et, s'approchant du mur qui se trouvoit en face du lit, avec

la pointe de ce fer meurtrier il trace en gros caractères sur la boiserie blanche ; ces horribles paroles : *Tu passeras avec ton amant la nuit que tu lui destinois*... Ensuite le barbare va délier sa victime pour la livrer à de nouveaux tourmens. Elle était toujours évanouie ; il la couche sur son lit : on éteint les flambeaux, on ne laisse allumée qu'une seule lampe de nuit, placée près du corps sanglant d'Adelmar, étendu sur le plancher... Après ces actions inouies de la plus atroce cruauté, Beaumanoir, suivi de son cortége, sort de la chambre dont il ferme la porte à double tour et dont il emporte la clef.....

« Au bout d'une demi-heure, Valérie reprit l'usage de ses sens : elle croyoit entendre encore l'affreux cliquetis des épées et le bruit menaçant que faisaient les combattans, en frappant du pied sur le plancher avec autant de force que de fureur ; mais bientôt ; connaissant qu'elle était seule, elle s'effraya de cet

abandon, et le silence l'épouvanta..... Ses idées se débrouillant peu à peu : « Grand Dieu ! dit-elle, que sont-ils devenus ?..... qui donc m'a délivrée de mes liens ? » Elle frémit en prononçant ces mots ; elle pensa que Beaumanoir n'existoit plus... Accablée de fatigue et pénétrée de terreur, elle flottoit entre le désir d'appeler ses femmes et la crainte mortelle de s'instruire avec certitude du funeste événement ; car il étoit inévitable d'en apprendre un terrible..... Après avoir hésité quelques minutes, elle étendit le bras pour sonner ; mais elle ne saisit qu'un lambeau de rideau brûlé, qui lui resta dans la main. Elle ne conservoit qu'un souvenir confus de l'incident du feu ; elle ne se le rappela, dans cet instant, que comme un attentat contre sa vie : « Il a voulu, dit-elle, me faire périr dans les flammes. Ah ! fuyons cette horrible maison.... » A ces mots, elle se soulève avec effort, elle se retourne ; et se sentant épuisée

et brisée de lassitude, elle reste assise sur son lit. Ses yeux alors se portent sur le panneau de boiserie; elle tressaille en apercevant les sanglans caractères... Elle ne lit point, mais elle reconnoît la main barbare de la vengeance..... « Oh! dit-elle, il existe!... Malheureux Adelmar!..... » En disant ces paroles, elle baisse en frémissant ses yeux noyés de pleurs..... Ses cheveux se dressent sur sa tête; elle voit à dix pas d'elle le corps d'Adelmar baigné dans un ruisseau de sang!..... Glacée, pétrifiée, il lui semble qu'un bras de fer la retient immobile à sa place; qu'une puissance ennemie et formidable l'accable de sa force invincible, pour la fixer jusqu'à la mort dans ce lieu de désolation et d'horreur..... Cependant elle voit, elle pense, elle respire, elle conserve son existence toute entière; elle est semblable à ces infortunés livrés à la rigueur des supplices, et que l'excès même des tourmens empêche de per-

dre le sentiment et la connoissance.... Après avoir passé quelques instans dans cette angoisse inexprimable, elle fait enfin un prodigieux effort pour s'échapper; elle se lève, elle veut marcher, elle chancelle, et pousse un cri affreux en voyant le sang qui se trouve partout sous ses pas : il faut le fouler aux pieds pour gagner la porte; ses forces l'abandonnent; elle glisse et va tomber sur le plancher, entre le corps d'Adelmar et la lampe de nuit, qui s'éteint par cette secousse..... Au milieu de cette profonde obscurité, elle sent une fraîcheur humide à travers son léger vêtement de mousseline..... « Grand Dieu! dit-elle, je suis inondée de son sang!... oh! qui put donc m'empêcher de mourir..... » Jusqu'à ce moment la terreur avoit étouffé en elle une partie de sa sensibilité; mais, baignée du sang de celui qu'elle aimoit, ce sang qu'elle a fait répandre, la douleur à son tour anéantit presque la terreur.....

Rien n'enhardit comme un extrême désespoir..... On peut tout braver lorsqu'on est assez malheureux pour desirer véritablement la mort, et qu'en même temps on la croit inévitable et prochaine.... « Attends, Adelmar, s'écria Valérie, attends, je vais bientôt te rejoindre ! Ton barbare meurtrier a voulu nous réunir en me laissant ici : il n'avoit besoin ni du fer, ni du poison ; il suffisoit de te montrer à mes yeux privé de la vie ! Oh ! je bénis sa cruauté : me livrer à la mort, c'est me donner à toi : je ne pouvois te suivre que dans la tombe.... Tu n'existes plus, je vais mourir ; et dans cette affreuse agonie, je puis du moins mêler mes pleurs à ton sang, et mon dernier soupir suivra de près le tien.... » En prononçant ces paroles d'une voix défaillante, elle sent un froid mortel circuler dans ses veines : ses artères ne battent plus ; son cœur oppressé, déchiré, cesse tout à coup de palpiter : elle croyoit

toucher à sa dernière heure, lorsqu'elle entendit près d'elle un son doux et plaintif.... Valérie d'abord pensa que ce n'étoit qu'une illusion ; néanmoins un effroi vague et superstitieux s'empara de son imagination, et en même temps une foible espérance combattit cette nouvelle terreur.... Elle écoute, et bientôt elle entend gémir sourdement : l'idée qu'Adelmar n'étoit point mort, efface alors toutes les autres. « Dieu ! s'écria-t-elle, je ne me trompe point, il respire, il se plaint !.... Adelmar ! je suis là ; Adelmar, Valérie mouroit près de toi ; elle veut vivre pour te secourir et te sauver... oh ! réponds-moi !.... » A ces mots, elle se tait pour écouter encore ; elle n'entend plus rien... Ce silence profond est pour elle le langage muet de la mort.... Elle n'ose plus parler, elle ferme ses yeux appesantis. Au milieu des ténèbres qui l'environnent, elle craint de voir apparoître un objet terrible : une sueur

froide inonde son front. Dans cet instant elle sent l'impression d'un léger mouvement..... Pénétrée d'horreur, elle veut machinalement s'éloigner : on s'attache à sa robe, on la suit en murmurant.... Elle se traîne vers la porte, y parvient, veut l'ouvrir, la trouve fermée; elle retombe presque inanimée sur le plancher..... Peu de minutes après, les premiers rayons du jour pénétrèrent dans la chambre ; Valérie connut enfin la cause de ses dernières frayeurs : elle vit sa colombe blessée, mourante à ses pieds... Alors Valérie, à quelques pas de la fenêtre, s'y élance; elle l'ouvre, attache sa ceinture au balcon, se suspend à ce fragile soutien, qui cependant ne rompt pas, mais qui se trouve trop court. Valérie tombe de dix pieds de haut dans le jardin ; la légèreté de sa taille la préserva d'une chute dangereuse : elle se relève; et, sans autre dessein que celui de se sauver, elle retrouve des forces

pour fuir. C'étoit par ce même jardin qu'Adelmar étoit entré ; il avoit laissé la porte entr'ouverte : Valérie franchit cette porte, elle se précipite dans la forêt. Elle erra quelque temps dans ce bois, avec un égarement qui ne lui permettoit pas de choisir une route : elle ne songeoit qu'à mettre une grande distance entr'elle et le château. Au bout de trois quarts d'heure, elle aperçut sur la lisière du bois la maison isolée du curé, à six cents pas d'un village ; cette maison étoit dominée par l'église bâtie sur une colline. Valérie éprouva une sensation extraordinaire en jetant les yeux sur l'église, elle trembla ....., et détournant la tête, elle s'avança vers la maison, et frappa à la porte, car elle ne pouvoit plus, ni marcher, ni se soutenir. Une vieille servante vint ouvrir, et fit un cri de surprise et de frayeur en apercevant la jeune dame du lieu, seule, à une heure aussi indue, avec l'égarement dans les yeux, des

cheveux en désordre, des vêtemens déchirés et souillés de sang. « Cachez-moi ! cachez-moi ! dit Valérie en se précipitant dans la cour.... » La servante épouvantée la conduisit dans la salle où étoit le vénérable pasteur qui, reculant en la voyant, imagina qu'elle avoit été attaquée par des voleurs.... « Oui, dit Valérie en tombant sur une chaise, il s'est commis un meurtre.... — Un meurtre ?.... — Vous voyez ce sang.... — Hé bien ? — C'est le sien.... Oh ! cachez-moi !... — Expliquez-vous, grand Dieu !... — Je l'ai tué !... » A ces mots, le curé reste immobile d'horreur; mais bientôt revenant à lui, il se rappela la douceur, l'humanité, la timidité de celle qui lui parloit, et il ne put la croire. Il la plaça dans un fauteuil : il lui fit prendre uu peu de vin et respirer du vinaigre ; ensuite, renvoyant sa servante, il la questionna avec affection et détail ; et malgré le désordre et l'obscurité de ses réponses, il dé-

mêla parfaitement l'affreuse vérité. Sur la fin de cet interrogatoire, qui ne dura que peu de minutes, Valérie, pour la première fois depuis ces désastreux événemens, se ressouvint tout à coup de sa fille. « Et mon enfant, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, mon enfant! dans quelles mains je l'ai laissée!.... Ah! j'aime mieux mille fois mourir que de l'abandonner! retournons au château; je veux revoir mon enfant!... » Le curé s'opposa à ce dessein; Valérie ne l'écouta pas. — « Il la tuera peut-être, disoit-elle en versant un torrent de larmes, conduisez-moi!... oh! par pitié, venez; je veux revoir mon enfant! » En parlant ainsi, elle voulut s'échapper; mais ses pieds enflés et douloureux ne pouvoient la soutenir; elle retomba dans les bras du curé, qui parvint enfin à lui persuader de rester, en lui promettant d'aller lui-même sur-le-champ au château, de voir sa fille, de parler à Beaumanoir,

et de revenir sous trois heures. Valérie le laissa partir. Elle avoit une fièvre brûlante : on la mit au lit ; et, quand le curé revint, il la trouva dans un délire affreux. Elle resta deux jours dans cet état : les tendres soins du curé la rappelèrent à la vie et aux douleurs. Quand elle eut repris toute sa connoissance, il la rassura sur sa fille ; mais il lui apprit que Beaumanoir étoit à l'extrémité, de sa blessure : en effet, il fut pendant plus de trois semaines à la mort. Valérie passa tout ce temps au presbytère ; car Beaumanoir lui fit donner l'ordre d'y rester ; mais le curé alloit presque tous les jours au château, afin d'en rapporter des nouvelles d'Emma. Instruite et fortifiée par les exhortations de son respectable pasteur, l'inconsolable Valérie se jeta dans les bras de la religion : il ne lui restoit de son coupable attachement pour Adelmar, qu'un remords éternel d'avoir causé sa mort, et une invincible

horreur pour Beaumanoir. Le curé, loin d'être obligé d'exciter son repentir, crut devoir en modérer la violence. « O mon père, lui disoit-elle, j'ai fait répandre le sang, j'ai causé la mort d'un infortuné, et peut-être aurai-je à me reprocher encore celle d'un époux ! Quels crimes irréparables !... Les femmes les plus méprisables, les plus déshonorées, n'ont jamais causé de semblables malheurs !... — Oui, reprit le curé ; mais elles s'exposent à les produire : tels sont les maux terribles qui peuvent résulter d'un attachement criminel ; une femme infidèle ne s'y soustrait qu'à force de mensonges et de duplicité : cependant, malgré tous ses artifices, le hasard peut la trahir ; et quel que soit son bonheur, Dieu sans doute un jour lui demandera compte, non-seulement du mal qu'elle a fait, mais de celui dont elle a volontairement risqué de devenir la cause. Pour vous, ma fille, le sentiment coupable

qui profana votre cœur, n'a point souillé votre personne. Votre jeunesse et votre ignorance seront votre excuse aux yeux de Dieu ; mais la faute que vous avez commise a eu de si funestes conséquences, que vous ne pouvez l'expier que par la conduite la plus parfaite et la plus exemplaire. »

« Cependant Beaumanoir guérit de sa blessure ; alors il épouvanta le curé en lui détaillant le plan de la bizarre pénitence qu'il imposoit à Valérie, et qui devoit durer cinq ans. Il déclara que Valérie passeroit tout ce temps dans un appartement isolé du château ; qu'elle n'en sortiroit que pour se promener dans un jardin particulier, et qu'elle ne recevroit personne, à l'exception du curé : il ajouta que, déchue de ses droits de mère et d'épouse, elle ne verroit sa fille qu'un moment le matin et le soir ; qu'elle se contenteroit de l'embrasser sans jamais proférer une parole ; qu'en outre, la malheureuse

Valérie viendroit tous les soirs se présenter au souper de Beaumanoir en gardant un profond silence et en observant le cérémonial inventé par Beaumanoir ; et qu'enfin elle boiroit dans la fatale coupe qui devoit lui retracer son malheur et la vengeance de son époux. Le bon curé se récria sur la dureté de ces conditions, et surtout sur l'humiliation de paroître ainsi devant des étrangers. « Sa faute, répondit Beaumanoir, a eu le plus grand éclat, il faut que l'expiation en ait aussi. D'ailleurs, poursuivit-il, je lui laisse tout le mérite d'une pénitence volontaire, qui seule peut lui rendre l'honneur ; elle a la liberté de l'accepter ou de la refuser : dans ce dernier cas, elle ne reverra jamais sa fille, mais elle aura une pension qui lui assurera, pour sa vie entière, une grande aisance, et elle pourra s'établir loin de moi, dans le lieu qu'elle choisira : je veux la punir, la purifier, et non la tyranniser. Si, se soumettant

d'abord aux lois que j'impose, elle les trouve ensuite insupportables, si même, au bout de quelques mois, elle veut s'y soustraire, loin de m'y opposer, je lui en faciliterai tous les moyens; elle ne sera point captive ici, elle aura de l'argent, des chevaux à ses ordres, si elle en demande, et personne ne l'empêchera de s'en éloigner; mais la moindre démarche contraire à nos conventions nous sépare sans retour, en la privant pour jamais de sa fille. Les cinq ans de sa pénitence révolus, si son obéissance a été parfaite, elle reprendra tous ses droits sur mon cœur et dans ma maison; le passé sera pour jamais enseveli dans un profond oubli. Telle est mon irrévocable résolution. »

« Le curé eut beau représenter que la vengeance terrible exercée sur l'infortunée Valérie durant la nuit du combat, valoit bien une pénitence austère de plusieurs années, Beaumanoir fut inflexible. Dans cette nuit affreuse, il

s'étoit vengé avec la fureur d'un ressentiment atroce; il avoit agi pour satisfaire sa haine et sa colère, maintenant il n'agissoit que pour le monde; il vouloit rendre Valérie célèbre par son repentir et par sa pénitence; son orgueil ne pouvoit qu'à ce prix accorder un pardon public : d'ailleurs, il aime les scènes et l'éclat, et la pénitence dramatique qu'il avoit imaginée lui paroissoit une invention sublime; il y étoit aussi attaché qu'un auteur pourroit l'être au plan d'un ouvrage de théâtre qu'il regarderoit comme son chef-d'œuvre. Valérie fut beaucoup moins effrayée de la pénitence que du *pardon* qui devoit en être le résultat. Elle s'étoit flattée que Beaumanoir ne la reverroit jamais, et qu'il lui permettroit de se retirer pour toujours dans un cloître, avec sa fille, dont les religieuses auroient soigné l'enfance et la première jeunesse. La seule chose qui la frappa dans la pénitence, ce fut la loi sévère

qui lui permettoit de ne voir sa fille que quelques minutes chaque jour, et qui lui défendoit de lui répondre quand cette enfant seroit en âge de comprendre et de parler. Cependant Valérie n'hésita point à se soumettre sans restriction, puisqu'elle n'avoit que ce seul moyen de conserver son enfant. Conduite par le curé, elle retourna dans ce château qu'elle détestoit : elle se trouva mal en y entrant; mais on lui amena la petite Emma, et durant quelques instans elle oublia tous ses maux en serrant dans ses bras cette enfant adorée. Une vieille femme de chambre, dévouée à Beaumanoir, vint lui apporter une robe de bure noire, en lui annonçant que, pendant cinq ans, ce seroit son seul vêtement. « Il me convient, dit Valérie, et je desire n'en porter jamais d'autre. » Son nouvel appartement n'étoit autre chose qu'une tour qui, jusqu'alors, n'avoit servi que de prison; mais Beaumanoir

en avoit fait arranger l'intérieur avec une élégante simplicité. On lui remit les clés de cette tour, et l'on ne prit en effet nulle autre précaution pour empêcher sa fuite. On lui ordonna de ne sortir de la tour que voilée, et de ne se promener que dans une vaste cour et dans un jardin fait pour elle, enclos seulement d'une simple palissade avec une porte donnant dans la campagne, et dont on lui remit la clé, avec l'unique intention de favoriser son évasion, si elle avoit le desir de se sauver. Elle refusa de se charger de cette clé; on ne voulut pas la reprendre; elle la suspendit à la cheminée de sa chambre où elle est restée jusqu'à ce jour. La première soirée sur-tout fut terrible pour elle; il falloit subir l'ignominie du souper et revoir Beaumanoir. Le curé vint la fortifier par ses conseils; elle l'écouta avec sa douceur accoutumée; elle se jeta à genoux, lui demanda sa bénédiction;

et après l'avoir reçue : « O mon Dieu! dit-elle, je me soumets du fond de l'ame à ces étranges humiliations! puissent-elles expier mes fautes! puisse mon abaissement aux yeux du monde me relever aux vôtres! O mon Dieu! protégez mon enfant!.... c'est pour vous et pour elle que je me résigne.... » Sa vieille duègne vint la chercher pour la conduire au souper, en lui rappelant *l'étiquette* qu'elle devoit suivre. Tous les domestiques qu'elle rencontra fondoient en larmes, car sa candeur et sa bonté la faisoient adorer.... Arrivée dans la salle à manger, elle étoit baignée de pleurs ; mais lorsqu'elle entendit la voix formidable de Beaumanoir, ses pleurs se séchèrent, et elle fut près de s'évanouir ; elle s'épargna l'horreur de le voir en tenant toujours les yeux baissés. Elle se mit à table.... Elle frémit lorsque Beaumanoir lui ordonna de boire : on lui avoit fait la description de la fatale

coupe; elle la prit avec un tremblement convulsif; mais en la portant à ses lèvres elle perdit connoissance; on l'emporta. Telle fut la première soirée. Le lendemain Valérie revit sa fille avec un nouveau plaisir : elle avoit souffert pour elle. Le voisinage entier de Beaumanoir fut indigné de sa cruauté; on fit de vains efforts pour l'engager à se rétracter : toutes les dames de la province, touchées du sort de Valérie, et peut-être effrayées d'un exemple si rigoureux de sévérité, se réunirent et vinrent dans ce château solliciter en faveur de la jeune pénitente : cette démarche (qu'elles ont constamment renouvelée tous les ans) fut infructueuse. Depuis ce temps, nulle femme n'a voulu venir en visite dans ce château; elles ont refusé toutes les invitations de Beaumanoir; et même, lorsqu'il va dans les châteaux voisins, rien ne peut les engager à se mettre à table avec lui : elles le laissent avec leurs maris et se

retirent dans leurs appartemens. Plusieurs femmes voulurent voir Valérie en secret, ou du moins entretenir un commerce de lettres avec elle ; mais Valérie refusa toutes les visites, reçut les lettres sans les décacheter, et les remit toutes au curé. Beaumanoir n'avoit pas négligé d'embellir sa solitude : le jardin de Valérie étoit rempli de fleurs, et l'on y voyoit une charmante volière; mais c'étoit dans une caisse de fleurs que Valérie avoit déposé la fatale clé, et les oiseaux de la volière lui rappelèrent sa colombe mourante. « Hélas! dit-elle, ces deux objets me retracent trop vivement mon crime et les tourmens que j'ai soufferts ; je suis si coupable et si malheureuse, que désormais il n'est point d'amusemens dont je puisse jouir, et même les plus innocens me sont interdits !.... » Elle ouvrit la volière et rendit aux oiseaux leur liberté; on arracha par son ordre toutes les fleurs, et elle ne fit

planter que des cyprès dans ce triste jardin. Cependant le curé, voulant lui rendre un goût si pur, et qui pouvoit adoucir sa situation, lui demanda de cultiver deux plates-bandes de fleurs pour orner l'église; ce motif eut le pouvoir de vaincre en peu de temps toute sa répugnance. Elle recevoit régulièrement une pension considérable payée tous les mois; elle en distribuoit la plus grande partie en aumônes et le reste en dons pour l'église, communément ouvrage de ses mains. Ces pieuses occupations, la prière, la lecture et les entretiens du curé, remplissoient tous ses momens. Les plus beaux jours de sa première jeunesse, obscurcis par un affreux souvenir, mais purifiés par le repentir, ennoblis par la vertu, s'écoulèrent du moins sans orages et sans ennui dans cette solitude. Elle avoit pour le curé autant d'attachement que de vénération; les exhortations touchantes, les conseils

paternels de ce digne pasteur ranimèrent son courage; elle connut toute la sublimité de la morale évangélique, si touchante pour les ames sensibles, si consolante pour les coupables! Mais le ressentiment de Valérie contre Beaumanoir corrompit long-temps toute la douceur qu'elle trouvoit dans la piété. « Ma fille, lui disoit le curé, il faut lui pardonner, il faut l'aimer... — Ah! mon père, il est si cruel!... — Vous le changerez; l'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit que *le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle?* Une vertu parfaite est toujours communicative; acquérez-la, ma fille, et vous la donnerez à votre époux. Aux yeux de la religion il n'est point de mariages mal assortis, puisqu'avec de la patience et de la piété d'un côté, les caractères les plus opposés peuvent se corriger l'un par l'autre. Dieu, n'en doutez pas, vous réserve la gloire d'adoucir les mœurs de votre époux; vous triompherez de ce carac-

tère superbe, vous attendrirez ce cœur endurci, et vous chérirez votre victoire et votre ouvrage. » Ces idées frappèrent vivement Valérie, et bientôt elle cessa de haïr Beaumanoir, en écartant de sa pensée l'image de ce qu'il étoit, pour se le représenter dans l'avenir entièrement métamorphosé. Le curé fortifia ces heureuses dispositions, en l'assurant que Beaumanoir s'attachoit chaque jour davantage à sa fille. « Oh! s'il aime Emma, dit-elle, sans doute il deviendra bon!..... » Le curé employoit tous ses soins à faire aussi valoir auprès de Beaumanoir la conduite de Valérie. Peut-être seroit-il parvenu à faire abréger sa pénitence, sans l'imprudence d'un chevalier qui, dans les premiers mois de la captivité volontaire de Valérie, ayant vu cette jeune infortunée au souper solennel de Beaumanoir, voulut, lorsqu'elle fut retirée, parler à Beaumanoir en sa faveur, et finit par insulter celui qu'il ne pouvoit

fléchir. Beaumanoir se battit, et blessa dangereusement le défenseur maladroit de Valérie. Dans la même année, il soutint encore deux combats pour la même cause, et ces événemens le rendirent absolument inflexible pour sa malheureuse femme ; car il pensa qu'on pourroit prendre la clémence et la pitié pour la crainte de s'exposer à de nouveaux combats. Ainsi, l'intérêt même qu'inspiroit Valérie, loin de lui être utile, lui fut nuisible. Cette mère si tendre ne connut bien toute la rigueur de sa pénitence que lorsque sa fille eut atteint l'âge où les enfans commencent à sentir et à parler. Alors, ne pouvant ni lui répondre ni la garder auprès d'elle plus de deux ou trois minutes, elle souffrit des tourmens inexprimables. L'enfant, de son côté, malgré la jeunesse et la beauté ravissante de sa mère, eut peur de cette figure silencieuse vêtue de deuil et toujours en pleurs ; cette impression fut

même si marquée pendant plusieurs mois, que la triste Valérie la prit pour de l'antipathie.... Mais ensuite l'enfant, touchée de l'expression du baiser maternel, cessa de crier et ne pleura plus que par sensibilité. Souvent elle déchira le cœur de sa mère, en la caressant comme pour la consoler, et en la pressant de lui répondre; et depuis six mois sur-tout, l'enfant, seulement âgée de cinq ans, s'est tellement attachée à cette mère mystérieuse et muette, qu'elle en a pris une sorte de mélancolie qui seroit alarmante dans un âge aussi tendre, si cet état devoit durer. Quand on la mène chez sa mère, elle lui porte tout ce qu'on lui donne de plus joli; elle lui offre ses dons en silence; elle ne parle plus avec elle, mais elle se jette à son cou en fondant en larmes, et il faut employer la violence pour l'arracher de ses bras.

« A présent, poursuivit Montauban,

je n'ai plus à vous rendre compte que de ce qui me regarde personnellement. Quand je vins dans cette province, Valérie étoit captive depuis deux ans. Beaumanoir venoit de défier l'Anglais Brembo ; je sollicitai sur-le-champ d'être admis au nombre des trente chevaliers qui devoient combattre les Anglais : j'obtins cette grace honorable. Beaumanoir, d'une voix unanime, nommé notre chef, se montra digne de l'être. L'orgueil anglais fut humilié. Beaumanoir invita à souper dans son château une nombreuse assemblée ; je me trouvai dans ce nombre. J'avois la plus grande curiosité de voir Valérie, et je m'étois bien promis, pour ne pas aggraver les maux de cette infortunée, de me taire. Mais quand je la vis, il me fut impossible de tenir cette résolution. Cependant j'attendis qu'elle fût partie, et alors je me levai. « Que voulez-vous, me demanda Beaumanoir? — Je veux, lui dis-je, briser l'odieux monument

de la plus exécrable barbarie. » En disant ces mots, je saisis la coupe. Beaumanoir, furieux, me l'arracha des mains. « Beaumanoir, m'écriai-je, je méprise ta valeur, puisqu'elle est unie à tant de férocité. — Rends grace à l'hospitalité, dit Beaumanoir; je ne punis pas les insolens que j'admets à ma table, mais nous nous reverrons demain dans un autre lieu. — Ta table, répondis-je, est celle d'un cannibale ou d'un ogre; tu n'y rassembles des convives que pour les insulter, en leur donnant, avec un stupide orgueil, le spectacle le plus révoltant. — C'en est trop, dit Beaumanoir; sortons de cette enceinte, viens dans la prairie voisine me montrer cette audace, l'épée à la main. — Volontiers, m'écriai-je; et si je suis vaincu, je ne t'en estimerai pas davantage. » On se jeta entre nous, en nous représentant qu'il falloit au moins attendre le jour pour se battre. — « On

voit toujours assez clair pour se venger, répondit Beaumanoir. » Et nous sortîmes. Ses gens, par son ordre, nous suivirent avec des flambeaux allumés. Malgré les fatigues de la journée, nous nous battîmes long-temps avec fureur; je ne reçus aucune blessure, et je donnai à Beaumanoir un si terrible coup d'épée, qu'il tomba à la renverse, nageant dans son sang, et que nous le crûmes mort. Nos amis, depuis, nous ont réconciliés; mais je n'ai pu me résoudre à revenir dans ce château, que pour y voir briser la coupe de douleur dans laquelle l'intéressante Valérie a versé tant de larmes; et malgré la *clémence* dont se pare maintenant l'implacable Beaumanoir, j'aurois encore un grand plaisir à me battre avec lui. Je ne puis supporter l'idée qu'il se croira demain le plus généreux des hommes. On a caché à Valérie tous les combats qui se sont donnés pour elle : son ange tutélaire, le respectable curé, a pris tou-

tes les précautions nécessaires pour lui en dérober la connoissance. » Montauban termina là son récit. Le jeune Henri de Clermont, qui avoit écouté cette histoire avec le plus vif intérêt, fit encore plusieurs questions sur Valérie; il apprit avec plaisir que la réconciliation des deux époux ne se feroit pas dans ce château, qui rappeloit à Valérie de si terribles souvenirs. Durant la pénitence de Valérie, Beaumanoir avoit fait bâtir, à un quart de lieue de là, une maison élégante et magnifique qu'il devoit habiter désormais. Valérie ignoroit cette circonstance ; on lui préparoit l'agréable surprise de quitter pour jamais le vieux château, qui ne seroit plus à l'avenir que la maison de chasse de Beaumanoir. Les deux chevaliers, ne se lassant point de parler de Valérie, ne se séparèrent que peu d'heures avant la naissance du jour.

Le lendemain matin, Valérie, en

s'éveillant, pensa avec délices à sa fille. « Enfin, dit-elle, je pourrai donc aujourd'hui lui parler, l'interroger, l'écouter, la retenir sur mes genoux; on ne l'arrachera point de mes bras!.... »

A huit heures du matin, quatre jeunes femmes de chambre entrèrent chez Valérie; elles portoient une superbe robe de brocard d'or et un écrin rempli de pierreries. Valérie, par obéissance, se laissa parer magnifiquement; mais elle n'étoit occupée que de sa chère Emma; elle ne parla que d'elle. Lorsqu'elle fut habillée, le curé parut: la joie étoit répandue sur son visage vénérable. Valérie, depuis cinq ans, n'avoit rempli les devoirs de la religion que dans la chapelle du château; le curé la conduisit d'abord à l'église paroissiale, où elle entendit le service divin dans une tribune grillée; ensuite le curé remonta en voiture avec elle. Valérie s'aperçut qu'on ne reprenoit

pas le chemin du château. « Vous n'y retournerez jamais, lui dit le curé; on vous a préparé une autre demeure. » A ces mots, Valérie joignit les mains pour exprimer sa reconnoissance, et elle répandit quelques larmes. Les mouvemens de joie qu'elle pouvoit éprouver ne se manifestoient plus que par des pleurs... « Quoi! dit-elle, je ne reverrai plus ce triste château? Ah! mon père, j'y laisse tous mes ressentimens; mais je porterai partout le souvenir de mes fautes!... — Oui, ma fille, reprit le curé, conservez-le toujours, puisque votre vie entière doit prouver que rien ne peut vous le faire perdre. »

On arriva dans la nouvelle maison, remplie déjà de tous les seigneurs et de toutes les dames du voisinage. Toute cette brillante compagnie, rassemblée dans le salon, attendoit Valérie avec une extrême impatience, mêlée d'un profond attendrissement. Henri de

Clermont et Montauban n'étoient pas les moins émus. Enfin parut Valérie, appuyée sur le bras du vénérable pasteur. L'éclat de sa beauté, sa jeunesse, sa modestie, le souvenir des tourmens inouis qu'elle avoit soufferts, inspirèrent un sentiment si vif d'admiration et de pitié, que tous les spectateurs, frappés d'étonnement à son aspect, restèrent un moment immobiles, les yeux avidement attachés sur elle. On contemploit avec une sorte de respect cette personne charmante, âgée seulement de vingt ans, qui, ayant éprouvé déjà toutes les souffrances, avoit acquis l'expérience entière du malheur. Valérie, tremblante et les yeux baissés, s'avança lentement et d'un air humble et timide. Alors on entendit dans la salle un murmure d'applaudissemens : toutes les dames volèrent à sa rencontre; elles l'entourèrent et l'accablèrent des plus tendres caresses. Les chevaliers s'emparèrent du bon curé, digne objet

de la vénération publique, et l'unique consolateur de l'infortunée pénitente. Tout à coup les deux battans d'une grande porte s'ouvrirent majestueusement, et l'on vit paroître le seigneur de Beaumanoir, magnifiquement vêtu et suivi d'un grand nombre d'écuyers et de pages : son maintien étoit composé, sa marche théâtrale ; il tenoit par la main la jolie petite Emma. Après avoir fait gravement quelques pas, il s'arrêta, en disant d'un ton solennel : « Allez, ma fille, embrasser votre mère... » A ces mots, Emma fait un cri de joie en apercevant Valérie qui s'élançoit vers elle les bras ouverts, en s'écriant : « O ma fille ! ô mon Emma !... — Ah ! dit l'enfant avec transport, elle parle !... » Et elle se jeta dans ses bras... Valérie, tenant son enfant fortement serrée contre son sein, comme si elle eût craint encore qu'on ne la lui ôtât, voulut se jeter aux pieds de son mari, qui l'en empêcha et l'embrassa. Cet

embrassement fit tressaillir tous les spectateurs... Alors Beaumanoir prenant la parole : « Valérie, dit-il, je vous rends tous vos droits d'épouse et de mère, et toute ma confiance : vous êtes libre à l'avenir de mener le genre de vie qui vous conviendra ; je vous charge seule de l'éducation de votre fille, et je n'aurai rien à désirer pour cette enfant si vous pouvez lui donner vos vertus. » Ces dernières paroles furent applaudies avec enthousiasme. Valérie osant enfin lever ses beaux yeux sur son redoutable époux, le regarda pour la première fois depuis cinq ans ; elle pâlit..., mais en conservant toujours la plus touchante expression de douceur et d'humilité. « Puisque vous daignez, lui dit-elle, me laisser maîtresse de mes actions, il m'est permis de vous déclarer que je renonce au monde sans retour ; je ne veux vivre désormais que pour vous et pour ma fille. Quand vous serez seul, vous trouverez une épouse soumise,

empressée à vous obéir ; mais souffrez que je ne paroisse qu'à vos yeux : après avoir rougi si long-temps à ceux des autres, je ne dois plus chercher que la solitude, je ne dois plus desirer que l'oubli. » Après cette réponse, Valérie salua profondément l'assemblée, et, tenant toujours sa fille dans ses bras, elle sortit de la salle, et alla se retirer dans son appartement et s'y débarrasser de sa lourde robe de brocard d'or, pour s'établir dans un fauteuil avec son Emma, dont le naïf entretien et les tendres caresses lui firent oublier toutes ses peines. Le parti que venoit de prendre Valérie déconcerta un peu le seigneur de Beaumanoir : ce dénouement imprévu dérangeoit son plan, et l'obligeoit à supprimer plusieurs scènes dont il s'étoit promis un grand effet ; mais il lui parut flatteur que la plus belle femme de la province, et dans tout l'éclat de la première jeunesse, eût publiquement déclaré qu'elle ne vouloit

vivre que pour lui seul : cette réflexion satisfit son orgueil et le consola.

Valérie, par la perfection soutenue de sa conduite et par ses vertus angéliques, parvint en effet, dans la suite, à subjuguer l'admiration de son époux et à gagner sa tendresse. L'homme le plus bizarre ne l'est jamais véritablement autant qu'il affecte de le paroître; toujours un peu de système se mêle à la bizarrerie constante. Pour guérir ces esprits malades, il faut du temps; car on ne peut les éclairer que par degrés, en ménageant leur amour-propre. La charité évangélique sut donner à Valérie cet art touchant d'insinuation qui caractérise la douceur et l'indulgence qu'elle prescrit, cette patience qui supporte tout sans murmure, et cette modestie qui ne fait jamais sentir que l'on s'aperçoive du succès que l'on obtient, et de la victoire que l'on a remportée. Valérie s'attacha sincèrement à celui dont elle avoit changé les mœurs et les

sentimens. Son Emma fit toujours les délices de sa vie, et elle devint aussi heureuse que le souvenir du passé pouvoit lui permettre de l'être.

LES AMANS
SANS AMOUR.

LES AMANS SANS AMOUR.

« Il y a des gens qui n'auroient jamais été « amoureux s'ils n'avoient jamais entendu « parler de l'amour. »

(Maximes de la Rochefoucault.)

On a beaucoup déclamé contre les prédilections maternelles, et l'on a raison de les blâmer quand elles se manifestent par des préférences injustes ou seulement trop marquées; cependant soyons persuadés qu'elles ont presque toujours un fondement raisonnable : une mère, dans ses craintes et dans ses espérances, peut se tromper sur l'avenir, mais elle juge toujours bien du présent; eh! qui pourroit mieux qu'elle connoître ses enfans? Un ancien répondoit à un homme qui lui reprochoit

de se séparer de sa femme, qui étoit belle et vertueuse : « Vous pouvez bien voir si mon soulier est bien fait, mais vous ne pouvez savoir où il me blesse. » Il est plus difficile encore de sonder le cœur sensible et délicat d'une mère : quand elle paroît choisir parmi des êtres si chers, c'est un tort sans doute, mais il a pour cause un malheur : en censurant, il faut plaindre ; il faut croire qu'une mère alors est plus imprudente qu'injuste.

Tout le monde condamnoit la tendresse de la marquise de Forlis pour Louise, sa fille aînée ; on trouvoit Juliette beaucoup plus aimable, et elle l'étoit en effet. Louise, âgée de vingt ans, avoit une de ces figures que tous les gens bienveillans peuvent louer, et qui ne plaisent à personne ; toutes les femmes disoient qu'elle avoit de *la beauté*, et sa mère sur-tout le croyoit. On pouvoit, en la dépeignant, donner l'idée d'une très-belle personne ; elle

avoit de grands yeux, une petite bouche, de belles dents; elle étoit blanche, bien faite, mais son teint étoit fade et terne, ses grands yeux étoient ronds et un peu saillans, sa bouche s'ouvroit désagréablement, son regard n'exprimoit rien, et son nez aquilin et un peu recourbé vieillissoit son visage, et répandoit sur toute sa physionomie une morne tristesse, que les flatteurs de madame de Forlis appeloient une douce mélancolie ou de la majesté. Ce malheureux nez recevoit bien d'autres éloges; les femmes-de-chambre de la marquise le trouvoient *un nez bien tiré*, et les amis de la maison assuroient que c'étoit un véritable nez à la romaine. La taille de Louise, parfaitement régulière, étoit d'une roideur remarquable, ainsi que son maintien, proposé par sa mère comme le modèle accompli de la bonne grace et de la décence. Louise, avec très-peu d'esprit, avoit de l'instruction et des talens;

mais, par malheur, elle ne s'étoit appliquée qu'à des choses qui ne pouvoient pas répandre le moindre agrément dans la société; elle ne dessinoit que de grandes têtes et des académies, aux crayons noirs et blancs sur du papier bleu. La marquise montroit avec complaisance le *torse antique* et l'*écorché*, les deux chefs-d'œuvre de Louise; on avoit fait encadrer ces deux dessins pour en orner le salon. Louise n'avoit retenu de l'histoire que des dates; elle avoit dans la tête une prodigieuse chronologie, et elle ne connoissoit bien de la géographie que le cours des fleuves et des rivières. Elle étoit bonne musicienne; et la marquise, qui jadis avoit passé pour une excellente claveciniste, lui savoit un gré infini de préférer le claveçin au *piano*. Louise ne jouoit jamais que sur le superbe *Rucker* de sa mère, par un sentiment d'amour filial très-respectable; elle n'exécutoit guère que les anciennes et longues

sonates que sa mère avoit jouées dans sa jeunesse. Madame de Forlis s'attendrissoit et s'extasioit en écoutant les pièces de Scarlatti, de Galuppi, d'Alberti, d'Handel, etc. Elle n'avoit pas tort de les admirer toujours; mais les amateurs modernes ne partageoient pas tout à fait son enthousiasme. Louise n'aimoit que la danse grave; on lui avoit dit que c'étoit la seule qui convînt à la noblesse de sa figure: elle avoit la réputation de danser supérieurement le menuet; et, par l'exercice constant de ce talent, elle portoit la désolation dans tous les bals. On sait l'ennui que le menuet y cause aux danseurs vulgaires, et avec quelle impatience on attend qu'il soit fini pour reprendre les contredanses ou les anglaises qu'il a suspendues. Louise enfin étoit toujours insipide, et souvent ennuyeuse dans le grand monde; mais elle possédoit des qualités qui plaisent à toutes les mères, et qui rendent aimable dans l'intérieur

de sa famille ; elle avoit de l'ordre, de l'économie, le goût des occupations qui conviennent aux femmes, une tête froide, un bon cœur et un excellent caractère ; elle étoit reconnoissante, elle chérissoit sa mère, et n'avoit de confiance qu'en elle.

Les grands écrivains moralistes, qui veulent instruire la jeunesse, ne lui disent que ce qui peut s'exprimer avec éloquence ou d'une manière brillante ; ils ne lui parlent que de ses principaux devoirs ; et qui peut ignorer ceux-là ? mais il est des conseils, frivoles en apparence, qui lui seroient peut-être beaucoup plus utiles ; c'est aux auteurs d'un rang très-inférieur à les donner. Je dirai donc aux jeunes personnes qu'une des choses qui plaît le plus à une mère, c'est de la consulter et de la croire sur sa parure, sur-tout si elle ne s'occupe plus de la sienne ; car alors on suppose communément que son goût est rouillé ; mais ne le conserve-t-on

pas, ne le perfectionne-t-on pas encore, pour parer et pour embellir sa fille? Voilà ce que pensoit la bonne Louise: Ma mère sait mieux que moi, disoit-elle, ce qui me sied. Ce seul mot-là pourroit suffire pour décider un homme raisonnable à épouser celle qui le dit de bonne foi. Enfin, l'avouerai-je? lorsqu'à vingt ans on se laisse entièrement conduire sur ce point, on n'est indocile sur aucun autre. Juliette, jolie, vive, spirituelle et piquante, aimoit et respectoit sa mère; mais elle lui trouvoit des goûts fort gothiques, et elle en avoit de très-différens. Elle ne faisoit aucun cas des *Rucker;* elle détestoit la danse *terre à terre*, même le *menuet* de la cour, malgré les deux ou trois petits sauts qui l'égayent un peu; elle n'en toléroit que *la gavotte* qui le termine. Elle n'avoit pas la moindre estime pour les pièces de *Scarlatti;* elle ne jouoit que des variations, et sur un piano d'*Erhard*. Elle avoit pris un

guide, et ce n'étoit pas sa mère; elle avoit fait choix d'une amie; et ce n'étoit pas sa sœur. La comtesse Adrienne, nièce de madame de Forlis, possédoit toute la confiance de Juliette; c'étoit une jeune femme de vingt-six ans, fort inférieure à Juliette par l'esprit et par les qualités du cœur, mais qui se mettoit bien, qui avoit de l'usage du monde et qui causoit agréablement. Elle flattoit madame de Forlis, et elle donnoit de mauvais conseils à sa fille. La marquise étoit jalouse, et par conséquent blessée de l'amitié que Juliette montroit pour elle; cependant elle l'aimoit assez. Les deux sœurs vivoient en parfaite intelligence, malgré la différence de leur caractère, parce qu'elles avoient l'une et l'autre un grand fonds de bonté et d'honnêteté. La marquise de Forlis, veuve, riche, et maîtresse de sa fortune, vouloit la partager également entre ses deux filles; elle leur donnoit à chacune la même dot, mais elle écrit

décidée à marier Louise la première; et jusqu'alors Juliette, par sa jolie figure et ses graces, avoit seule attiré les vœux des prétendans. Le vicomte de Fonrose en étoit devenu passionnément amoureux : âgé de vingt-neuf ans, il joignoit beaucoup d'agrémens à une naissance illustre, une fortune considérable et une excellente réputation. Juliette partageoit ses sentimens; mais, guidée par la comtesse Adrienne, elle le cachoit avec soin à sa mère, qui, ne sachant même pas que Fonrose fût amoureux de Juliette, se flattoit qu'il pourroit prendre du goût pour Louise, qu'elle s'efforçoit de faire valoir à ses yeux. Fonrose, qui vouloit plaire à madame de Forlis, montroit une grande admiration pour le *torse antique* et pour l'*écorché;* quand Louise jouoit ses belles sonates, Fonrose se plaçoit au bout du clavecin, ce qui de tout temps a passé pour une preuve d'amour; enfin il avoit dansé le menuet plusieurs

fois avec elle; et madame de Forlis, qui faisoit en silence toutes ces observations, concevoit les plus grandes espérances. Cependant Fonrose voulut tenter de parler à la marquise, et de lui demander la main de Juliette. « Gardez-vous-en bien, lui dit Adrienne, vous seriez refusé comme les autres. Songez donc qu'il s'agit d'abord de trouver un mari pour Louise. Quoi! ne pourrions-nous pas découvrir un homme assez sensé pour préférer l'aînée à la cadette? — Il me vient une idée, s'écria Fonrose; et c'est un trait de lumière.... Vous connoissez, du moins de nom, mon cousin, le vieux baron de Verdac? — Que trop! répondit Adrienne! il est en procès avec mon père.—Hé bien, reprit Fonrose, il vient d'envoyer, du fond de sa terre en Languedoc, son fils unique, le vicomte de Verdac, qu'il me recommande vivement; j'ai déjà présenté ce jeune homme à la cour.... — Quel âge a-t-il? —

Vingt-deux ans. Il est riche, il a un beau nom.... — Et sa figure? — Fort bien; il n'a pas toutes les graces du monde.... — Je m'en doute.... — Mais c'est ce qu'on appelle un bel homme... — Il est beau comme Louise est belle? — Précisément. Il a cinq pieds huit pouces, des cheveux noirs, l'air timide et froid, des traits marqués.... — Je le vois d'ici. — Il a été élevé avec soin; on vante beaucoup son instruction et sa raison. — Il est bien savant et bien niais; c'est ce qu'il nous faut. Voilà le mari que le ciel a formé pour la sage et parfaite Louise. Ma tante part demain pour la campagne; il faut lui demander la permission de lui amener votre cousin. — Sans doute. — Et vous confierez au vicomte votre secret, afin qu'il n'aille pas sur vos brisées? — Point du tout; mon jeune cousin a tant de confiance en mon goût, que si je lui laissois voir tout ce que je pense de Juliette, il en deviendroit amoureux par respect pour

mon opinion. — Alors ne lui vantez que sa sœur. — C'est bien mon projet. — Je ne suppose pas qu'il ait les passions vives? — Oh! non, c'est un cœur tout neuf. — On l'a fait entrer au service? — Assurément; mais sa garnison se trouve à deux lieues de sa terre : son père ne l'a jamais quitté qué pour l'envoyer à Paris, et dans un mois il viendra le rejoindre. De bonne foi vous vous flattez de le rendre amoureux de Louise? — Je le lui soutiendrai, il faudra bien qu'il le croie. Il n'a jamais entendu parler de l'amour....—A vingt-deux ans on pourroit en deviner quelque chose. — Oh! pour lui, il ne devine rien. Je n'ai qu'une petite inquiétude, c'est que son père, à ce qu'il m'a confié, a déjà presque arrangé un mariage pour lui... — Le jeune homme a-t-il vu celle que son père lui destine? — Pas encore, et même il ignore son nom; comme il n'est pas curieux, il n'a pas le moindre desir de l'apprendre, certain, m'a-t-il

dit, que son père ne peut faire qu'un choix très-convenable. — Si c'étoit Louise? — Non, car il sait seulement que sa future est fille d'un homme de robe. — Ce vieux baron de Verdac est ennemi de mon père; je serai charmée de contribuer à déjouer ses projets; je n'épargnerai rien pour faire valoir aux yeux de Louise le vicomte de Verdac.... — Elle est si froide!... — Et si ridiculement élevée! elle n'a jamais lu un roman : j'ai voulu lui en prêter (et des romans très-moraux); savez-vous ce qu'elle répond? Maman n'approuve pas ce genre de lecture. — Hé bien, il faut lui en faire composer un dont elle sera l'héroïne. — Si Juliette vouloit nous seconder!... — Je vous réponds d'elle.

Le jour même de cette conversation, Fonrose présenta le vicomte de Verdac à madame de Forlis, qui reçut avec beaucoup de grâce le jeune homme dont Fonrose étoit le parent et le Mentor; elle l'invita même à souper, ce qui fut

accepté. Le vicomte, jusqu'alors par indifférence et par timidité, n'avoit jamais examiné une femme; mais prévenu, dès le matin, par l'homme du monde le plus brillant et le plus recherché, que Louise étoit la plus belle personne de Paris, il voulut regarder ce chef-d'œuvre de la nature, et ses yeux s'arrêtèrent souvent sur elle. Lorsqu'on se leva pour arranger les parties de jeu, Fonrose fit remarquer au vicomte les grands dessins faits par Louise, en lui disant : *cela est superbe.* Le vicomte, qui savoit très-bien le latin, le grec, l'allemand, l'histoire et la géographie, n'avoit pas la moindre connoissance des arts; et même, au premier coup-d'œil, il prit le *torse* pour une espèce de cuirasse, et il ne put s'empêcher de faire une grimace assez marquée en regardant l'*écorché;* mais Fonrose lui expliqua ce qu'il ignoroit, et le vicomte répéta qu'en effet ces deux morceaux étoient *superbes.* Dans ce moment

Louise s'approchant pour présenter une carte à Fonrose, ce dernier conseilla tout bas à son ami de lui dire un mot agréable sur ses dessins. Le vicomte, par pure obéissance, et avec un extrême embarras, dit à Louise en rougissant : « Mademoiselle, nous admirions votre torse et votre squelette, qui sont charmans. » A ce joli compliment, Louise, qui connoissoit assez bien la *langue* des artistes, se mit à rire, ce qui acheva de déconcerter le pauvre Verdac. Fonrose le consola, en l'assurant que Louise n'était nullement moqueuse ; mais que, par un excès de modestie, elle prenoit toujours pour des plaisanteries les éloges les plus sincères et les mieux tournés. A souper, la comtesse Adrienne fit placer le vicomte à côté de Louise, et Fonrose, en passant, invita son cousin à faire parler mademoiselle de Forlis sur les *fleuves* et sur les *rivières*. Le vicomte, charmé qu'on lui fournît un sujet de conversation, ne

manqua pas d'interroger Louise sur toutes les rivières du Languedoc : elle répondit avec une justesse qui l'enchanta. Cet entretien intéressant dura tout le souper ; car, le vicomte, qui connoissoit parfaitement la carte de sa province, ne fit pas grâce à Louise d'un seul ruisseau, et il ne se lassoit point d'admirer la vivacité de ses réponses : en sortant de table, il dit à Fonrose que mademoiselle de Forlis avoit bien de l'esprit.

Les deux sœurs couchoient dans la même chambre ; et le soir, Juliette, en se déshabillant, demanda à Louise si elle avoit remarqué avec quelle attention le vicomte de Verdac l'avoit regardée. « Mais en effet, répondit Louise, je rencontrois toujours ses yeux. — Il est certain qu'il a été occupé de vous d'une manière fort extraordinaire. — Ce jeune homme est aimable ; il cause très-bien ; sa conversation est instructive. — On dit qu'il a une instruction prodigieuse ; il

sait toutes les langues, il est grand mathématicien, il possède toutes les sciences. — Et la géographie!....— Aussi ? — Il y est très-fort; il m'a fait des questions qui prouvent de grandes connoissances : c'est dommage qu'il ne sache pas aussi bien parler sur les arts. — Les arts, il les aime avec passion. — Cependant il a fait de mes dessins un éloge si singulier!....—Soyez sûre que c'étoit une plaisanterie : la comtesse Adrienne, qui s'y connoît, dit qu'il a beaucoup de grâce dans l'esprit. — A souper, c'est ce que je trouvois. — Et un grand fonds de gaieté. — Pourtant il a quelque chose de si triste dans la physionomie! — Il n'en est que plus piquant. — Oui, c'est un contraste. »
Pour cette première fois, Juliette en reste là, se promettant bien de reprendre cette conversation. De son côté, Fonrose n'entretenoit le vicomte que des perfections de Louise, et le jeune provincial convenoit qu'il n'avoit ja-

mais vu de femme aussi belle et aussi accomplie. Madame de Forlis partit pour sa maison de campagne, située à Chevilly, près de Paris; Fonrose, invité à y passer huit jours, eut la permission d'y mener son ami. La comtesse Adrienne fut du voyage. Le vicomte entendit, un soir après souper, Louise jouer du clavecin : pour imiter son ami, il se plaça à côté de lui, et comme lui, penchant doucement la tête sur la table retentissante du clavecin entr'ouvert, en battant légèrement du bout du pied la mesure assez juste, parce qu'il suivoit le mouvement donné par Fonrose. Toutes les fois que ce dernier s'écrioit : *brava ! charmant !* Verdac, un peu assoupi, se ranimoit en tressaillant, et, avec un bâillement étouffé, répétoit à demi-voix les mêmes exclamations. Cependant, comme il n'avoit pas l'habitude de veiller, il alloit céder tout à coup au sommeil, et dans un moment où Louise se surpassoit en exécutant les

croisés les plus difficiles ; mais Fonrose, sous prétexte d'applaudir avec transport, repoussa hors du clavecin la tête appesantie de Verdac, et en même temps, donnant une petite secousse au bâton doré qui soutenoit le couvercle du clavecin, le couvercle retomba avec un fracas harmonieux, mais terrible, qui suspendit subitement les *croisés* rapides de Louise, et qui fit frémir madame de Forlis pour son *Rucker*. Verdac, épouvanté, se réveille en sursaut, et machinalement il dit en se levant : *brava!* « Ah! par exemple, s'écria Fonrose, voilà un trait d'enthousiasme qui mérite d'être remarqué. Verdac ne fait nulle attention au bruit formidable qui nous a causé tant d'effroi ; il n'entend que la pièce d'Handel, et, dans ce désordre, son premier mouvement est d'applaudir. Voilà un véritable amateur! Quand il écoute de belles choses, il est comme le sage d'Horace, *la chûte du monde ne l'ébranleroit pas.* — En

effet, reprit madame de Forlis en souriant avec complaisance, il écoute bien la musique. » Le vicomte, flatté de ces louanges, répondit avec le ton glacial qui lui étoit naturel, mais en déclarant qu'il aimoit passionnément la musique.

Le lendemain matin, Juliette, en s'éveillant, dit à Louise : « Mon Dieu ! ma sœur, qu'aviez-vous donc cette nuit ? — Comment ? — Vous rêviez tout haut, et vous ne parliez que du vicomte de Verdac. — Bon ! — Vous prononciez son nom à toute minute..... — Cela est inconcevable, car je ne pense pas du tout à lui. » A ces mots, Juliette se mit à rire d'un air malin. Sa sœur, étonnée, la questionna, et Juliette lui fit entendre qu'elle la soupçonnoit d'avoir du penchant pour Verdac. Louise s'en défendit de très-bonne foi; mais Juliette insistant, Louise commença à s'inquiéter. Quand elle revit Verdac, elle l'examina avec une sorte de curiosité; car du moins elle vouloit connoître

un peu ce jeune homme pour lequel on l'avertissoit qu'elle avoit une inclination naissante ; et l'on ne manqua pas de faire observer au vicomte que mademoiselle de Forlis le regardoit avec une expression toute particulière. Après le dîner, la comtesse Adrienne emmenant les deux sœurs dans un cabinet : « Il faut que je vous conte, leur dit-elle, que Fonrose m'a dit ce matin que ce pauvre vicomte de Verdac a la tête tournée de Louise ; il a couché dans une chambre qui n'est séparée de celle de Fonrose que par une cloison très-mince, et durant la nuit entière, il a crié *brava* en battant la mesure à quatre temps sur la cloison, et de toute sa force. » A ce récit, Louise regarda sa sœur en rougissant. Juliette admira la sympathie, et Louise ne put s'empêcher de convenir qu'elle étoit très-frappée de cet accord d'idées et de sentimens.

Fonrose fit les mêmes contes à Verdac, qui montra d'abord un peu d'in-

crédulité, en assurant qu'il n'avoit jamais été somnambule ; mais Fonrose lui protestant que rien n'étoit plus vrai : « Je le crois, dit-il, et apparemment que j'avois le cochemar. » Cependant il laissa voir qu'il étoit flatté que mademoiselle de Forlis eût parlé de lui en dormant.

Le jour suivant étoit un dimanche ; on dansoit, toutes les fêtes, dans une salle à manger de la maison, avec les paysans et les femmes-de-chambre. Verdac ne savoit pas danser ; mais il assura qu'il seroit avec grand plaisir spectateur de ce bal champêtre. Cependant, au bout d'un quart d'heure, il s'ennuya tellement, qu'il prit le parti de s'échapper pour aller respirer un air frais dans un beau jardin à l'anglaise, et pour pêcher à la ligne, son amusement favori. Il sortit du bal furtivement, au moment même où Louise venoit de commencer un menuet avec Fonrose. Louise faisoit, avec tout le moelleux

et toute la dignité possibles, le profond *ployé* du *pas grave* qui suit les deux premières révérences, lorsqu'elle aperçut Verdac qui s'esquivoit... Elle n'avoit jamais eu la moindre coquetterie ; mais quelle femme est tout-à-fait insensible à la première passion qu'elle fait naître ou qu'elle croit inspirer?... Louise dansa le reste du menuet avec une nonchalance qu'on n'avoit jamais vue en elle, et elle y gagna à tous les yeux, parce qu'elle y mit moins de pompe et d'emphase ; car une des choses qui lui donnoient le plus de disgrâce, c'étoit de tout faire avec importance et avec l'air d'une profonde application. Il en résultoit qu'elle avoit toujours pleinement satisfait ses maîtres, et complètement déplu à tous les spectateurs.

Après le menuet, Fonrose dit tout bas à Louise : « Je sais bien pourquoi Verdac vient de sortir. — Pourquoi donc? — Il craint de n'être pas maître de ses mouvemens, et de faire encore

une scène. Avec son air sage et réservé, c'est un jeune homme très-impétueux ; il a une grande énergie dans le caractère, une ame de feu ; c'est le mont *Hécla*, de glace au dehors, mais tout de flamme au dedans. » Cette comparaison géographique eut toute l'approbation de Louise.

Fonrose fut chercher son ami dans le jardin ; il le trouva assis auprès d'un tombeau antique, sur le bord d'une pièce d'eau, et pêchant à la ligne. « Mon cher Verdac, lui dit-il gravement, que signifie cette profonde mélancolie qui vous fait fuir tous les plaisirs pour venir rêver parmi les tombeaux ?... — Comment? répondit Verdac, étonné de l'air sérieux de Fonrose, je n'ai point de chagrin, je vous assure ; j'ai toujours beaucoup aimé la pêche à la ligne.... — Ouvrez-moi votre cœur, reprit Fonrose d'un ton sentimental.— Mais, en vérité, je n'ai point de secret.... — Quoi! vous abuseriez-

vous sur le sentiment que vous éprouvez?... — Quel sentiment? — Je dois vous éclairer.... Mon ami, vous êtes amoureux. — Et de qui donc? demanda Verdac avec curiosité. — De mademoiselle Louise de Forlis, répondit Fonrose. » A ces mots, Verdac laissa tomber sa ligne qu'il avoit tenue jusqu'alors, et la surprise le rendit immobile. Après un moment de réflexion : « Mon cher Fonrose, dit-il, je crois que vous avez deviné juste.... — Ah! il ne falloit pas pour cela beaucoup de pénétration.... — Vous me connoissez mieux que moi-même.... — Vous n'avez pas d'expérience; c'est votre première passion. — Oui, la première. — Elle fera le destin de votre vie : vous avez fait un si bon choix! — Il est certain que mademoiselle de Forlis.... — Vous l'avez aimée dès le premier jour.... — Il est vrai que je fus bien frappé de sa beauté et de ses talens; mais malheureusement mon père a d'autres vues, et.... — Bon! votre père

n'a point encore donné de parole positive; il vous aime, il ne voudra pas faire le malheur éternel de votre vie.— En effet, à présent j'oublierois difficilement mademoiselle de Forlis. — Mon ami, il ne faut point vous désespérer; vous êtes peu démonstratif; mais je vois ce qui se passe dans votre ame. Vous souffrez cruellement!... — J'ai de grandes inquiétudes. — Songez donc qu'indépendamment de ses avantages personnels, mademoiselle de Forlis est un très-grand parti par sa naissance et par sa fortune; enfin je me charge d'obtenir le consentement de votre père. — Vous me rendrez un grand service. Mais pourrai-je plaire à mademoiselle de Forlis? — Vous êtes nés l'un pour l'autre, soyez-en sûr; il est facile de s'apercevoir qu'elle a du penchant pour vous. — Je tâcherai de me rendre digne de son estime. »

Depuis cette conversation, dont on rendit compte à Louise avec les embel-

lissemens nécessaires, ces deux amans s'occupèrent un peu plus l'un de l'autre ; et la comtesse Adrienne, qui partageoit avec Fonrose la confiance de Verdac, lui conseilla de déclarer sa passion à Louise, et lui promit de lui en faciliter les moyens. En effet, un jour, à la promenade dans le jardin, Adrienne, Fonrose et Juliette laissèrent tête à tête le vicomte et Louise dans un petit pavillon, sous le prétexte d'aller chercher la guitare de Juliette, que l'on avoit priée de chanter une romance. On ne revint qu'au bout d'une demi-heure, et l'on trouva les deux amans jouant au volant; ils ne s'étoient pas dit un seul mot. Fonrose prit le parti de dicter au vicomte une lettre très-passionnée que la comtesse Adrienne se chargea de remettre à Louise, qui fit répondre verbalement par elle, qu'*elle agréoit la recherche de monsieur le vicomte de Verdac*, et qu'aussitôt qu'il auroit obtenu le consentement de

son père, elle l'autorisoit à parler à madame de Forlis. En attendant, Louise, certaine enfin d'être aimée, déclara tout à sa mère, qui fut surprise et fâchée en découvrant que Fonrose n'étoit point amoureux de sa fille aînée : elle l'auroit préféré au vicomte, qu'elle trouvoit moins aimable et trop jeune ; néanmoins, comme il étoit fils unique d'un homme de qualité immensément riche, elle approuva l'union projetée ; elle la desira même quand Louise lui eut avoué qu'elle aimoit le vicomte depuis le premier instant de leur connoissance. Elle fit à sa mère une relation exacte, non de la vérité, mais de tout ce qu'on lui avoit conté et persuadé. Madame de Forlis trouva dans ce récit le sujet du plus joli roman du monde ; il n'en est point de plus charmant aux yeux d'une mère que celui des amours d'une fille chérie et de l'amant qu'on lui destine pour époux; et la lettre dictée par Fonrose parut à madame de Forlis un chef-

d'œuvre de délicatesse et de sensibilité. Dans ces entrefaites, la comtesse Adrienne partit pour Paris, en promettant de revenir le lendemain. Elle apprit à Paris d'étranges choses. Cette jeune personne que le baron de Verdac destinoit à son fils, étoit la sœur d'Adrienne; ce mariage, projeté secrètement par les deux pères, terminoit un long procès, et il étoit sur-tout desirable pour la famille d'Adrienne. On attendoit le lendemain le baron de Verdac. Le père d'Adrienne sachant que le jeune Verdac étoit à Chevilly, chez madame de Forlis, conta tous ces détails à sa fille, en la chargeant de prévenir adroitement le vicomte en faveur de sa sœur. Adrienne, au désespoir d'avoir noué une intrigue si nuisible aux intérêts de sa famille, se promit bien de tout employer pour la rompre, se flattant qu'elle n'auroit pas de peine à brouiller deux amans qui n'avoient point d'amour. Ce qui lui parut le plus

difficile, c'étoit d'agir à l'insu de Fonrose et de Juliette, et de les trahir sans qu'ils s'en aperçussent. Enfin elle ne pouvoit, sans devenir suspecte aux yeux du vicomte, ni lui dévoiler son intérêt personnel, ni lui découvrir les ruses qu'on avoit employées pour lui persuader qu'il étoit amoureux : il s'agissoit de l'arracher promptement de Chevilly, en l'engageant à renoncer à Louise ; et elle forma son plan en conséquence de ce dessein. Ce fut dans ces dispositions qu'elle se hâta de retourner à Chevilly. Elle apprit en arrivant que Fonrose, malade d'une violente migraine, gardoit sa chambre et y passeroit toute la journée. Cet incident facilitoit merveilleusement l'exécution du projet d'Adrienne, et elle sut en profiter. Elle emmena le vicomte au fond du parc, et là, seule avec lui : « Savez-vous, lui dit-elle, que ce pauvre Fonrose m'inquiète horriblement ? — Mais la migraine n'est pas un mal dangereux. —

La migraine! vous croyez bonnement que c'est la migraine qui le retient dans sa chambre, et qui le rend inaccessible à tous ses amis? — Il est dans son lit... et très-assoupi, à ce que m'a dit son valet-de-chambre. — Oui, assoupi!... Quoi! vous ne soupçonnez pas la vérité? — Non, je vous assure; mais je ne suis pas du tout soupçonneux.... — Vous avez de la candeur, je le sais, mais vous avez aussi de la finesse et du tact; d'ailleurs il ne s'agit ici que de deviner une chose belle, grande, et même héroïque, on peut le dire. — Et quel rapport cela peut-il avoir avec la migraine de Fonrose? — Je vais vous révéler un grand secret; mais votre intérêt, celui du malheureux Fonrose m'y obligent. Promettez-moi une discrétion à toute épreuve, et sur toute chose, de ne jamais dire à Fonrose que je vous ai dévoilé ce mystère. — Je vous en donne ma parole. — J'y compte. — Eh bien! — Apprenez donc que Fonrose est votre

rival. — Mon rival!.... — Oui, mon cher vicomte, il adore Louise : il se flattoit de l'obtenir de sa mère; mais en découvrant votre passion, et en voyant qu'elle avoit du penchant pour vous, il s'est sacrifié sans hésiter. — Je vous proteste, madame, que j'étois à mille lieues d'imaginer cela: je ne l'aurois pas souffert. — A présent que vos yeux sont ouverts, vous vous rappellerez bien des choses qui ne vous laisseront aucun doute sur les sentimens de l'infortuné Fonrose. — En effet, il m'a toujours parlé de mademoiselle de Forlis avec un enthousiasme.... — Qui n'auroit pas dû vous paroître naturel.... L'amour seul peut s'exprimer ainsi. — Cela est vrai. Il l'aime éperduement. — Il s'en meurt. — Je l'ai toujours regardé comme un parfait honnête homme, et ce trait-là met le comble.... — Vous ne le laisserez point périr, ce rare et fidèle ami!.... — Mon dieu! madame, que faut-il faire pour lui rendre la santé

tout de suite? — Écoutez : je dois vous dire encore que monsieur votre père arrive après demain, et qu'il est irrévocablement décidé à vous unir à la personne qu'il a choisie. J'ai su cela par le plus grand hasard du monde, mais avec certitude. Voulez-vous donc vous brouiller avec votre père, et causer la mort de votre ami? — Non, non, madame, je renonce à mademoiselle de Forlis.—Ce noble sacrifice est digne de vous. Voici comment vous devez vous conduire. Ne dites pas un seul mot à Fonrose; il est convenu que vous parlerez demain à madame de Forlis, pour lui demander la main de sa fille; et au lieu de cela, vous lui direz qu'une lettre de votre père vous apprend qu'il a pris des engagemens pour vous marier sous peu de jours, et que vous venez prendre congé d'elle; ensuite vous partirez courageusement sans voir Fonrose ou mademoiselle de Forlis. — Oui, madame, je ferai de

champ, et il fut d'abord très-embarrassé de se trouver tête-à-tête avec une femme de quarante ans qui lui paroissoit très-imposante ; mais rassuré, en songeant aux belles choses qu'il alloit révéler, il prit enfin la parole : « Madame, dit-il, je vais vous dire des choses très-surprenantes.... » Ce début fit sourire madame de Forlis. « Je crois, répondit-elle, que je les devine à peu près.... — Non, madame, cela est impossible. — Hé bien ; qu'est-ce donc ? — Vous croyez sans doute que M. de Fonrose a eu la migraine hier; point du tout, madame.... — Comment ! je ne comprends pas....—M. de Fonrose n'avoit point la migraine. — Après, monsieur, que voulez-vous dire? — M. de Fonrose est dans un état très-dangereux; il se meurt.... — O ciel ! interrompit madame de Forlis saisie d'effroi, il faut envoyer à Paris chercher des secours. A ces mots, elle se levoit pour se précipiter sur son cordon de

sonnette. Le vicomte l'arrêta. « Non, madame, dit-il, non, il n'a pas besoin de médecin ; vous pouvez le guérir d'un mot..... Il est passionnément amoureux de mademoiselle Louise de Forlis..... » Ici, Verdac ne parut plus niais et ridicule aux yeux de madame de Forlis ; et elle l'écouta avec autant d'attention que d'intérêt. « Quoi ! dit-elle, de ma fille aînée ?—Oui, madame, il l'adore... — En êtes-vous bien sûr ? — Oui, madame, c'est un fait avéré. — Et pourquoi ne se déclaroit-il point ? — Parce qu'il a découvert que j'ai les mêmes sentimens..... — Et qu'il aura supposé que ma fille les partageoit ! Ah ! que cela est touchant, et de part et d'autre ! » En disant ces paroles, madame de Forlis essuya ses yeux remplis de larmes, et tendant la main à Verdac : « Mon cher vicomte, dit-elle, je suis vivement touchée de votre candeur et de votre générosité. — Je ne fais que mon devoir, madame, reprit le vicomte animé par

cet éloge, et je vous demande pour M. de Fonrose la main de mademoiselle Louise de Forlis. » C'étoit bien tout ce que madame de Forlis desiroit; car elle ne comprenoit pas comment sa fille pouvoit préférer Verdac à Fonrose; quoique de cet instant elle estimât profondément le premier. Certaine de son empire sur l'esprit de Louise, elle vouloit la prévenir avant de s'engager; mais Verdac la pressa tellement d'envoyer chercher Fonrose sur-le-champ, qu'elle y consentit. En l'attendant, le vicomte se promenoit dans la chambre en se frottant les mains; il jouissoit d'avance de l'agréable surprise qu'il alloit causer à son ami. Fonrose arrivé, le vicomte court à lui, et l'embrassant: « Mon ami, lui dit-il, remerciez madame de Forlis; elle consent à votre union avec celle que vous aimez. » A ces mots, le vicomte ne doute point que son secret n'ait été découvert; il croit qu'on lui offre la main de Juliette, et,

transporté de joie, il tombe aux pieds de madame de Forlis. Cette dernière, vivement attendrie, lui dit : « C'est votre généreux rival qu'il faut remercier... » Ces paroles furent un coup de foudre pour Fonrose : il entrevit une partie de la vérité, et il eut assez de présence d'esprit pour ne rien dire, et pour baisser la tête sur les genoux de madame de Forlis, afin de cacher la surprise et la consternation qui devoient se peindre sur son visage. « Oui, mon ami, s'écria le vicomte, je vous cède mademoiselle Louise de Forlis : je vais partir; mon père arrive aujourd'hui, je vais l'aller retrouver; et pour vous ôter tout sujet d'inquiétude, j'épouserai tout de suite la personne qu'il me destinoit... — Non, non, interrompit Fonrose en se relevant impétueusement, je n'abuserai point de tant de grandeur d'ame..... J'ai cédé à un premier mouvement dont je n'ai pas été le maître; mais la réflexion me rend à

moi-même..... — Mon cher Fonrose ; reprit Verdac, mon parti est tout à fait pris ; mes chevaux sont mis, je pars dans l'instant..... — Je ne le souffrirai pas, repartit Fonrose. — Adieu, madame, dit Verdac, en faisant une profonde révérence à madame de Forlis, qui, pendant ce dialogue héroïque, pleuroit d'admiration ; adieu. » En prononçant ces paroles, il sortit précipitamment ; Fonrose le suivit, et quand ils furent sur l'escalier, Fonrose saisit Verdac par le bras, et l'entraîna malgré lui, en donnant ordre à un domestique de renvoyer les chevaux de poste.

Verdac, conduit dans sa chambre par Fonrose, répéta qu'il persistoit dans son dessein. « Il ne s'agit point ici, lui dit Fonrose, de votre amour et du mien ; nous ne devons nous occuper que de Louise : c'est vous qu'elle aime, et il ne vous est pas permis d'être généreux avec moi aux dépens de son

bonheur; d'ailleurs, puis-je accepter le sacrifice que vous voulez me faire? L'honneur me permettroit-il de prétendre à la main d'une personne qui ne m'épouseroit que par contrainte, d'une personne dont le cœur n'est plus libre? — Avec le temps elle vous aimera.—Non, non, jamais on ne guérit d'une première passion. Mademoiselle de Forlis n'est pas le premier objet que j'aie aimé; je sens que la raison pourra triompher d'un penchant qui est déjà très-affaibli. Vous, qu'elle aime, vous devez être fidèle; si vous l'abandonniez, vous ne seriez qu'un séducteur. — Oh! c'est ce que je ne serai jamais. — J'en suis sûr. Ne vous laissez donc point aveugler par une fausse générosité; acceptez la félicité qui vous est offerte. — Mais mon père? — Vous aurez son consentement. Avant tout, il faut faire la démarche que vous devez aux sentimens de Louise; il faut la demander à sa mère. Dans le trouble

où vous êtes vous ne pourriez lui parler..... — Oui, je suis fort troublé. — Vous ne pourriez même écrire. Moi, je suis plus calme; je vais vous faire une lettre que vous copierez, et que vous lui enverrez; ensuite vous m'avouerez comment vous avez découvert que je suis amoureux de Louise. Quelqu'un vous a donné cette idée..... — Point du tout.... C'est votre migraine qui m'a ouvert les yeux.... — Ma migraine? — Oui, j'ai bien vu que vous étiez malade de chagrin. — Oh! ma passion ne va pas jusques-là. J'avoue que si Louise m'eût aimé, je l'aurais adorée; n'ayant pu me flatter de ce bonheur, je n'ai pour elle qu'un sentiment involontaire qui ne fait point mon tourment, et qui s'éteindra tout à fait quand elle sera votre épouse. Mais occupons-nous dans ce moment de la lettre pour madame de Forlis; nous reprendrons cet entretien.

Fonrose prit une écritoire, et il écrivit une lettre adressée à madame de Forlis, et conçue en ces termes :

« MADAME,

« Après une longue conversation » avec mon ami, je vois, à n'en pouvoir » douter, que sa passion est infiniment » moins vive que la mienne ; il pourra » vivre sans mademoiselle de Forlis, et » j'avoue que je ne puis exister sans elle. » C'est lui qui m'autorise à vous ouvrir » mon cœur, et à vous montrer sans » déguisement l'excès d'un amour dont » l'amitié pouvoit obtenir le sacrifice, » mais que rien au monde ne sauroit » affaiblir. Daignez, madame, me rendre l'espérance ; ce sera me rendre à » la vie. »

Fonrose laissa ce billet à Verdac (qui lui promit de le copier et de l'envoyer sur-le-champ), et il fut chercher Ju-

liette, afin de l'instruire de tout ce qui s'étoit passé. A peine étoit-il sorti de la chambre, qu'Adrienne, très-inquiète de la conférence des deux amis, s'avança doucement dans le corridor, sur la pointe des pieds, d'un air mystérieux; elle fut aperçue de Fonrose, qui feignit de ne pas la voir; il continua son chemin, et, restant caché derrière une porte battante, il jeta un œil soupçonneux et perçant dans le corridor, et il vit Adrienne entrer précipitamment chez Verdac. Fonrose alors n'eut presque plus de doute sur la perfidie d'Adrienne, quoiqu'il lui fût impossible d'en deviner le motif. Il fut tenté de rentrer chez Verdac; mais il pensa qu'Adrienne auroit assez d'adresse pour donner des raisons plausibles de cette visite clandestine, si contraire à la bienséance, et il jugea qu'il valoit mieux paroître ne pas se défier d'elle, et l'observer avec soin, afin de la démasquer plus sûrement. D'après ces

réflexions, il se hâta d'aller rejoindre Juliette.

Adrienne trouva Verdac taillant une plume pour copier à main posée, de sa plus belle écriture, le billet écrit par Fonrose. Adrienne le questionne vivement ; Verdac répond avec sa naïveté ordinaire, et lui donne sa parole qu'il n'a pas prononcé son nom, et que personne ne se doute qu'elle ait la moindre part aux démarches qu'il vient de faire ; et il lui renouvelle la promesse de ne point démentir cette discrétion. Adrienne lui soutient que Fonrose dissimule sa douleur; elle parle avec tant d'adresse et de véhémence, qu'elle ramène Verdac à son premier projet, qui, dans le fond, lui convenoit mieux, parce qu'il craignoit mortellement l'opposition et la colère de son père. « Mais, que ferai-je ? dit Verdac. — Une action aussi belle que celle de Fonrose, répondit Adrienne. Que ce billet, qu'il écrivit pour vous avec

désespoir, serve à son bonheur. — Comment? — Donnez-le-moi, et je vais le porter à ma tante, de la part de Fonrose, comme s'il l'eût écrit pour lui-même. Pendant ce temps, faites seller un cheval, et partez sans délai; allez rejoindre votre père qui vous attend. Verdac trouva cette idée excellente; il appela son valet-de-chambre, et, en présence d'Adrienne, il lui donna l'ordre d'aller lui seller un cheval sur-le-champ, et de le conduire au bout de l'avenue, car il vouloit partir sans bruit. Adrienne, charmée de sa docilité, le quitta en emportant la lettre écrite par Fonrose, et sur le revers de laquelle il avoit tracé ces mots: *Pour madame de Forlis.* Adrienne aussitôt vole chez sa tante, la fait demander dans son cabinet, et là, lui remettant le billet de Fonrose, dont madame de Forlis connoissoit parfaitement l'écriture, elle lui dit qu'elle a trouvé ce papier dans le corridor, et

qu'ayant lu seulement le nom de madame de Forlis, elle a cru devoir lui apporter cet écrit. Adrienne, après cette explication, ajoute qu'elle vient de recevoir un courrier de son père qui l'oblige à partir dans l'instant pour Paris; elle prend congé de sa tante, et la laisse seule. Madame de Forlis lut avec empressement le billet de Fonrose, et l'erreur qu'il produisit la combla de joie; car Fonrose étoit le gendre qu'elle desiroit. Elle fit appeler Louise, elle lui conta les combats généreux des deux amis, et finit par lui lire le billet qu'elle venoit de recevoir. Louise écouta ce récit avec beaucoup de sang-froid; elle ne savoit trop que penser, et lequel elle devoit le plus admirer de Fonrose ou de Verdac: sa mère la décida en lui disant que ces deux vertueux amans si passionnés étoient également dignes d'elle: « Mais, ajouta-t-elle, le vicomte ne seroit pas sûr d'obtenir le consentement de son père; et, dans

cette incertitude, nous ne devons plus songer à lui. Fonrose vous adore; il est son maître : serez-vous insensible à un attachement si tendre et si délicat? » Louise assura qu'elle n'étoit point ingrate, et que, puisqu'elle ne pouvoit épouser M. de Verdac, elle consentiroit sans répugnance à s'unir à M. de Fonrose. A ces mots, madame de Forlis, au comble de ses vœux, envoya chercher Fonrose, qui vint au moment même. « Mon cher Fonrose, lui dit-elle en lui montrant Louise, elle est à vous, et elle y consent..... » Fonrose resta pétrifié. « Peut-être, reprit madame de Forlis, après m'avoir écrit le billet touchant que je possède, vous en êtes-vous repenti; peut-être avez-vous encore formé de nouveau le noble projet de vous immoler; mais le ciel ne l'a pas permis. Vous avez perdu ce billet; on vient de me l'apporter; le voici...» En disant ces paroles, elle lui montra la lettre qu'avoit dû copier Verdac; et

Fonrose, intérieurement outré de colère, reconnut le fruit de l'entrevue d'Adrienne et de Verdac. Après un moment de silence et de réflexion, il s'approcha de madame de Forlis, et serrant ses deux mains dans les siennes : « Ah! madame, dit-il, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien il est pénétré de vos bontés..... Mais je suis si ému, si hors de moi-même, qu'il m'est impossible de vous exprimer ce que je sens. Souffrez que j'aille réfléchir avec moins de trouble à mon étrange situation. » A ces mots, il sortit sans attendre de réponse. Il écrivit avec un crayon deux lignes à Juliette pour l'instruire de ce singulier incident; et, descendant dans les écuries, il monta sur le cheval de Verdac, et partit au grand galop pour Paris. Il avoit prévu qu'Adrienne engageroit Verdac à quitter Chevilly, et il savoit qu'elle-même venoit de partir. En conséquence, il avoit gagné le valet-

de-chambre de Verdac et les gens de l'écurie, qui mirent des obstacles invincibles au prompt départ du vicomte. On lui dit d'abord que son cheval étoit déferré. Il demanda des chevaux de poste : on le fit attendre trois quarts-d'heure pour lui dire ensuite qu'il n'y en avoit point. Alors il donna l'ordre de ferrer son cheval ; on ne put trouver le maréchal. Le vicomte, attendant toujours, se promenoit assez tristement dans l'avenue, ne se doutant pas que Fonrose, qui avoit pris un chemin détourné, étoit parti sur son cheval. Durant ce temps, Juliette opéroit une grande révolution. Louise, après son entretien avec sa mère, étoit remontée dans sa chambre ; et, avec un sérieux assez convenable, elle dit à Juliette que, pour obéir à sa mère, elle avoit promis à Fonrose de l'épouser.... A ce récit, Juliette déjà prévenue par Fonrose, se jeta au cou de sa sœur avec toutes les démonstrations du plus dou-

loureux attendrissement : « Ah ! ma pauvre sœur ! s'écria-t-elle, qu'allez-vous devenir ? — Cela me fait beaucoup de peine, répondit Louise : vous savez que j'aimois M. de Verdac ; mais il n'y faut plus penser....—Ma pauvre sœur !... comme vous êtes pâle et saisie !.... — Oui, cela m'a coûté beaucoup..... — Encore, si vous pouviez pleurer, cela vous soulageroit un peu... — Non, je ne pleurerai pas, mais j'ai un poids sur l'estomac... — Savez-vous que cela est du plus grand danger ?..... — J'ai envie de prendre un peu d'éther.... — Je vais vous en arranger. Comme vous tremblez ! Laissez-moi vous délacer... — Oh ! non, l'on va dîner tout à l'heure.... — Dîner ! y pensez-vous, dans l'état où vous êtes ?.... — J'ai très-peu déjeûné, et j'ai des tiraillemens d'estomac.... — Ce seroit bien pis si vous mangiez. Je suis sûre que vous avez de la fièvre : voyons votre pouls.... O ciel ! il est convulsif...

— Réellement ? — Et de la fièvre..... — C'est un grand malheur que celui d'être née trop sensible !.... — Il faut vous coucher. » En disant ces mots, Juliette déshabilloit sa sœur avec la plus grande activité ; Louise s'y opposoit un peu ; mais Juliette, en lui parlant de Verdac, en lui peignant son profond désespoir, parvint enfin à l'émouvoir : Louise, moitié de gré, moitié de force, se mit sur son lit. Il fut convenu que Juliette diroit à madame de Forlis que Louise avoit un violent mal de tête, et qu'elle demandoit la permission de dîner dans sa chambre. Juliette, recommandant à sa sœur de prendre une infusion de mélisse qu'elle avoit fait préparer, la quitta en lui promettant de revenir la voir en sortant de table. Juliette fut chercher Verdac, qu'elle trouva dans l'avenue, où il attendoit toujours depuis plus d'une heure et demie ; il étoit si fatigué, qu'il avoit pris le parti

de s'asseoir ; et, comme il n'y avoit point de siéges dans cette allée, il s'étoit mis sur une escarpolette attachée à deux gros arbres, et, pour se distraire ou par distraction, il se balançoit nonchalamment, lorsque Juliette, tout essoufflée, accourut près de lui : « Que faites-vous donc là lui dit-elle, quand Louise est dans un état affreux?... — Comment ! reprit Verdac en descendant de l'escarpolette, qu'a-t-elle donc? — Une terrible attaque de nerfs. Croyez-vous donc de bonne foi qu'elle puisse jamais se décider à épouser Fonrose avec le sentiment qu'elle a pour vous?.... Elle est dans son lit avec une fièvre ardente..... , et vous auriez la barbarie de partir et de la laisser dans un tel état !..... — Mon Dieu ! j'ignorois.... » Dans ce moment, Verdac s'arrêta pour écouter la cloche qui annonçoit le dîner, ce qui acheva de le déterminer à rester.... « Hé bien, poursuivit-il, je ne partirai point aujourd'hui. » A ces

mots, il offrit son bras à Juliette, et tous les deux se hâtèrent de rentrer dans la maison. Madame de Forlis et deux ou trois personnes de sa société se mettoient à table : Juliette dit tout bas à sa mère que Louise étoit un peu malade, et qu'elle la supplioit de la dispenser de descendre : madame de Forlis y consentit, imaginant qu'elle craignoit de revoir le vicomte : mais elle s'inquiéta en apprenant que Fonrose étoit parti pour Paris. Le vicomte eut l'air triste; il parla peu, mais il mangea beaucoup : l'exercice qu'il avoit fait dans la matinée, lui donnoit un appétit infiniment plus remarquable que son chagrin. Après le dîner, on rentra dans le salon, et un instant après on entendit une voiture. Verdac se mit à la fenêtre, et fit un cri de surprise : il voyoit descendre de voiture son père et Fonrose.

Madame de Forlis, aussi étonnée que lui, passa dans son cabinet pour

recevoir cette visite inattendue. Fonrose y parut triomphant ; il présenta le baron de Verdac à madame de Forlis, en ajoutant qu'il venoit lui demander pour son fils la main de mademoiselle Louise de Forlis. « J'eusse été trop heureux de l'obtenir, poursuivit-il ; mais, madame, outre mon amitié pour Verdac, un obstacle invincible s'opposoit à mon bonheur : je n'ai que trop vu ; malgré l'extrême réserve de mademoiselle de Forlis, qu'elle avoit un penchant secret pour Verdac ; j'ai dû sacrifier mes sentimens aux siens, à ceux de mon ami ; j'ai été trouver M. le baron de Verdac ; et, pour le rendre favorable aux vœux de son fils, il m'a suffi de vous nommer, madame. »

Le baron prit la parole pour confirmer tout ce que venoit de dire Fonrose ; et madame de Forlis, admirant ces événemens merveilleux, donna son consentement. Louise prenoit sa hui-

tième tasse d'eau de mélisse quand on lui annonça cette nouvelle ; elle parut charmée, et Juliette, comme on peut le croire, partagea sincèrement sa joie. Le souper fut très-gai, malgré la pitié qu'inspiroit le *généreux* Fonrose, dont on ne pouvoit se lasser de louer le courage et la grandeur d'ame. Quelques jours après, madame de Forlis lui demandant avec attendrissement s'il étoit véritablement guéri de sa passion : « Oui, madame, dit-il, Louise n'est plus à mes yeux qu'une sœur chérie.... — Elle pourroit le devenir en effet, reprit madame de Forlis. — Ah ! s'écria Fonrose, le bonheur de vous appartenir sera pour moi la plus puissante de toutes les consolations. » A ces mots, madame de Forlis l'embrassa en disant : « Ce n'est pas celle que j'aurois voulu vous donner, mais il me sera toujours bien doux de vous avoir pour gendre. » Juliette fut consultée : on devine sa réponse. On décida

que les deux mariages se feroient sous quinze jours. Ce dénouement désola l'intrigante Adrienne : ce ne fut pas sa seule punition ; le baron de Verdac plaida contre son père, et gagna son procès. Enfin, Adrienne perdit sans retour l'amitié de Juliette et celle de Fonrose. Madame de Forlis maria ses deux filles le même jour, en répétant à tous ses amis que l'histoire de ses gendres formeroit le sujet du plus beau roman ou du drame le plus pathétique. L'insipide et sage Louise fut la femme la plus irréprochable et la plus constamment heureuse ; et Verdac remarquoit que son bonheur faisoit mentir le proverbe qui dit que les mariages faits sans amour sont toujours malheureux. La piquante Juliette, avec de la coquetterie et le goût de l'intrigue, eut une conduite souvent imprudente, inconséquente et légère. Le brillant Fonrose, pendant plusieurs années, lui donna de vives inquiétudes, lui

montra beaucoup de jalousie; et plus d'une fois, au milieu de ces orages, ils envièrent la destinée des *amans sans amour* qu'ils avoient unis par leurs stratagêmes.

FIN DU TOME PREMIER.

00102588

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016